

P8941B
1973

511

21 MAI 1974

CLIO

CAHIERS - NUMERO 34



Nathan
Paris

Labor
Bruxelles

**SCIENCES DE L'HOMME
ET DE SON ENVIRONNEMENT**

CAHIERS DE CLIO

1 9 7 3 — Numéro 34.

COMITE DE PATRONAGE :

John BARTIER - Marinette BRUIER - Gilbert DELANDS-
HEERE - Louis FRANÇOIS - Pierre GOUBERT - Paul HAR-
SIN - Etienne HELIN - Jean-Jacques HOEBANX - André
JORIS - Jacques LE GOFF - Claire PREAUX - Albert SO-
BOUL - Jacques STIENNON - Fernand VERCAUTEREN.

COMITE DE REDACTION :

Minna AJENBERG-KARNY - Henri BAIVERLIN - Pervenche
BRIEGLEB - Alfred BRUNEEL - Josette DEBACKER -
Liliane DE KEYSER - Gérard DELCROIX - Armand DEROI-
SY - Jean DUGNOILLE - Arlette GODFROID-LAURENT -
Nicole JOZIC-HIERNAUX - Jean LECLERCQ-PAULISSEN
Philippe MOUREAUX - Michel REVELARD - René ROB-
BRECHT - Jenny VAN ROELEN - René VAN SANTBER-
GEN - Marie-Rose VILLE.

ABONNEMENT ANNUEL (4 numéros) :

350 fr. b.

PRIX DU NUMERO :

90 fr. b.

Païement au C.C.P. 2086.80 des Editions Labor,
rue Royale, 342 — 1030 Bruxelles.

Envoyez-nous vos suggestions et vos critiques.

SECRETARIAT DES CAHIERS DE CLIO :

Liliane DE KEYSER
Avenue Télémaque, 51 — 1190 Bruxelles.

Publié avec l'aide financière du Ministère
de l'Education Nationale et de la Culture française.

CAHIERS DE CLIO





TRIBUNE LIBRE

GEOGRAPHIE ET ENSEIGNEMENT RENOVE (1).

Il est normal que la Réforme de l'Enseignement secondaire, entreprise depuis quelques mois, suscite des confrontations d'ordre pédagogique. Chacun, pour leur compte, biologistes, économistes, géographes et historiens sont appelés à participer solidairement à la mise en place du système scolaire « rénové ». Une décision ministérielle récente leur confie en effet, en commun le domaine important de l'étude du milieu naturel et humain.

Un peu partout, ces professeurs semblent résolus à sortir des ornières si souvent dénoncées de l'encyclopédisme, résultat du caractère ambitieux et cumulatif des programmes scolaires traditionnels (2).

Nous allons tenter de dégager quelques axes de réflexion autour de ce problème.

**

Concevant enfin les structures de l'enseignement en fonction de l'enfant, les protagonistes de la rénovation pédagogique ont formulé le souhait que les disciplines devraient être désormais coordonnées et non découpées en tranches indépendantes. Sur cette base, des programmes provisoires moins compartimentés sont en chantier ou mis à l'épreuve.

La recherche pédagogique a, en effet, démontré depuis longtemps qu'en matière de formation biologique, économique, géographique et historique, ce qui compte c'est l'ordre psychologique de l'enfant et non l'ordre logique du spécialiste. Pour cette raison, l'enseignement rénové recommande de partir du « milieu vécu » pour accéder, par un enseignement génétique des disciplines d'éveil au « milieu pensé ». N'est-il pas infiniment plus formatif de partir avec l'enfant à la découverte de son milieu et d'exploiter avec lui le volume d'informations véhiculées par le monde ambiant, plutôt que de lui dérouler un bel enchaînement de situations ? Déverser un cortège de connaissances, d'où toute difficulté a été préalablement extirpée par le professeur, pour que sans peine

(1) Cet article publié avec la courtoise autorisation de ses auteurs et de la direction de la Revue *EDUCATION*, reproduit le texte paru dans *Education, Tribune Libre d'information et de discussion pédagogique*, janvier-février, 1972, n° 133, pp. 51-57. Nos vifs remerciements à tous ceux qui, soucieux de l'information des professeurs du secondaire, nous ont accordé cette liberté. N.D.L.R.

(2) S. MOLLO, *L'Ecole et la Société*, Paris, Dunod, Coll. Sciences de l'Education, 1969.

s'en accommode l'esprit de l'élève conduit à la mémorisation. A la culture d'emmagasinement d'hier les orientations méthodologiques de la Réforme opposent les premiers fondements de la culture du développement et de l'éducation permanente de demain (').

..

C'est une vérité d'évidence pour ceux qui vivent les expériences pédagogiques en cours, que les données sensibles, immédiats de la vie quotidienne, les aspects matériels et les manifestations culturelles de l'existence humaine sont des occasions de recherche en biologie, en économie, en géographie et en histoire. Car les thèmes de vie choisis débouchent sur l'actuel et sur les préoccupations des groupes humains d'aujourd'hui, dans le cadre de leur vie et de leurs travaux.

En fait pour le géographe, dont le métier est de faire découvrir à l'enfant le monde naturel et humain où il vivra sa vie d'adulte, il y a longtemps qu'il aborde ces questions. N'est-il pas particulièrement rompu à cette recherche des faits de la vie quotidienne des villes et des campagnes du monde entier ? Il attend des autres sciences naturelles et humaines une aussi féconde contribution à la restructuration de l'Enseignement secondaire. Car une fois admis le fait que l'homme a une influence sur son histoire, il semblerait en effet irrationnel de refuser, d'entrée de jeu, d'initier l'élève à la vie économique, sociale et politique dès la première année de l'Enseignement secondaire.

Il devrait, dès lors, être entendu que sur la même réalité vivante — la vie végétale et animale, les hommes et leurs activités — la biologie, l'économie, la géographie, l'histoire projettent leur propre éclairage.

Sachant que, quoi qu'on fasse pour séparer les phénomènes humains, ils se regroupent, aucune science ne saurait, tout compte fait, se définir par un domaine du réel qui lui appartiendrait en propre. Les connaissances humaines sont à tout le monde. Entendons par là, qu'elles sont à quiconque s'avère capable de s'en servir.

Il ne s'agit plus, désormais, de transmettre un savoir tout fait, mais de montrer aux enseignés la diversité et la pluralité des approches d'une question, des énoncés d'un problème, des orientations de recherche.

Ceci dit, on percevra le danger réel de confier hâtivement de pareilles tâches à des enseignants dépourvus de l'esprit d'équipe et d'une formation scientifique approfondie ou refusant hautainement de s'ouvrir à ceux dont le métier est d'étudier plus particulièrement un aspect du thème.

(3) Voir p. ex. S. CITRON, *Recherche et rénovation pédagogiques ont-elles un sens dans le système scolaire actuel ?* Orientations - Essais et Recherches en Education. n° 37, 1971, pp. 71-85 ; S. CITRON, *Société et mythe scolaire en France*, Politique aujourd'hui, sept. 1971, pp. 3-14.

Formulons le souhait que les géographes, tous ensemble, « se remettent à l'école » en gardant la qualité maîtresse qu'on veut bien leur reconnaître : la faculté d'appréhension du vivant.

L'approche de questions de biologie, d'économie, de géographie et d'histoire, sans formation sérieuse, est une entreprise pleine de périls. Ouvrir une quelconque discipline sur d'autres horizons ne consiste pas à faire du professeur un « touche-à-tout ». La voie est nette : ne pas usurper la tâche du biologiste, de l'économiste, du géographe, de l'historien, tout en s'inspirant des découvertes obtenues par toutes les sciences de la nature et de l'homme.

Les techniques de communication constitueront, d'ailleurs, un terrain commun : images, croquis, graphiques, diagrammes, cartes, etc.

Il conviendrait pourtant que l'enfant au seuil de l'Enseignement secondaire, ne soit pas harcelé par trop de spécialistes à la fois et que priorité soit donnée aux disciplines humanistes de synthèse.



Que nous demande-t-on en fait sinon de faire le point d'une question, de poser des problèmes, de provoquer la recherche et d'esquisser des réponses possibles ? On éveille l'intérêt de l'élève par le recours aux documents, aux questions, aux expériences, aux moyens audio-visuels, etc.

On est loin, comme on le voit, du discours savant laissant l'enseigné passif ('). Les magiciens du verbe se font rares, il est vrai. Quant aux autres — le plus grand nombre — ils s'efforcent, modestement, de faire franchir et d'éliminer des barrières culturelles. Or, abolir les obstacles qui barrent l'accès au monde de la science implique une étroite collaboration entre ceux qui ont pour tâche de développer l'expression orale, écrite et graphique.

N'est-il pas normal, si l'on veut faire éclater un cadre disciplinaire vétuste, de chercher à se familiariser avec le vocabulaire, le langage et les usages propres aux disciplines voisines et complémentaires ?

L'acquisition de « notions-mères » d'ordre temporel et spatial nous semble susceptible de cristalliser les activités de l'équipe pédagogique. Ces deux axes, temps et espace, forment le système de coordonnées permettant de situer n'importe quel fait intéressant notre globe. La géographie et l'histoire constituent donc bien une pièce essentielle de la formation de l'homme, puisqu'elles aident à comprendre sa place dans le monde et dans le temps.

Les échantillonnages tellement étendus et disparates que les matières offraient auparavant à la réflexion encore hésitante des enseignants aboutissaient à des motivations évanescences.

(4) Voir p. ex. P. BOURDIEU, J.C. PASSERON, *La Reproduction*. Eléments pour une théorie du système d'enseignement, Paris, Ed. de Minuit, 1970.

L'éparpillement nuit à la poursuite d'un travail en profondeur. De plus, la recherche comparative en sciences naturelles et humaines implique des investigations plus cohérentes au-delà des analogies de surface.

**

Pour l'élève, cette réorganisation de la vie scolaire l'aidera à échapper à l'exposé immuable et répété — facteur, il est vrai, de facilité pour le professeur. Il ne s'agit plus de nantir l'écopier d'un « bagage » de connaissances exhaustives, mais de développer les aptitudes à apprendre, de l'initier aux méthodes de travail et à la pratique de la documentation ⁽⁵⁾.

Pour le professeur, ces activités variées sont éminemment enrichissantes, car elles fournissent une impulsion permanente à ses observations pédagogiques, à ses recherches méthodologiques et à son esprit inventif.

Elles seront ouvertes à tous. Il s'agira d'un travail collectif où chacun doit s'armer de modestie pour prendre conscience de ses limites et de la valeur essentielle des synthèses.

**

La formation des enseignants connaîtra, espérons-le, une profonde remise en question dans une intime collaboration entre l'Université et l'Enseignement secondaire. Son caractère scientifique leur épargnera de se croire des hommes-orchestre. Ils sont conscients de ce qu'un éclairage unique confié à un seul professeur ne peut créer qu'ambiguïtés irréductibles et anéantissement mutuel des approches biologiques, économiques, géographiques, historiques et sociales. La bonne volonté, pas plus que le bon sens, ne pourront suppléer aux lacunes de la formation de base.

Unité dans une coordination interdisciplinaire organisée et tendue vers des objectifs communs ne signifie pas amalgame.

**

Le problème de l'animation de l'équipe pédagogique est un problème d'homme et non d'une quelconque discipline. Le choix des thèmes à traiter se fera en collaboration ; le sujet donnant tour à tour un rôle majeur à l'un ou l'autre des partenaires. Dans une pédagogie de synthèse, l'important est l'esprit de coopération.

Gardons-nous cependant des illusions. Cette convergence des disciplines ne sera féconde qu'appliquée à des problèmes réels dont l'énoncé même fournit au moins les premières orientations. Pour repenser les problèmes, il faut une maîtrise consommée dans la discipline de base

(5) Voir p. ex. G. LEROY, *Le dialogue en éducation*, Paris, P.U.F., Coll. L'Éducateur, 1970.

et une familiarité telle avec les disciplines parentes que l'on sache ce qu'on peut en attendre et ce qu'on ne doit pas leur demander.

**

Les expériences pédagogiques en cours dans l'enseignement secondaire font-elles une place équilibrée dans les horaires de travail, aux sciences de la nature et aux sciences de l'homme ? Effectivement, il y a là un problème. Une vue étriquée du problème serait de réduire à la portion congrue l'enseignement de la géographie et de l'histoire, pièces majeures d'une formation humaniste. Plus que de bouleversements, c'est de la pertinence des choix opérés par les promoteurs de la Réforme que dépendra l'avenir intellectuel de l'élève.

Ce que l'école doit fournir à l'élève, homme de demain, ce sont des outils de réflexion critique, des prises sur le monde, des moyens d'action sur son avenir et non des conformismes ou des aliments pour répondre à des concours dont la monstruosité des performances n'a d'égale que leur inutilité (6).

Nous regarderions donc comme une erreur toute conception visant à sous-estimer le rôle formatif des sciences naturelles et humaines.

**

Comment ces disciplines font-elles mieux comprendre le monde en s'épaulant ?

Un phénomène humain ou naturel est le produit d'une conjonction de processus déterminés eux-mêmes par une situation globale et soumis à des conditions structurelles. Pour comprendre le phénomène, il faut donc simultanément procéder à l'étude de la situation globale et des conditions structurelles et suivre les processus tels qu'ils apparaissent dans les domaines biologiques, économiques, géographiques, historiques et sociaux.

C'est à la jonction de ces divers processus que se révèle le phénomène et que l'on peut en saisir l'originalité par rapport aux caractères que révèle l'étude séparée de chacun de ces processus, ne livrant qu'un des aspects de la réalité.

Sur le plan scientifique, aucune discipline n'est plus autonome. La plupart des découvertes ne se font-elles pas, de nos jours, dans le domaine marginal et commun à plusieurs sciences ?

Evidemment, pareille approche des problèmes ne sera menée à bien que si elle est confiée à des enseignants possédant des qualifications pédagogiques sérieuses.

**

(6) S. CITRON, *L'Ecole bloquée*, Paris, Bordas Connaissance, Série Débats, 1971 ; B. SCHWARTZ, *Réflexions prospectives*, Education Permanente, n° 3, 1969, pp. 1-25.

Désintégrer les branches de synthèse que sont la géographie et l'histoire au bénéfice d'un conglomérat de recettes est une pente extrêmement dangereuse. Tentante, il est vrai, pour les techno-bureaucrates enclins à réduire « le travail en miettes » et prompts à faire de l'enseignant un producteur de robots parfaitement conditionnés.

Eclipser la géographie et l'histoire des branches fondamentales enseignées à tous les écoliers des six années de l'Enseignement secondaire, entraînerait incontestablement une formation intellectuelle étriquée. Il faut offrir à l'élève, au cours de toute sa scolarité, tous les moyens qui lui permettront, une fois engagé dans la vie professionnelle, de rester en contact direct avec la recherche, avec la science qui se fait et avec la culture vivante (').

Certes, ce serait avoir une piètre conception de l'enseignement scientifique que de prétendre appréhender méthodiquement les problèmes des milieux naturels et humains en débitant en tranches de deux heures une plage-horaire.

L'intérêt et la valeur des sciences naturelles et humaines exigent pour chacune d'elles une répartition des prestations beaucoup plus neuve. Il faut se défaire de cette conception périmée du travail pédagogique parce'llaire ou avoir la franchise de considérer l'écolé comme une chaîne de montage de l'industrie mécanique où règnent en maîtresse les cadences de travail implacables.

Certains thèmes mettront à contribution le géographe ou l'historien durant toutes les périodes réservées au groupe de travail. Au biologiste, il incombera, à un autre moment, de poursuivre ses travaux tant au laboratoire qu'à l'extérieur, durant le même laps de temps. Il y a, pour le professeur non concerné par une activité d'enseignement durant une semaine, des travaux personnels, des recherches documentaires, des évaluations des acquisitions, tâches absorbantes qu'il mène difficilement aujourd'hui, tant sont rigides les contraintes de la grille-horaire.

C'est au sein de l'école, foyer culturel de demain, qu'enseignés et enseignants devront travailler en collaboration.

..

Une réduction du nombre d'heures actuellement imparti à tel ou tel enseignement relevant des sciences naturelles et humaines causerait un préjudice grave à l'élève. Tout le monde sait qu'apprendre scientifiquement à connaître la nature, l'homme et la société est une démarche lente.

De plus, puisqu'il s'agit d'observer, d'orienter et de former les élèves plutôt que de les gaver de connaissances, il importe que les professeurs

(7) Voir p. ex. B. SCHWARTZ, *Pour une Education permanente*, Education permanente, n° 1, 1969, pp. 63-86.

soient en contact avec les élèves un nombre d'heures important pour bien les connaître. Un temps non moins long sera attribué pour mener à bien les activités de synthèse et de coordination. L'enseignement serait également mutilé s'il ne donnait pas aux enseignés la possibilité de réalisations expérimentales, d'applications, d'excursions, de visites d'usines, de magasins, d'exploitations agricoles...

Ce sont des méthodes d'approche qu'il faut mettre au point avec les élèves et non un assemblage de recettes ou une collection de curiosités.

Les programmes scolaires traditionnels sont tellement pléthoriques et prétentieux qu'il est tentant — nombreux sont ceux qui y succombent — d'appeler allégrement toute suppression de discipline d'enseignement.

Une décision impérative, dont la prétention serait de fixer sur des critères périmés, et une fois pour toutes, le temps octroyé à chaque discipline du groupe assurant la formation économique, politique et sociale, serait tout aussi malfaisante. Elle aboutirait inmanquablement à inciter les professeurs à travailler en vase clos.

L'apprentissage du travail de groupe peut être laborieux chez certains professeurs. Comme on lui attribue une importance toute particulière dans cette nouvelle conception de la fonction enseignante, il va sans dire que les prestations du professeur, au sein de chaque groupe d'élèves, doivent être sérieusement étudiées.

Une formule heureuse serait d'attribuer à chaque professeur des disciplines concernées une « plage-horaire » plus étendue que celle fixée pour les élèves dans chacune de ces mêmes disciplines.

Ainsi serait réalisée la présence simultanée de plusieurs professeurs parmi les groupes d'élèves et jetées les bases du travail en équipe.

Un contact insuffisant avec les élèves ne peut qu'engendrer une appréciation hâtive du travail scolaire de l'élève et un jugement superficiel du professeur lors du passage d'un cycle à l'autre.

Un enseignement bien programmé ne doit-il pas d'ailleurs organiser rigoureusement la progression des acquisitions dans le domaine spatial et temporel ?

..

Le géographe, dans l'enseignement secondaire rénové, nourrit une ambition : préparer l'accès de chaque élève à la culture en lui apprenant à se repérer dans un savoir et dans un monde en constante évolution.

Alléger les horaires ne peut donc en aucun cas, s'opérer au détriment des disciplines qui, comme la géographie, visent à promouvoir la formation du futur citoyen notamment par une approche économique, sociale et politique du monde actuel.

A une époque où tous les problèmes se posent de plus en plus à l'échelle internationale, la géographie doit prendre une place de choix dans l'enseignement de base, les options et les activités des trois cycles de l'enseignement renoué.

Il serait tout particulièrement surprenant que des disciplines comme les sciences naturelles et humaines se voient éliminées des préoccupations et des programmes scolaires dans un pays comme le nôtre, résolument décidé à rénover son système éducatif.

E. MERENNE et L. PIERARD.

INFORMATION SCIENTIFIQUE

LA RELIGION DANS LES MANUELS D'HISTOIRE.

Débutant le 18 septembre 1972, le Symposium consacré à « La religion dans les manuels scolaires d'histoire en Europe » s'est terminé samedi 23 septembre, après des débats très intéressants et animés.

Organisé à l'initiative du Saint-Siège, sous les auspices du Conseil de la Coopération Culturelle du Conseil de l'Europe, il a réuni pendant une semaine les délégués des 21 pays membres du C.C.C., des observateurs et des rapporteurs dont le travail fut méritoire.

Samedi matin après présentation des rapports de groupe, le rapport général préparé par le Prof. L. Genicot (rapporteur général) fut discuté, et après certaines modifications voté à l'unanimité. Nous en donnons le texte ci-après, avec deux des contributions les plus distinguées.

Mgr Cardinale, nonce apostolique a clôturé la séance en invitant les délégués des pays membres à continuer de travailler dans le sens du rapport.

Signalons une très volumineuse étude préparatoire, étayée par un rapport très « disert » établi par Monsieur A. d'Haenens, professeur à l'Université de Louvain, assisté d'une dynamique équipe de jeunes historiens de cette université, que nous n'avons pas cru pouvoir sélectionner en raison de son caractère trop technique. Elle peut intéresser vivement les professeurs du secondaire, ainsi que le titre le laisse supposer : « Recherches sur la façon dont la religion est traitée dans les manuels scolaires d'histoire utilisés par les établissements secondaires des Etats membres du Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe. »

LA RELIGION DANS L'HISTOIRE ET DANS L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

Raisons et limites d'un colloque.

Les organismes internationaux nés de la dernière guerre, — pour ne pas remonter plus haut — se sont depuis 1950 vivement intéressés à l'histoire. Celle-ci risque toujours de rendre et, de fait, elle avait trop souvent rendu *les peuples superbes, insupportables et vains*, selon les mots de Valéry. Elle avait alimenté les nationalismes et entretenu des antagonismes jusqu'à leur conférer quelque caractère d'absolu : les gens de mon âge se rappellent, par exemple, ce qu'on leur a seriné sur la *séculaire, l'atavique, l'inévitable* rivalité franco-allemande. Le Con-

seil de l'Europe et l'Organisation des Nations Unies s'assignaient pour tâche fondamentale de promouvoir la concorde entre les hommes. Eux ou, en leur sein ou sur leurs flancs, le Conseil de la Coopération Culturelle et, dans une moindre mesure, l'UNESCO se sont donc inquiétés de Clio et de son action. De son action sur les jeunes surtout. A travers les manuels d'enseignement primaire et secondaire. Dans des commissions bilatérales et des assemblées plus larges, ils ont mené la révision de ceux-ci pour les purger des anachronismes et des partis pris, y souligner les éléments communs à plusieurs pays, y ménager à chacun de ces derniers sa juste part. Puis ils ont élargi les perspectives. Ils se sont interrogés sur les composantes du passé et leur importance relative, sur le découpage en périodes, sur les antécédents de l'idée européenne. Et ils ont finalement discuté sur la place de l'histoire dans les antécédents de l'idée européenne. Et ils ont finalement discuté sur la place de l'histoire dans les programmes (1).

Notre colloque n'innove donc pas. Il est la suite, et probablement la fin, puisque ses Etats membres pressent le Conseil de la Coopération Culturelle de passer à d'autres disciplines, d'une série de rencontres. Il sied par conséquent, pour l'introduire, de le situer d'abord dans cet ensemble, d'en monter la spécificité et, du coup, d'en définir les buts et d'en justifier la tenue. On devra ensuite formuler la méthode, prévenir les objections et, par là, orienter peut-être les travaux. Dans l'une et l'autre de ces parties, on sera bref pour ne pas déflorer les rapports généraux dont les participants ont apprécié la valeur.

La question de la part de l'histoire dans les programmes des écoles, collèges, lycées ou gymnases constitue évidemment un préalable. Elle est actuellement fort débattue et elle reçoit les solutions les plus diverses. Le plus souvent défavorables à notre discipline, la plupart des réformateurs veulent réduire le nombre d'heures consacrées à celle-ci, voire l'éliminer ou en rendre l'étude facultative. Elle ne nous retiendra pas. Nous supposons que notre civilisation n'entend pas « rompre avec ses plus constantes traditions intellectuelles » (2) et ne se détournera pas de l'histoire. Qu'elle lui reste fidèle ou qu'elle l'abandonne dépendra d'ailleurs de la conception que les érudits s'en feront et de la présentation que les professeurs en donneront. Et nous voici amené à notre sujet.

Conception et présentation posent, en effet, le problème des facteurs de l'évolution humaine et de leur importance respective. La tendance est ancienne déjà, qui souvent avec un radicalisme indéfendable, condamne l'histoire politique, flétrit des noms d'histoire-batailles et, plus récemment d'histoire événementielle, au profit d'une autre qui n'est

(1) Sur ces travaux, voir *L'enseignement de l'histoire et la révision des manuels d'histoire*, Strasbourg, 1967, spécialement le chapitre 1 par O. E. SCHUEDDEKOPF, *Historique de la révision des manuels d'histoire*, 1945-1965.

(2) M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire*, p. X, Paris, 1949.

pas toujours clairement définie. Histoire de la civilisation ? « Inventaire immense de tous les progrès et de toutes les découvertes », se'on une formule que je me garderais bien personnellement de défendre telle quelle ? *Histoire sociale ? Histoire scientifique et culturelle ?*. Des constantes s'affirment en tout cas. D'abord, la prépondérance, fréquemment écrasante, accordée à l'économie et aux masses, comme si les considérations matérielles avaient toujours été décisives et si les individualités n'avaient jamais au maximum qu'opéré des précipitations au sens chimique de ce mot. En deuxième lieu et corrélativement sans doute, la portion congrue réservée aux phénomènes religieux. Apparemment pas dans la recherche savante : aucune statistique ne chiffre le pourcentage de la production scientifique qui traite de ceux-ci, mais il ne semble ni médiocre ni décroissant ; les *Histoires de l'Eglise* se succèdent, du reste, dans toutes les langues. Mais dans les manuels : un spécialiste de ces derniers a constaté voici cinq ans ⁽¹⁾ et les analyses rigoureuses de notre second rapport d'ensemble confirment qu'ils parlent peu religion. Mais dans les programmes : celui qu'un de mes compatriotes vient de présenter dans un numéro spécial d'Education et Culture n'a pas une référence explicite aux facteurs spirituels ⁽²⁾. Mais dans les sujets de discussions proposés par des instances officielles : une seule question de cet ordre, — l'apport du christianisme au monde européen, — sur les 24 qu'en 1968, une conférence patronnée par l'UNESCO recommandait d'aborder. Traitement légitime ? Nul colloque international ne se l'est encore demandé. Que pour sa première contribution aux travaux du Comité pour l'enseignement général et technique du Conseil de l'Europe, le Saint-Siège invite à en débattre n'étonnera personne.

Mais que l'initiative vienne de lui oblige à énoncer l'objet de nos assises et leur esprit de façon si directe et si simple que toute méprise soit évitée.

L'objet est double : établir la part du religieux dans l'histoire ; examiner si les ouvrages utilisés dans l'enseignement secondaire la respectent.

Part du religieux. Non pas d'une religion, le catholicisme romain ou les différentes confessions chrétiennes. Non pas même toutes les religions pleinement élaborées avec dogme, morale, organisation, liturgie. Mais le religieux sous toutes ses formes, des plus élémentaires aux plus évoluées.

Dans leur diversité, celles-ci offrent un élément commun. Elles dérivent d'une croyance, d'où procèdent une conception du monde, une échelle des valeurs, une ligne de conduite. Et plus profondément sans doute tiennent-elles à un besoin de l'homme. Le montrer est-il affaire

(1) E. H. DANCE, dans *L'enseignement en Europe*, op. cit., p. 102.

(2) *Education et Culture*, Numéro spécial. *L'Histoire à l'école*, Automne-hiver 1971, p. 12-19.

d'histoire, de sociologie ou d'anthropologie ⁽¹⁾ ? De cette dernière surtout à mon sens ⁽²⁾, mais aussi des deux autres : l'interdisciplinarité s'impose autant dans les sciences dites humaines que dans les sciences dites naturelles. De toute façon, nos travaux doivent s'ouvrir par une plongée jusqu'aux sources du religieux.

Quelle qu'en soit la racine, celui-ci agit sur les individus et les groupes. Dans quels secteurs de la vie personnelle ou collective, par quelles voies, avec quelle force et quels résultats, c'est un autre champ d'investigations, voisin et même indissociable du précédent. La direction y revient sans conteste aux historiens et on la leur confiera.

L'essentiel et le contingent établi, il faudra voir si les manuels ref'ètent fidèlement le dernier. Ce sera le deuxième volet de notre ditype. Il n'englobera pas tous les niveaux de l'enseignement dont chacun œuvre dans des conditions propres, notamment parce que l'âge et le bagage des auditeurs diffèrent de l'un à l'autre ; il se cantonnera dans le secondaire. Il n'analysera que les manuels d'histoire. Il serait intéressant, mais il n'est pas possible d'examiner ceux d'autres branches qui, dans une autre perspective ou occasionnellement, touchent le fait religieux, au premier chef évidemment ceux de religion.

La fidélité de ces manuels d'histoire à la réalité historique se jauge à plusieurs aunes. Quantité : proportion de pages accordées aux faits religieux. Insertion dans l'ouvrage : dans le corps même, comme pour une composante active du passé, ou ainsi qu'il arrive souvent, dans un ultime paragraphe ou chapitre, comme pour un épiphénomène. Choix des données : les conférences réunies par le Conseil de Coopération Culturelle ont dénoncé ce qu'elles ont appelé le traitement *profane* de l'histoire religieuse et regretté, par exemple, que les livres destinés à l'enseignement parlent plus, pour le XIX^e siècle, du pouvoir temporel de la papauté que de l'activité missionnaire ⁽³⁾. Cette distorsion affecte également, il est vrai, les travaux érudits ; les Histoires de l'Eglise, — ce titre seul est significatif — s'intéressent plus aux structures, sans aller d'ailleurs d'ordinaire jusqu'à l'ecclésiologie, qu'à l'incarnation de la croyance dans l'existence quotidienne et aux théories qu'à la vie concrète ⁽⁴⁾.

Ces deux domaines, les promoteurs de notre colloque entendent les aborder dans un esprit, je ne dirai pas d'objectivité, car l'objectivité dans l'étude de l'homme par un homme me paraît un leurre, mais d'impar-

(1) Quelques réflexions à ce propos de R. ARON, *Comment l'historien écrit l'épistémologie*, dans *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 26^e année, 1971, p. 1345.

(2) C'est sous cet angle aussi que les participants du Congrès *Scuola religione*, Turin, 1971, t. I, p. 452, conseillent d'aborder l'enseignement de la religion.

(3) E.H. DANCE, *loc. cit.*

(4) L. GENICOT, *Histoire de l'Eglise, du catholicisme, du christianisme ou de la vie religieuse ?* Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. LXV, 1970, spécialement p. 75-80.

tialité et de rigueur. Ils n'ont pas de souci de prosélytisme. Ils ne veulent pas composer un dithyrambe en l'honneur de telle ou telle confession. Ils se sont demandé si l'histoire enseignée dans le secondaire fait sa juste part au fait religieux et ils entérineront et ils recommanderont d'appliquer les conclusions de l'enquête. La personnalité des rapporteurs, sur laquelle il serait malséant d'insister, est d'ailleurs une garantie de haute tenue scientifique.

La subjectivité eût certes été mieux prévenue encore si chaque thème avait été confié à plusieurs spécialistes de formation et de convictions différentes. Mais les circonstances l'ont interdit. Sur ce point comme sur d'autres, ce sont elles qui ont dicté la méthode.

L'un et l'autre des domaines qu'on s'est assignés sont immenses. Et le temps pour les explorer court. Il a donc fallu arrêter une méthode de travail qui permette de dépasser le stade et des banalités et des affirmations péremptoires pour atteindre à des conclusions fondamentales et solides. On a choisi de combiner aperçus d'ensemble et études de « cas ».

Deux rapports généraux posent les deux problèmes dans toute leur dimension. L'un s'enquiert de l'*homo religiosus* en soi et dans le temps. L'autre analyse la présentation de la religion dans un nombre considérable de collections en usage dans une dizaine de pays membres du Conseil de l'Europe. Tous deux s'illustrent d'exemples. Mais ils ne peuvent en pousser l'examen.

Pour mener celui-ci aussi avant que la rigueur l'exige, il faut se pencher sur des « cas », comme disent les économistes et les anglosaxons. Les creuser autant que les contingences le permettent. Et de cette façon contrôler, préciser, enrichir les positions des rapports d'ensemble.

La sélection de ces échantillons était la chose la plus délicate. Elle n'en pouvait retenir que trois pour chacune des parties du colloque sous peine d'interdire toute véritable discussion. Et elle devait assurer au maximum l'équilibre entre les périodes du passé, les secteurs de la vie sociale, les confessions et même la nationalité des rapporteurs. Au cours d'une réunion préparatoire en février, à Strasbourg, celle que j'avais opérée a subi une modification. Pour des raisons scientifiques que j'estime toujours fondées, notamment la difficulté d'atteindre et de dominer toute la documentation, elle n'avait pas fait de place à l'époque actuelle. Des responsables de l'enseignement moyen et de la formation de ses maîtres ont avancé que celle-ci seule intéresse les jeunes et que, si elle était absente de notre colloque, celui-ci paraîtrait « dépassé ». Que telle soit l'optique des élèves n'est guère douteux. Que les élèves doivent établir les programmes et que l'histoire contemporaine soit seule capable de les passionner, ce sont propositions différentes ! Bref, le rapport prévu sur les effets que la réforme a exercés sur l'économie et la société, — qui aurait fait le point d'une grande controverse et discuté les thèses

celèbres de Weber, de Sayous et d'autres et qui, surtout, aurait par la comparaison avec un des rapports de la deuxième partie, permis de confronter sur un problème précis conclusions des érudits et développements de manuels — a été remplacé par celui sur les églises et la société en Allemagne depuis la dernière guerre. En fin de compte, les sujets arrêtés concernent les religions antiques et les confessions chrétiennes, le monde classique, la Rome constantinienne, le XVI^e et le XVIII^e siècle et les temps actuels, l'*événementiel*, la politique, l'éducation, l'économie, la société, la pensée philosophique.

Ce choix, comme tout choix, a contraint à des sacrifices et condamné à des omissions. Aucun cas n'intéresse directement l'Orthodoxie, l'Islam et le Judaïsme ⁽¹⁾ ; aucun ne touche le moyen âge, alors qu'un des promoteur et moi-même sommes médiévistes ; aucun ne traite des arts ; aucun n'a été examiné par un érudit néerlandais, scandinave, grec ou turc. Lacunes évidentes. Mais nul n'aurait pu les éviter. Ou en éviter d'autres dans l'hypothèse de changements du programme. L'obligation de se limiter à six sujets posait une quadrature du cercle. On ne l'a pas résolue ; elle était au départ insoluble.

Ces faiblesses pourront sans doute être partiellement corrigées de plusieurs façons. Par les rapports généraux dont l'un puise ses exemples dans diverses régions, époques et confessions et dont l'autre étend ses analyses à toutes les religions et à toutes les périodes jusqu'à l'actuelle. Par les débats auxquels ont été conviés des délégués qualifiés de tous les Etats membres du Conseil de la Coopération Culturelle, des observateurs des différentes positions théologiques et philosophiques, des anthropologues et des sociologues, des spécialistes de l'histoire dans le secondaire, de ses programmes, de ses méthodes, de ses instruments de travail, des théoriciens et des praticiens des communications sociales. Par la possibilité d'extrapoler les observations et conclusions des rapports d'ensemble et particuliers.

Il reste à souhaiter que nos assises aient des lendemains. Cela suppose que leurs travaux soient publiés, rapports et discussions. Et que, notamment par le canal d'instructions officielles et des revues spécialisées, ils atteignent les responsables de l'enseignement secondaire ; ceux qui dressent les programmes, ceux qui rédigent les manuels, ceux qui enseignent l'histoire. Et qui la défendent en la rendant plus vraie, partant plus humaine et plus formative. Les y aider est le but de notre colloque.

L. GENICOT - Louvain.

(1) Un participant à la réunion préparatoire de Strasbourg a même regretté l'absence d'un rapport sur le marxisme. Mais celui-ci n'est pas précisément une religion. A ce compte, on aurait dû prévoir également un rapport sur l'athéisme et ce que C. TRESMONTANT, *Les problèmes de l'athéisme*, Paris, 1972, appelle la théologie de la nature.

LA PLACE DE LA RELIGION DANS LES MANUELS D'HISTOIRE.

Un symposium consacré à « *La religion dans l'histoire* » s'est tenu à Louvain du 18 au 23 septembre 1972. Organisé à l'initiative du Saint-Siège, sous les auspices du Conseil de la Coopération Culturelle de l'Europe, il a réuni les délégués des 21 pays membres du C.C.C., des observateurs et des rapporteurs.

Le sujet était étendu et complexe. Le rapport général présenté par le Professeur Genicot et approuvé par les participants après discussion, renonça à définir le terme religion, estimant que « *ce travail devait être mené par des érudits : historiens, théologiens, philosophes, sociologues, etc.* ». On se limita dès lors à une description du phénomène religieux et à une énumération de ses composantes : « *une relation entre l'homme et une réalité qui le dépasse, explicitée en une croyance, en une morale et en des rites ; une communauté qui groupe les tenants de ces convictions et de ce comportement et qui donne une organisation plus ou moins poussée ; une action de ces individus et de cette communauté dans les différents secteurs de la vie sociale.* » Cette vue pragmatique conduisit les responsables à centrer les débats sur deux axes majeurs :

- une approche de l'influence de la religion dans l'histoire, « *en s'enquérant, à partir de recherches anthropologiques, sociologiques et historiques, de l'HOMO RELIGIOSUS* » (Professeur Genicot). Une série de communication portèrent sur ce thème ⁽¹⁾ ;
- une analyse de la présentation de cette influence dans les manuels d'histoire utilisés dans les réseaux secondaires de l'enseignement des pays membres du Conseil de l'Europe.

Dans cet article, on s'en tiendra à l'examen du rapport portant sur ce second thème : *la religion dans les manuels d'histoire* ⁽²⁾.

(1) On trouvera le résumé de deux d'entre elles dans *Humanités chrétiennes*, janvier-février 1973. MARROU, H. I., *La religion dans l'histoire de l'Antiquité*, p. 220-223 et PARRINDER, G., *La religion dans l'histoire de l'humanité*, p. 224-243.

(2) Les éléments de ce rapport furent rassemblés dans un important volume stencillé : *La religion dans les manuels d'histoire. Recherches sur la façon dont la religion est traitée dans les manuels scolaires d'histoire utilisés par les établissements secondaires des Etats membres du C.C.C.*, Louvain, 1972, 353 pp.

LES AUTEURS ET LEUR SUBJECTIVITE.

C'est le professeur A'bert D'HAENENS de l'Université de Louvain qui fut chargé de l'entreprise. Pour la mener à bien dans les délais, fort courts, il s'entoura d'une équipe de chercheurs dont la majeure partie appartient au groupe CLIO 70 (*). Ce groupe, fondé en 1970 par le responsable du rapport et composé de chercheurs de l'Université et de professeurs de l'enseignement secondaire, se préoccupe de recherche et de communication historiques. Pour ce faire, il s'efforce d'élargir le public et d'être particulièrement attentif au renouvellement des techniques de la diffusion du savoir, convaincu de la nécessité de donner à l'homme d'aujourd'hui accès à la « *mémoire collective* » pour qu'il puisse, plus librement, créer son futur. Le thème de recherche proposé cadrerait particulièrement avec les objectifs poursuivis par le groupe. En effet, le manuel scolaire et particulièrement le manuel d'histoire, apparaît comme « *facteur déterminant d'information et de formation, dans un contexte institutionnel et culturel où l'enseignement est obligatoire, aussi bien en tant que véhicule de connaissances qu'en tant qu'archétype de comportements* ». Le manuel d'histoire, reflet et modèle d'une société, réserve-t-il un sort particulier au facteur religieux ? C'est ce que nous avons voulu observer.

L'OBJET DE LA RECHERCHE.

L'objet de cette étude consistait donc à rechercher l'importance et la place assignées au phénomène religieux dans une série de collections de manuels.

Dans cette optique, les membres de l'équipe s'attachèrent à la mise au point d'une grille d'analyse susceptible de traduire aussi rigoureusement que possible le contenu de la réalité étudiée. Dès lors, il était exclu d'envisager les phases d'élaboration et la genèse des différents documents retenus, de suivre en quelque sorte le processus d'élaboration du récit, pour en cerner les composantes originales et les reprises conscientes ou inconscientes. Il ne s'agissait pas davantage de saisir comment ces récits sont perçus et assimilés par ceux qui les reçoivent. Cette relation de « *producteur à consommateur* » est certes susceptible d'une double investigation ; celle-ci nécessiterait toutefois la mise au point d'une méthode d'enquête et de sondage dont les résultats pourraient être surprenants... En fait, on s'est tenu à l'étude, « *dans des messages figés, considérés comme produits finis* » (*), du poids, de la structure et de la fonction assignée, explicitement ou implicitement, au phénomène reli-

- (3) Avec les membres de CLIO 70. MM. Jacques DEGEYE, Albert D'HAENENS, Pierre-Paul DUPONT, Guy LEMAIRE, Jean-Pierre NANDRIN, Pierre SAUVAGE et Guy ZELIS, collaborèrent d'autres chercheurs. Madame Marie-Sylvie DUPONT, assistante à l'Université de Louvain, MM. Jean GEORGES maître de stage à l'Université de Louvain et Robert WAELEKENS, professeur à l'Institut Supérieur des Sciences Religieuses à Louvain.
- (4) D'HAENENS, A., *Rapport sur la religion dans les manuels scolaires d'histoire en Europe*, p. III.

gieux ; définir en somme ce que la religion représentait aux yeux des auteurs des manuels et la manière dont ceux-ci avaient traduit leur vision par le choix et la présentation des informations, « *étant entendu que les conceptions et leur expression sont conditionnées fondamentalement par l'appartenance des auteurs à des idéologies et des cultures données, par leur conception de l'histoire et par leurs options pédagogiques* » ('). On décida de ne pas s'en tenir au texte seul mais d'envisager également le contexte dont l'auteur se sert pour appuyer ou renforcer le récit : plans, schémas, cartes, photos, documents, textes illustratifs furent également envisagés. Toute expression déterminée d'une vision du religieux, captée au niveau d'une communication, devint objet d'analyse, étant entendu que le discours explicite ne se confond pas nécessairement avec une signification implicite des mots, des signes et de leurs agencements. Finalement, l'étude se devait de cerner chez les différents auteurs les schémas sous-jacents, conduisant d'une part à une interprétation du phénomène religieux en soi et d'autre part, à le situer, en rapport avec d'autres complexes d'événements (politiques, économiques ou sociaux), dans le tissu d'une histoire globale.

L'ECHANTILLONNAGE RETENU.

Dès le départ, l'enquête exhaustive fut écartée. Il était exclu de passer en revue l'ensemble des collections de manuels utilisés par les enseignements secondaires des Etats membres du C.C.C. On ne disposait ni du temps ni des moyens financiers et techniques, pour mener à bien pareille entreprise. De plus, les chercheurs, en nombre limité et tous bénévoles devaient mener leur enquête en surplus de leurs activités quotidiennes. Il fallait donc opérer une sélection, ne retenant que des collections portant sur des ensembles culturels présentant une histoire suffisamment large, chronologiquement, idéologiquement et socialement parlant. Les collections françaises, anglaises, allemandes, néerlandaises, espagnoles et italiennes furent ainsi prises en considération. Il fut également admis de « *veiller à ce qu'entre l'observateur et l'objet observé, soient noués le plus grand nombre possible de motivations, gages indispensables du sérieux, de la sincérité et du soin de l'observation* » ('). Les membres de l'équipe choisiraient donc, parmi les collections recues et retenues, celles pour lesquelles ils éprouveraient le plus d'affinités et d'aptitudes linguistiques, professionnelles et culturelles. Des collections de manuels belges s'ajouteraient donc à celles déjà retenues en raison du critère de la diversité des contenus ; inévitablement, les collections de langue française furent ainsi nettement privilégiées.

Septante-cinq éditeurs établis dans les ensembles culturels retenus furent contactés. Cinquante-trois répondirent positivement à notre de-

(5) D'HAENENS, A., *Rapport sur la religion dans les manuels ...* p.V.

mande, représentant un total de septante-huit collections. De cet ensemble, on retint finalement les séries suivantes :

BELGIQUE	B1a	(Casterman)	M.S.	Dupont
	B2	(De Boeck)	G.	Lemaire
	B3a	(Dessain)	P.P.	Dupont
	B4a	(Wesmael-Charlier)	J.P.	Nandrin
ALLEMAGNE	D1a	(Buchner)	G.	Zelis
	D2a	(Diesterweg)	G.	Zelis & R. Waelkens
	D7	(Westerman)	P.	Sauvage
ESPAGNE	E1	(Anaya)	P.	Sauvage
	E2	(Casals)	P.	Sauvage
	E3	(Lopez Mezquida)	P.	Sauvage
	E4	(SM)	P.	Sauvage
FRANCE	F1	(Belin)	G.	Lemaire
	F2	(Bordas)	G.	Lemaire
	F6	(Dunod)	J.P.	Nandrin
	F7	(Hachette)	J.	Georges
	F10	(Nathan)	P.P.	Dupont
GRANDE-BRETAGNE	GB2	(Arnold)	J.	Degeye
	GB5	(Longman)	J.	Degeye
	GB6	(Macmillan)	J.	Degeye
ITALIE	11a	(La Scuola)	A.	d'Haenens
	11b	(La Scuola)	A.	d'Haenens
	17a	(Trevisini)	A.	d'Haenens

Soit 21 collections et 66 manuels ⁽⁶⁾.

LA METHODE UTILISEE.

Le matériau sélectionné fut soumis à une analyse où l'on essaya d'unir homogénéité, rigueur et objectivité. L'élaboration d'une grille d'analyse commune fut entreprise. Celle-ci constitua bientôt le commun dénominateur de la recherche : le caractère mesurable et comparable des résultats dépendait de son adéquation à la réalité observée et de son bon fonctionnement collectif. Un double objectif fut recherché : une approche quantitative et qualitative.

L'APPROCHE QUANTITATIVE, en partie inspirée de la classique analyse de contenu, était principalement basée sur le comptage minutieux des informations explicites présentées dans les ensembles spécifiques des manuels : introductions et conclusions générales ; récits ; do-

(6) La défaillance de deux chercheurs priva le groupe de l'analyse de trois collections néerlandaises initialement retenues et de deux collections françaises (Colin et Hatier). L'absence de collection belge d'expression néerlandaise s'explique par l'absence de réponse des trois éditeurs contactés.

cumentation textuelle, graphique et iconographique ; exercices ; résumés ; index et lexiques ; tables des matières. L'étude statistique devait déboucher sur un précieux ensemble d'indications quantifiées sur la teneur (« degré de saturation ») des manuels étudiés en informations à caractère religieux.

On se préoccupa toutefois de ne pas donner aux mesures effectuées un caractère absolu et contraignant, estimant que « *les critères quantitatifs devraient fonctionner comme indices et non comme preuves en faveur d'une interprétation inconsciemment idéologique* » (R. WAELKENS).

L'APPROCHE QUALITATIVE, dès cet instant, s'imposait. Il s'agissait ici d'être attentif aux déclarations d'intention, aux mots et aux phrases-clés, aux clichés, aux causalités à caractère religieux, aux jugements de valeur concernant le phénomène religieux. Cette démarche, largement interprétative, devrait éclairer attitudes et motivations des auteurs des manuels en informant sur la structure et la nature, la fonction et la valeur et finalement le poids réel attribués par eux au facteur religieux dans le champ de l'histoire. Celui-ci fut, pour nuancer l'analyse tant quantitative que qualitative, divisé en périodes. D'intéressantes comparaisons devinrent ainsi possibles.

Plusieurs séances de travail collectif furent nécessaires pour aboutir à la version définitive de la grille d'analyse. (7) En voici les principaux éléments :

GRILLE DE LECTURE DES DOSSIERS D'ANALYSE.

1. DEFINITION DES COORDONNEES D'IDENTITE DU DOCUMENT.
11. Identité bibliographique du document.
111. Nom et prénom de (s) l'auteur(s).
1111. Nom et prénom de(s) l'auteur(s) de l'édition originale.
1112. Nom et prénom de(s) l'auteur(s) de l'édition examinée.
112. Titre du volume.
113. Identification de l'édition.
1131. Editeur.
1132. Lieu d'édition.
1133. Date d'édition.
1134. Numéro d'ordre de l'édition.
1135. Tirage.
1136. Identification de la collection.
11361. Titre.

(7) On constatera que cette « grille de lecture » s'ouvre à un champ d'applications dépassant largement celui pour lequel elle a été mise au point. On ne pourrait que se réjouir de la voir utilisée par des chercheurs ou des enseignants dans d'autres investigations.

- 11362. Numéro d'ordre.
- 11363. Directeur.
- 114. Prix.
- 115. Autres indications d'identité.
- 12. Description du support du document.
- 121. Qualité du papier.
- 122. Mode d'assemblage.
- 123. Typographie (couleurs utilisées).
- 124. Format (évalué en cm, à partir des pages intérieures).
- 125. Volume (évalué en nombre de pages).
- 126. Couverture.
- 1261. Matière.
- 1262. Avec ou sans jaquette.
- 1263. Présentation des faces.
- 12631. Face antérieure.
- 12632. Face postérieure.
- 12633. Dos.
- 1264. Présentation des plats.
- 12641. Plat antérieur.
- 12642. Plat postérieur.
- 13. Définition des auteurs.
- 131. Qualification scientifique.
- 1311. Titres scientifiques cités.
- 1312. Publications citées.
- 132. Qualification professionnelle.
- 133. Appartenance idéologique.
- 1331. Appartenance politique.
- 1332. Appartenance philosophique.
- 1333. Appartenance confessionnelle.
- 14. Définition des destinataires.
- 141. Appartenance géographique des destinataires visés.
- 142. Réseau d'enseignement visé
- 143. Réseau scolaire visé.
- 144. Type de consommateurs visés.
- 145. Genre d'usage préconisé.
- 15. Documentation complémentaire accompagnant ou conçue pour le document.
- 151. Signalement de cette documentation.
- 152. Types de documentation complémentaire.
- 1521. Livre du maître.
- 1522. Matériel d'exercice pour l'élève.
- 1523. Recueil de textes.
- 1524. Atlas et/ou collection de cartes.
- 1525. Matériel audio-visuel.
- 16. Définition de l'objet du document.
- 161. Assertion de fidélité à un programme donné.
- 162. Insertion du document dans la collection.
- 17. Définition de l'objectif visé.
- 18. Structure du manuel.

2. ANALYSE DU CONTENU DU DOCUMENT. Les références au phénomène religieux.
 20. Remarques générales.
 21. Analyse des déclarations d'intention à propos de la religion (pré-faces et avant-propos).
 22. Analyse des introductions et des conclusions générales.
 23. Analyse du récit : évaluation du degré de saturation du récit.
 231. Analyse du récit (au sens strict du terme).
 2311. Evaluation quantitative globale du volume d'informations religieuses.
 2312. Evaluation quantitative et analyse du volume de faits à caractère religieux.
 23121. Groupement des faits en sous ensembles.
 23122. Enumération des mots et phrases-clés.
 2313. Evaluation quantitative et analyse du volume des causalités religieuses.
 2314. Evaluation quantitative et analyse du volume des jugements de valeur.
 232. Analyse du matériel documentaire et/ou d'illustration.
 2321. Analyse des documents textuels à caractère religieux.
 2322. Analyse des documents graphiques à caractère religieux.
 2323. Analyse des documents iconographiques à caractère religieux.
 23231. Analyse des documents iconographiques dans le manuel.
 23232. Analyse des documents iconographiques hors du manuel.
 233. Analyse des exercices.
 2331. Analyse des questions et éventuellement des réponses proposées.
 2332. Analyse des données bibliographiques proposées.
 234. Analyse des résumés.
 2341. Analyse des résumés du récit.
 2342. Analyse des résumés chronologiques.
 24. Analyse des index et lexiques.
 241. Analyse des personnages présentés comme ayant exercé un rôle religieux.
 242. Analyse des concepts et des termes religieux cités.
 243. Analyse des institutions religieuses citées.
 244. Analyse des dates concernant des faits religieux.
 25. Analyse de la table des matières.
 26. Analyse des résumés de l'ensemble (collection ou série) auquel le document appartient.
-
3. SYNTHESE DES INFORMATIONS RELIGIEUSES CONTENUES DANS LE DOCUMENT.
 31. Description de la structure et de la nature du phénomène religieux, telles qu'elles se dégagent explicitement du document.
 32. Description des fonctions attribuées au phénomène religieux dans l'évolution et le récit historiques.
 33. Description de l'attitude adoptée par l'auteur face au phénomène religieux.

34. Evaluation du poids réel donné par l'auteur à la dimension religieuse de l'histoire des hommes.
35. Sens possible de la dimension religieuse du récit.
4. OBSERVATIONS CONCERNANT L'ENSEMBLE DE LA COLLECTIION



Lors des réunions suivantes, les membres de l'équipe confrontèrent leurs expériences et s'attachèrent à raffiner la grille en fonction des différents problèmes qui ne manquèrent pas de se poser. Il fut entendu que le questionnaire était essentiellement un guide et un aide-mémoire, établissant un point de convergence entre les démarches individuelles des participants à la recherche. Chaque question ne trouva pas nécessairement réponse ; toutes les opérations proposées ne donnèrent pas toujours lieu à la collecte de données pertinentes. Cela ne manqua pas de dépendre des aires culturelles auxquelles appartenaient les manuels ; des périodes sur lesquelles ils portaient.

Chaque membre du groupe, tout en respectant le fonctionnement général de la grille, pouvait tabler sur une grande latitude d'appréciation et d'expression, susceptibles de respecter sa spécificité et sa subjectivité irremplaçables et, de surcroît, positivement complémentaires au sein de l'équipe. La présentation des résultats, tout en étant homogène, n'avait donc pas à être étroitement uniforme, à l'exception toutefois des données quantitatives. Moins de dix mois après le départ effectif de la recherche, se tint la réunion de synthèse où les chercheurs mirent en commun leurs dossiers personnels ⁽⁸⁾ et dégagèrent ensemble une première interprétation des informations rassemblées qu'ils confièrent ensuite sous forme de propositions aux spécialistes réunis lors du symposium.

Ainsi s'achevait une entreprise où recherche collective et démarches individuelles, quête de l'objectivité et émergence des subjectivités, entités traditionnellement opposées, apparurent indissolublement complémentaires.

LES RESULTATS.

On se limitera ici à la présentation des principales constatations, issues de l'analyse et présentées dans le rapport terminal. Plusieurs d'entre elles nécessiteraient un abondant commentaire qui en préciserait ou en nuancerait la portée, notamment par des exemples significatifs et par l'énoncé d'exceptions ⁽⁹⁾.

(8) Ces dossiers, publiés dans le *corpus* analytique joint au rapport, peuvent être, de même que ce dernier, consultés au SECRETARIAT DE L'INSTITUT SUPERIEUR DES SCIENCES RELIGIEUSES, Redingenstraat, 16, Leuven.

(9) A ce propos, consulter le rapport, page XV à XXIX, et l'ensemble des dossiers d'analyse rassemblés à sa suite.

La présentation du phénomène religieux.

Une première série d'observations définissent une certaine méthodologie de sa communication.

1. On a pu observer trois types de présentation des informations à caractère religieux :
 - a. L'une, concentrée, qui les présente par paragraphes et chapitres.
 - b. L'autre, diluée à travers le récit.
 - c. Une troisième, concentrée et diluée à la fois.

Ces types de présentation peuvent revêtir une signification quant à la fonction et à la valeur attribuées par les auteurs au facteur religieux.

2. Pour l'Antiquité et le Moyen Age, image et texte illustrent la dimension religieuse du récit ; pour les périodes plus récentes, on recourt davantage au texte.
3. L'illustration iconographique privilégie généralement les dieux, les monuments du culte (principalement leurs extérieurs et essentiellement leurs façades), l'œuvre d'art à sujet religieux et les portraits, surtout d'hiérarques.

Cette présentation stéréotypée correspond-elle à un manque d'imagination ou bien permet-elle tout simplement à l'auteur d'éviter un choix iconographique dans lequel il lui faudrait davantage se définir ?

La nature du religieux.

1. A l'exception de certains ouvrages italiens et espagnols, rares sont les manuels qui présentent une définition explicite, cohérente et raisonnée de la religion et du phénomène religieux.
2. L'aspect transcendantal de la réalité religieuse, — celui qui concerne les rapports de l'homme à la divinité et à l'au-delà notamment, — passe généralement au second plan dans les manuels analysés. Les collections provenant de pays protestants (Angleterre, Allemagne) font toutefois exception.

Dans certains cas, la religion apparaît comme une force sociologique sans guère de signification intrinsèque, mais capable sur le plan politique du meilleur comme du pire, force conservatrice liée aux privilèges, ou force progressiste attachée au progrès social.

3. C'est généralement la méthode pédagogique qui est alléguée comme justification explicite et de la réduction du religieux à des aspects qui excluent le transcendantal, et du choix des thèmes retenus et de leur traitement.
4. Pour l'Antiquité, il y a tendance à dégager l'aspect spectaculaire et anecdotique de la réalité religieuse décrite. Cette tendance engendre une impression globale d'un religieux peu éloigné du folklore.

5. L'intérêt que l'on porte à la dimension religieuse de l'histoire des hommes est proportionnel à la réalité de leur pouvoir temporel. Les religions sont présentées dans le récit lorsqu'elles constituent une force politique.
6. La réalité religieuse décrite tend à être réduite à son aspect institutionnel ; l'aspect institutionnel, aux vicissitudes de la partie supérieure de la hiérarchie. Toutefois, un nombre important de manuels, principalement français, anglais et belges, élargissent leur horizon et se penchent sur les croyants qu'ils observent dans leur réalité individuelle et communautaire.
7. A partir de la naissance du Christ, la réalité religieuse, au niveau du contenu, est identifiée au christianisme ; dans les pays latins, le christianisme sera ensuite assimilé au catholicisme, étalon et référence à partir desquels on présente, évalue et apprécie l'aventure religieuse de l'humanité durant les vingt derniers siècles de son histoire.
8. L'analyse du phénomène religieux se ramène très souvent à l'analyse des états de crise des institutions religieuses et de leurs situations conflictuelles. On se braque sur les rapports de force qui se créent au sein de l'institution catholique, entre les diverses institutions religieuses, entre les institutions religieuses et les institutions politiques. L'enjeu ne se situe finalement jamais au niveau d'une réalité transcendante.

Les fonctions attribuées à la religion.

1. On a tendance, pour toutes les périodes, à valoriser, parmi les fonctions politiques, culturelles et sociales possibles de la religion, sa fonction unificatrice et centralisatrice. Une fonction contraire est systématiquement dépréciée.
2. L'exercice du culte est lié à la détention de propriétés et de privilèges.
 - a. Pour l'Antiquité, le cas est notamment illustré pour l'Egypte et la Grèce (Delphes).
 - b. Pour le Moyen Age, on présente éventuellement un clergé organisateur de la cité ; mais surtout défricheur et détenteur actif de propriétés, de droits et de privilèges.
 - c. La Révolution française donne l'occasion d'illustrer la religion institutionnelle par voie de caricatures. Y apparaît un clergé propriétaire et détenteur de privilèges ou dépouillé de ses avantages. Cette dimension est absente d'une partie des manuels italiens et de la totalité des manuels espagnols.
3. La religion comme facteur de tolérance ou d'intolérance apparaît à toutes les époques ; toutefois, cette fonction est spécialement soulignée pour la Période Moderne, dans le contexte des tensions entre protestants et catholiques.

4. La fonction missionnaire de la religion est soulignée à travers toute l'histoire de l'Occident, avec quelques points forts toutefois pour le Haut Moyen Age, le XIII^e, le XVI^e et le XIX^e siècle.
5. La religion est présentée, sous l'Ancien Régime, comme sacralisatrice des idéologies et des puissances dominantes.
6. Pour le Moyen Age, il y a pratiquement unanimité pour valoriser surtout les fonctions politiques et culturelles de la religion. La fonction politique est valorisée dans la mesure où elle est unificatrice ; la fonction culturelle, dans la mesure où elle favorise la restauration ou la conservation de l'héritage gréco-romain.
Le rôle culturel de la religion disparaît pratiquement des manuels au sortir du Moyen Age. Il est totalement absent de l'époque contemporaine.
7. Lorsqu'on le présente, le prêtre des campagnes apparaît à la Période Moderne comme l'assistant social suppléant aux lacunes de l'Etat.
8. Pour l'époque contemporaine, on n'aborde pas la dimension religieuse, sinon par l'aspect doctrinal et magistral (les encycliques des papes) ; les manuels belges mettent particulièrement l'accent sur les mouvements d'action catholique et le catholicisme social.
9. Pour l'actualité, on souligne généralement la fonction promotrice de l'Eglise en faveur de la paix et de la justice internationales.

Les relations des auteurs avec le phénomène religieux.

1. La valeur qu'un auteur attribue à une religion peut être implicite ou explicite. Implicite, par la présentation adoptée, par le poids réel attribué à l'information à caractère religieux dans le récit.
Explicite, par des jugements de valeur. Les prises de position explicites concernant la position des auteurs en matière religieuse, sont rares.
2. Ce sont des schémas culturels et mentaux qui sont généralement sous-jacents aux évaluations dont les religions font l'objet. Ceux-ci se définissent à travers une échelle de valeurs ainsi graduée :
 - a. Le monothéisme
 - le catholicisme romain du Moyen Age, culminant sous Innocent III.
 - les protestantismes, considérés par les auteurs appartenant au monde culturel latin comme des expressions germaniques plus ou moins déviées d'une religion essentiellement latine et plus particulièrement romaine.
 - le judaïsme, en tant qu'initiateur du monothéisme catholique.
 - b. Le polythéisme
 - le polythéisme grec, de préférence hellénistique.
 - les autres polythéismes.

Le schéma mental valorise l'unité au détriment de la multiplicité, le centre au détriment de la périphérie, l'universalité au détriment de la particularité.



La place de la religion.

Dans les manuels analysés, le degré de saturation en informations à caractère religieux est :

- a. généralement nul pour la période protohistorique ;
- b. important pour les civilisations orientales de l'Antiquité ;
- c. le plus élevé pour le Moyen Age et le XVI^e siècle ;
- d. très faible, jusqu'à disparition totale parfois, pour les périodes suivantes, plus proches de l'époque contemporaine, à l'exception des manuels espagnols ;
- e. quasi nul à partir de 1914.

CONCLUSIONS.

L'image du religieux donnée dans les manuels d'histoire.

Cette image est basée sur un schéma fondamental que l'on retrouve de manière implicite à travers la plupart des manuels envisagés. Ce modèle s'appuie sur une documentation assimilée à une information pure et sur une démarche qui rejette de manière quasi absolue le jugement de valeur. Le schéma tend à accréditer l'idée que les hommes n'ont vécu une expérience religieuse digne d'être prise en considération par les historiens que dans un passé lointain, quasi mythique, et que dans la mesure même où l'histoire envisagée se rapproche d'une réalité contemporaine privilégiant la rationalité et auréolée de ses réussites scientifiques et technologiques, la réalité religieuse perçue et vécue par les hommes s'atténue et s'élimine progressivement et inéluctablement. Ce modèle, discutable, est présenté comme évident et allant de soi.

Le religieux présenté dans les manuels scolaires analysés est avant tout chrétien. C'est au Moyen Age qu'il connaît sa réalisation idéale et plus précisément au 13^e siècle. Le Moyen Age est donc présenté, en général implicitement, comme un temps mythique, la seule période de l'histoire où une religion est vécue de manière globale. « *Il est le temps religieux idéal. Celui où la religion règne officiellement comme fondement de la relation humaine et de l'organisation de la cité* » (Professeur D'HAENENS). L'homme s'y accomplit entièrement en fonction de sa pulsion religieuse.

Toutefois, ce qu'on nous dit de cette période de plénitude religieuse ne se réfère que rarement à la sphère transcendante. On se trouve souvent devant une réduction à une succession d'épiphénomènes aux dimensions officielles (papauté, hiérarchie, relations avec le pouvoir, influences sociales) et aux effets non spécifiques (politiques, économiques, socio-culturels). Lorsqu'on cherche à l'illustrer par une iconographie, on tend à ramener cette dernière aux portraits des chefs de file ou aux édifices religieux souvent ramenés, de façon quelque peu narcissique, à leurs façades.

De l'homme religieux, de la communauté des croyants, peu de chose affleure. Ils tendent même à disparaître au long des « *Temps Modernes* ». Pourtant, il ne faudrait pas trop vite tirer argument de la réduc-

tion du phénomène religieux dans le modèle traditionnellement proposé par les auteurs de manuels pour conclure à sa disparition effective. On pourrait à ce propos se référer aux thèses de l'historien français Jean DELUMEAU qui voit dans les Temps Modernes le départ de la véritable christianisation ⁽¹⁰⁾. Mais le débat, à ce stade, n'est plus du ressort de cet article.

Le rôle du manuel d'histoire. Ses limites.

Le manuel apparaît comme un témoin privilégié de nos sociétés scolarisées, de la « *mémoire collective* », telle que celle-ci se définit à travers une série de structures culturelles, sociales et finalement politiques.

Le manuel en tant que *reflet d'une société* : le passé y est généralement ramené, souvent au nom d'impératifs pédagogiques, à quelques schèmes, fréquemment réducteurs. Outil de vulgarisation, le manuel, malgré ses relations plus ou moins suivies avec la recherche fondamentale, apparaît souvent en retard sur l'évolution de la problématique historique. Dès lors, il a tendance à moins refléter l'état présent des connaissances qu'une idéologie dont il devient un des principaux véhicules.

Le manuel en tant que *modèle d'une société* : à ce stade, il agira non au niveau d'une information et d'une formation branchées sur les préoccupations contemporaines mais bien d'une reproduction d'un modèle hérité qu'il convient de perpétuer. On débouche ainsi sur ce qu'daucuns n'ont pas hésité à qualifier « *d'enseignement bloqué* ».

Par ailleurs, il faudrait vérifier, ce serait là un point d'enquête urgent, si dans l'état actuel des choses, l'enseignement secondaire et les manuels véhiculant le savoir constituent effectivement des moments et des supports privilégiés au niveau de la communication de la connaissance historique. Il n'est pas interdit de croire que le secondaire n'est pas nécessairement une étape décisive dans l'information et la formation du jeune. Les connaissances qui lui ont été inculquées par voie affective et existentielle lors de sa présence dans l'enseignement primaire, ne sont souvent comp'etées que de manière superficielle lors de son séjour dans l'enseignement secondaire, encore trop souvent axé sur un savoir purement érudit.

Une certaine conception de l'histoire.

Il n'est certes guère aisé de condenser une information historique pour la vulgariser. L'exhaustivité n'étant pas possible, une réduction quantitative devra se faire, ne serait-ce qu'en raison des restrictions

(10) DELUMEAU, Jean, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Nouvelle Clio, n° 30 bis, Paris. P.U.F., 1971.

« *N'a-t-on pas trop longtemps appelé Christianisme un mélange de pratiques et de doctrines qui n'avaient parfois qu'un lointain rapport avec le message évangélique et, s'il en est ainsi, doit-on encore parler de déchristianisation* » (page 330).

matérielles du manuel. L'historien est donc amené à opter pour un certain nombre de faits qui inéluctablement se font en fonction d'une orientation et finalement d'une vision du monde. Or, jusqu'à présent, la mise en avant explicite de ses opinions fut toujours assimilée à la négation même de l'historien, dès lors, la subjectivité, inévitable au niveau de ce type de communication, fut irrémédiablement refoulée à l'arrière-plan. Ce refus d'explicitier les options sous-jacentes ne peut guère conduire qu'à l'appauvrissement du discours, sans toutefois réussir à en éviter certaines émergences qui apparaissent, notamment, lors d'une analyse quantitative. A l'inverse de ce qu'on recherche, cette volonté d'objectiver à tout prix une démarche qui demeure fondée sur des prémices subjectives que l'on refuse à dévoiler, risque fort de nuire à la crédibilité du message.

L'historien, loin d'être un pur transcripteur d'une vérité objective d'ailleurs mythique, ne doit-il pas davantage se définir comme un « *donneur de sens* ».

Guy LEMAIRE.

ANNEXE.

ESSAI DE VISUALISATION DES DONNEES FOURNIES PAR L'ANALYSE QUANTITATIVE DES COLLECTIONS DE MANUELS.

Ces graphiques donnent, pour les principales collections françaises et belges analysées (*), une idée de la *saturation en informations à caractère religieux*, pour

le récit (2311),

l'illustration textuelle (2321),

l'illustration iconographique (2323),

la table des matières (25)

et pour les périodes de

la Préhistoire (PRE),

l'Antiquité (ANT),

le Moyen Age (MA),

le XVI^e siècle (XVI),

le XVII^e siècle (XVII),

le XVIII^e siècle (XVIII),

la révolution française à 1914 (RV-14),

1914 à la date de parution des manuels (14-...).

Les quantités exprimées ont été calculées en % par rapport à l'ensemble des informations concernant chacune des périodes signalées.

(*) Identification des codes :

B1a : Casterman

B2 : De Boeck

B3a : Dessain

B4 : Wesmael et Charlier

F2 : Bordas

F6 : Dunod

F7 : Hachette

F10 : Nathan

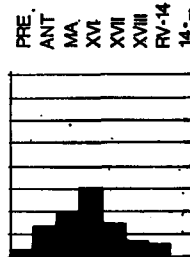
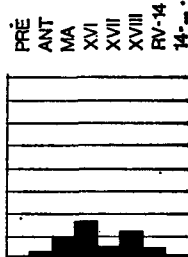
B1a

B2

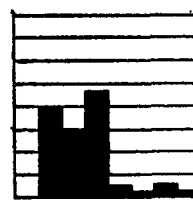
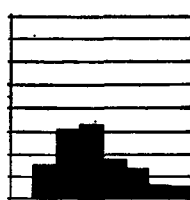
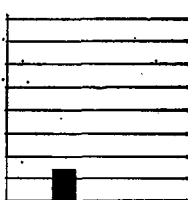
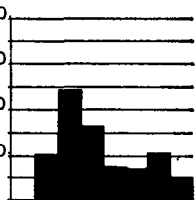
B3a

B4a

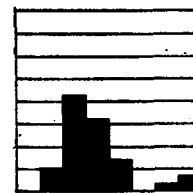
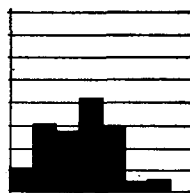
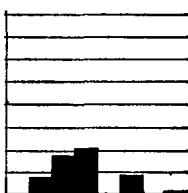
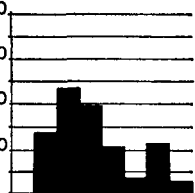
2311



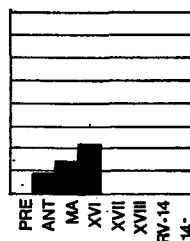
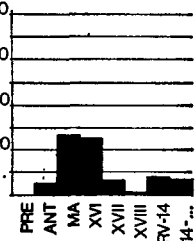
2321



2323



25



LA RELIGION DANS LES MANUELS D'HISTOIRE.

RAPPORT GENERAL.

Le sujet de notre symposium était difficile. Au cours des débats, il s'est avéré plus difficile encore qu'on ne s'en était convaincu préalablement. C'est ainsi que les participants ont renoncé à définir le terme religion ; ils ont estimé que ce travail devait être mené par des érudits : historiens, théologiens, philosophes, sociologues, etc. Ils se sont bornés à une description du phénomène religieux ou à une énumération de ses composantes essentielles : une relation entre l'homme et une réalité qui le dépasse, explicitée en une croyance, en une morale et en des rites ; une communauté qui groupe les tenants de ces convictions et de ce comportement et qui se donne une organisation plus ou moins poussée ; une action de ces individus et de cette communauté dans les différents secteurs de la vie sociale. C'est sur cette vue pragmatique que se fondent les recommandations qui suivent, adressées par les participants au Conseil de l'Europe :

1. La solution des problèmes scientifiques et pédagogiques suscités par la présentation adéquate du fait religieux dans les manuels d'histoire exige des collaborations multiples :
 - entre le monde de la recherche et celui de l'enseignement ; les relations doivent être réciproques ; les érudits doivent mettre à la disposition des maîtres du secondaire sous une forme commode les résultats de leurs recherches. Le plus souvent, la coopération s'imposerait entre érudits et maîtres, notamment dans la rédaction de périodiques du type « Geschichte in Wissenschaft und Unterricht » et dans l'étude des « cas » et l'établissement de « teaching packages » tel qu'en propose le rapport du groupe d'expression anglaise ; la question reste ouverte de la forme que pourrait ou devrait prendre cette collaboration : on souhaiterait qu'en tout cas le C.C.C. facilite cette collaboration dans la mesure de ses moyens.
 - entre le C.C.C. et le Comité International des Sciences historiques ainsi que les associations nationales de professeurs d'histoire ;
 - entre les maîtres dont la branche touche le phénomène religieux, notamment entre les professeurs d'histoire, de religion et d'autres sciences humaines ;
 - entre les maîtres des divers Etats membres du C.C.C. sous forme d'échanges ou de participation à des sessions de recyclage.
2. L'analyse menée par le Professeur d'Haenens et son équipe doit être poursuivie, selon la même méthode, pour d'autres pays et d'autres collections ; et les résultats doivent être rendus publics.

3. La religion a été à toutes les époques une composante majeure de la société. L'éliminer de l'enseignement sous quelque prétexte que ce soit et pour quelque période que ce soit est manquer à la vérité historique. Il n'est donc pas admissible qu'elle disparaisse à peu près complètement de la plupart des manuels examinés par le Professeur d'Haenens (— 1%) et des programmes relatifs à l'histoire contemporaine. Le développement du pluralisme et de la sécularisation ne lui a pas enlevé toute signification au XIX^e et au XX^e siècle.
4. Il convient de toujours présenter le phénomène religieux sous tous ses aspects. On ne doit pas se borner à une analyse de structures ou à un problème de relation avec l'autorité politique ; sans doute faut-il tenir compte des diverses modalités d'incarnation de la religion dans l'espace et le temps, sous l'action des individus et des forces sociales qui pèsent sur l'interprétation du message religieux et sur son insertion dans le temporel ; la religion ne se sépare pas des hommes et du milieu. Sans doute est-il nécessaire d'adapter la présentation à l'âge mental des élèves, ce qui conduit à souligner davantage tel ou tel élément. Mais il ne peut jamais être question de se confiner dans l'aspect « structure » et « force politique », voire de conserver à cet aspect une place privilégiée.
5. La religion a toujours débordé du domaine purement religieux. Beaucoup d'œuvres et d'entreprises, individuelles ou collectives, ont été, consciemment ou inconsciemment, inspirées par elle ; les plus belles statues grecques sont généralement votives ; les recherches médiévales sur l'optique ont été stimulées par l'idée du dieu-lumière. Pour montrer et expliquer cette action, il est nécessaire de ne pas se borner à présenter les traits spécifiques et originaux de chaque milieu historique mais de donner de celui-ci une description qui englobe toutes les composantes, y compris celles qui sont traditionnelles, comme l'est souvent la composante religieuse.
6. La pédagogie conseille d'aller du connu à l'inconnu et donc de prendre pour référence privilégiée de l'étude historique du phénomène religieux la confession dominante dans le milieu de l'élève. Le Professeur d'histoire ne devrait pas présenter une confession comme supérieure à toutes autres, d'autant plus supérieure que les autres sont plus éloignées dans l'espace et plus différentes dans leurs dogmes et leurs pratiques.
Si les manuels en usage en Europe Occidentale accordent ainsi une place prééminente aux formes européennes de christianisme (catholicisme, protestantisme, orthodoxie), ils ne doivent pas perdre de vue le rôle d'autres religions (judaïsme, islam) et leur contribution à l'élaboration de la culture occidentale. En même temps qu'ils serviront de la sorte la vérité historique, ils alimenteront l'esprit d'ouverture et d'oecuménisme.
7. Les manuels et les professeurs doivent s'interdire les jugements de valeurs explicites ou implicites et ne pas faire de la religion une nor-

me ou une cible. Ils ne doivent être ni apo'logistes ni détracteurs. Ils doivent éviter de projeter dans le passé des valeurs actuelles ou personnelles qui seraient anachroniques. Ils ont également pour obligation d'aborder toujours le phénomène religieux avec délicatesse et respect, avec le souci constant de ne pas heurter la conscience des élèves.

8. Il est souhaitable de montrer dans les religions du passé ou d'autres sphères culturelles, non seulement ce qu'elles ont d'original mais aussi ce qu'elles comportent de commun avec les religions actuellement pratiquées dans le pays où l'on enseigne.
9. Le symposium n'avait pas pour tâche de dresser un inventaire des erreurs, déformations, omissions et clichés qui déparent les manuels, mais il est souhaitable que les développements consacrés par ceux-ci au phénomène religieux soient soumis à l'examen conjoint d'érudits de diverses spécialités, de membres de différentes confessions et d'agnostiques.
10. Les maîtres du secondaire ne peuvent exposer le phénomène religieux s'ils ne sont pas initiés à celui-ci au cours de leur formation, de la même façon qu'ils sont, par exemple, initiés à l'économie politique pour être capables de comprendre et de présenter les phénomènes économiques.

Le souhait qu'il soit tenu compte de ce point dans les pays qui président à leur préparation, rejoint donc celui, plusieurs fois exprimé, de l'organisation par le C.C.C. d'un symposium sur la formation initiale, scientifique et pédagogique, et continue des futurs maîtres de l'enseignement secondaire.

L. GENICOT.

ITINERAIRES AUSTRO-BOURGUIGNONS du désastre de Nancy au traité de Madrid.

(Janvier 1477 - janvier 1526)

II. LE PRINCIPAT INTERMEDIAIRE DE PHILIPPE LE BEAU.

On sait que cet héritier présomptif partage, avec sa pseudo-grand-mère maternelle et authentique marraine, Margerite d'York, le séjour de Malines ⁽¹⁾ qui dans sa courte vie, restera pour lui prioritaire sur tous autres. Ses comptes d'offices nous entretiennent de son duc ⁽²⁾, qu'il porte peut-être au poignet, quand il commence d'aller *voler par champs* ⁽³⁾, de sa *petite étable* (sic) pour ses *petits chevaux* ⁽⁴⁾ ; de son *maître d'école* ⁽⁵⁾ qui, pour un mois entier (décembre 1488) émarge à la Dépense en raison de *deux jours à deux sols par jour* ⁽⁶⁾. Education de prince qui appelle par avance cette ironie fine et osée, du XVII^e siècle : les gens de qualité savent tout... sans avoir jamais rien appris.

Croissant en âge, il commence d'accéder à de menus rôles officiels : c'est ainsi que, le 30 novembre 1490 ⁽⁷⁾, il traite à sa table les chevaliers de la Toison d'Or, remise en honneur et état par son père. L'année suivante, en l'absence de Maximilien qui bataille sur le moyen Danube contre les empiètements de Mathias Corvin, c'est lui qui tient à Malines *le premier Chapitre de l'Ordre restauré* dont, au dire du chroniqueur, il est d'ores et déjà, proclamé « chef et souverain » ⁽⁸⁾. Quelques mois

N.B. Le premier chapitre : « *Le couple héritier : Marie, Maximilien* » a été publié dans *Cahiers de Chio*, n° 33, p. 15-39.

(1) Sa sœur Marguerite l'y rejoindra, après l'échec de son mariage en France. Et de cette double élection de séjour familial et dynastique, résultera, pour cette ville heureuse, le lustre d'une Régence et d'un Parlement.

(2) Gros hibou, chat-huant. B.3 - 450, n° 120.352.

(3) Chasser en campagne le gibier de plume.

(4) B.3.451, n° 120.38.

(5) François de Borsele, qui se retrouvera plus loin, en montée sociale.

(6) B.3.449, n° 120.229.

(7) Fête de saint André, patron de l'Ordre. B.3.450, n° 120.255.

(8) MOLINET, *ibid.*, t. IV, p. 155. Avec solennité religieuse à Saint-Rombaud, le 24 mai, mardi de Pentecôte : on appella l'Esprit-Saint sur cette chevalerie rénovée.

plus tard ⁽⁹⁾, il marie son maître d'hôtel, arrosant le repas nuptial d'un flot de 778 lots de vin ⁽¹⁰⁾. La Cour de Bourgogne ne se démentait pas.

On sait avec quel mélange d'admiration réelle et de courtoisie, Chastelain s'est arrêté aux avantages physiques de Philippe le Bon, consignait, pour la postérité, que celui-ci *méritoit de porter couronne sur les grâces de nature*. Il était aisé à Molinet d'emboîter le pas à son maître pour s'étendre à son tour sur la séduction corporelle du nouveau Philippe, qu'effectivement l'Histoire a fixé sur ses tablettes, nanti du *cognomen* de *le Beau* ⁽¹¹⁾.

Tandis que son père accède au diadème par la mort de Frédéric III ⁽¹²⁾, les seigneuries bourguignonnes achèvent, l'une après l'autre, de le reconnaître, à l'occasion de ses déplacements et séjours. C'est le 31 décembre 1494 seulement, date déjà tardive, que l'un des plus anciens fiefs de son héritage, le Hainaut, le reçoit à *prince et seigneur du pays* et qu'il prête serment à Mons, *au milieu du marché* ⁽¹³⁾.

Mais il est une conséquence d'un autre ordre à cette progression du jeune archiduc dans la souveraineté : durant les années qui suivirent immédiatement la fin brutale de Marie de Bourgogne, Maximilien se garda de souffler mot, ou de donner quelque signe public, d'une intention de se remarier. En effet, dans la lutte qu'il était obligé de soutenir, pour se faire pleinement reconnaître comme *tuteur* de l'enfant et *suzerain intérimaire de ses biens*, le simple bruit, et plus encore l'annonce d'une nouvelle union matrimoniale l'eût automatiquement et gravement desservi dans son autorité : remarié n'est plus prince *consort* d'une épouse remplacée. Mais, vers 1490, sa gestion n'étant plus contestée et Philippe approchant, par l'adolescence du *self government*, le risque est doublement levé et le Habsbourg se juge libre de caresser le projet d'un lien conjugal.

On sait qu'il jette son dévolu sur l'héritière de Bretagne, ce qui, en cas de succès, lui eût valu une immense façade sur l'Atlantique et propice pour lui à des collusions, soit avec l'Angleterre, soit avec l'Espagne. Le déroulement de cet essai de mariage est trop connu pour que nous y

(9) Le 10 novembre 1492, veille de la Saint-Martin.

(10) B.3.451, n° 120.394. Surimposé de fraîche date au Nederland, Maximilien ne trouve à s'y approvisionner qu'en vins de consommation courante. Quand il veut goûter de « *vin viez* », il s'adresse ... aux caves de Marguerite d'York.

(11) Sa désignation un peu détaillée par les scribes de la Dépense se présente d'ordinaire ainsi : « Philippe, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne ». Mais parfois, pressé ou d'un naturel expéditif, le rédacteur se contente de jeter sur le parchemin : « Philippe, archiduc d'Autriche et de Bourgogne », haussant ainsi (fictivement) d'un degré le vieil apanage de la branche cadette des Valois dans la hiérarchie féodale.

(12) Le 7 décembre 1493. obsèques impériales à Saint-Etienne de Vienne, suivies d'un « *disner moult exquis* », MOLINET, *ibid.*, t. IV, p. 398-405.

(13) B.3.452, n° 120.451.

insistions ici autrement que par quelques remarques, inhérentes à notre point de vue austro-bourguignon.

Le vieux duc François II étant mort sans hoirs mâles, le 9 septembre 1488, son ample et poissonneuse seigneurie était échue de plein droit à sa fille aînée Anne. Des compétitions à fin maritale ne pouvaient manquer de flotter autour de cette adolescente si largement dotée et qui atteignait à peine ses quinze ans. Maximilien s'y inscrit et dépêche à Rennes, non pas quelque docte conseiller de Cour, mais son mignon en titre : le *beau Polham*. On peut être d'un sentiment opposé quant à la correction du choix. Sans doute, le Habsbourg entendait-il par là se donner le dehors d'une candidature plus de cœur que d'affaires. Le mandataire a procuration d'épouser et, le 19 décembre 1490, une cérémonie religieuse se déploie en ce sens dans la cathédrale de Rennes. Nos textes appellent alors la semi-épousée : la *jutte* de Polham ⁽¹⁴⁾. Ce concours de faits, étrangers, pour le moins, à la délicatesse morale, ne semble pas avoir choqué les contemporains.

On se rappelle que, sous un certain angle, la paix d'Arras de 1482 avait pris l'aspect d'un « premier état » de contrat de mariage entre le futur Charles VIII, alors âgé de douze ans et la fille de Maximilien, Marguerite d'Autriche, enfant en très bas âge, étant née à Bruxelles, le 10 février 1480 ⁽¹⁵⁾. Transplantée à Amboise dès le printemps suivant, elle y avait grandi sous l'autorité des Beaujeu, ayant elle-même, dans son ascendance, du sang bourbonnien. Son père se flattait alors, au moins dans les tractations et instruments diplomatiques, d'une certaine priorité d'accès et d'influence, à cause de la royne, notre fille, aimait-il à dire. Et la portion majeure de sa dot avait été assignée sur les deux comtés d'Artois et de Bourgogne, livrés, sans plus attendre, à la gestion du roi de France.

Mais, en Bretagne, l'avènement de la princesse Anne, adolescente et célibataire, n'avait, comme bien l'on pense, pas manqué de provoquer, quant à sa personne et à ses seigneuries, une active compétition matrimoniale. Qui en serait l'heureux élu ? La candidature de Maximilien paraissait fort avancée, quand un dissident de l'entourage de la princesse le maréchal de Rieux, s'empare de Nantes et la vend à Charles VIII, le 2 janvier 1491. L'acquéreur a désormais un pied dans ce grand duché, dont le sort, par toute sa lisière de l'Est, intéresse directement le domaine royal ⁽¹⁶⁾. S'ensuit donc une campagne d'été brillamment conduite par Georges de la Trémoille ; la métropole bretonne, où se tiennent réfugiés Anne et son Conseil, est finalement investie. Reprenant la tactique de son père Louis XI à l'égard des Anglais d'Edouard IV,

(14) Sans doute, par assimilation de consonnes, du latin *juncta* - celle qui est « conjointe ».

(15) Il n'était donc pas question pour elle, avant longtemps, que le mariage fût consommé.

(16) En particulier, le comté du Maine.

Charles fait passer, aux défenseurs de Rennes acculés à la disette, les fournitures d'intendance destinées à ses propres troupes : *offensive de charme*, dirait-on aujourd'hui et qui ne manque pas son effet auprès de l'adversaire. Celui-ci sympathise et, le 15 novembre de cette même année, la place est rendue, *avec la fille qui y estoit dedans*, pour emprunter le ton délibéré de Commynes.

Deux jours seulement après ce *traité de Rennes*, on célèbre, dans l'immédiat du temps et de l'espace, les fiançailles officielles du vainqueur et de sa captive ⁽¹⁷⁾, et, à la même cadence accélérée, le 6 décembre, le mariage, en Touraine cette fois, *dans la grande salle du château de Langeais*. Si romanesque de nature, le jeune Charles venait de conquérir duché et dame, comme à la pointe de l'épée ⁽¹⁸⁾.

Chose singulière, et que les contemporains ont, cette fois, notée avec, au moindre effet, un sentiment de surprise, dont le chroniqueur s'est fait l'écho, l'installation de la reine en Cour de France est complétée de son couronnement solennel à Saint-Denis ⁽¹⁹⁾. Fait exceptionnel. Le Moyen Age avait bien jusques et y compris Louis XI, sacré les rois, mais sans étendre à leurs compagnes une garantie similaire. Aussi Molinet range-t-il cette anomalie au nombre de ces « nouvelles » qui dépaysaient peu ou prou les gens de l'époque ⁽²⁰⁾.

La contrepartie de cette option rapide et quasi improvisée du jeune Charles VIII était nécessairement le retour de la décennale fiancée, Marguerite d'Autriche, auprès de son père. Or, aux termes de la paix d'Arras de 1482, ce cas, prévu, entraînait, comme il va de soi, la restitution de sa dot. On sait que la portion principale en était faite des comtés d'Artois et de Bourgogne. Aussi bien, était-il fort normal, et sage, que Charles et son Conseil n'aient pas balancé entre l'important duché, voisin immédiat sur la basse Loire et de lointaines seigneuries dans l'Est ou dans le Nord ⁽²¹⁾.

(17) Réciprocité nobiliaire : on pousse la manière courtoise (et peut-être narquoise) jusqu'à inviter le Sire de Polham au repas de gala qui suit l'office religieux et ledit personnage, de son côté, eut le bon ton de n'y point paraître, par égard pour son maître et pour la mission dont celui-ci l'avait chargé.

(18) Il n'est nullement excessif de penser qu'un si éclatant succès ait été tenu par cet « *ymagnatif* » pour un précédent de bon augure quand, angevin du chef de son aïeule paternelle, il va tenter, en 1494, de ressaisir le royaume des Deux-Siciles, dont avait été spoliée une dynastie angevine.

(19) Fin février 1492. MOLINET, *ibid.*, t. IV, p. 178-180.

(20) L'a-t-on fait par égard au renom qu'avait le duché de la dot d'être particulièrement dévot et confessionnel, ou bien en « *bretonne bretonnante* » et pour démonstration de fidélité à l'esprit de son apanage, l'intéressée elle-même l'avait-elle requis et obtenu ? Détail piquant : c'est le duc d'Orléans, futur Louis XII et conjoint ultérieur de ladite princesse, qu'il appellera sa « *brette* », qui lui assiège la couronne sur le chef.

(21) Plus centrale dans le royaume et désaffectionnée de Paris, qu'elle avait quitté depuis trois générations, la monarchie valoise avait perdu le souci topique (tenant aux lieux mêmes et à leur configuration géographique) d'une atteinte rapide de la ville et de ses entours immédiats (aux résidences royales) par l'envahisseur éventuel (empruntant les plaines du Nord et la vallée de l'Oise).

Lui escamoter sa fiancée, lui retourner sa fille, lourds griefs, blessures de prestige, dont s'afflige continûment la diplomatie maximilienne dans ses rapports avec Charles VIII. Protestation qui ne reste pas platonique. Saisissant l'avantage qui est à sa portée, le roi des Romains rispoite à l'offense par une réoccupation de l'Artois. Ce n'est donc pas, comme on l'enseigne d'ordinaire, en traitant ultérieurement à Senlis, c'est en *répudiant* Marguerite d'Autriche, que le fils de Louis XI a lézardé l'édifice de paix, si habilement dressé par son prédécesseur. L'instrument sur parchemin qui va s'ensuivre ne fera qu'enregistrer et confirmer une reprise *de fait*, doublée, dans le code féodal du temps, d'une reprise *de droit*, le jeune Philippe de Bourgogne étant tenu, par les sujets dudit comté, pour héritier légitime et *naturel seigneur*.

Cette mainmise autrichienne sur l'Artois recréait l'état de guerre entre les deux princes. Il leur fallait ou lutter, ou traiter. Les époques où l'on s'est le plus battu ont toujours rêvé de paix perpétuelle. Ce besoin se traduisait, dans la mosaïque nordique des seigneuries bourguignonnes, par des tractations éphémères, fief après fief, et d'esprit tout féodal impropres à remédier au mal qui sévissait sur l'ensemble du pays. S'étant muni dans l'immédiat, Maximilien pouvait souhaiter un accord avec son adversaire principal, privant ainsi ses sujets indisciplinés d'un recours de poids auprès de celui-ci. Il ne paraît pas qu'on ait jamais souligné ce fait, pourtant significatif, que *près de quinze mois s'écoulaient* entre l'avènement d'Anne la Brette et le retour de la princesse évincée au foyer paternel. Sans doute, l'état de guerre y faisait obstacle ; mais il y a plus ; rapatriement et traité vont offrir un caractère *absolument simultané*, l'un étant le levier de l'autre. Si vue sous cet angle, la seconde paix d'Arras avait esquissé un contrat de mariage, celle qu'on cherchait à rétablir, en cette année 1492, devait satisfaire aux garanties prévues en cas d'éviction. D'où ce délai prolongé, soutenu par l'ex-fiancée de l'enfance royale, d'ailleurs en son train de mineure princière, entourée d'une centaine de fidèles et de serviteurs.

Une *ambassade impériale* rejoint à Senlis les négociateurs français : l'accord est signé le 23 mai et solennellement publié le 26, jour de Pentecôte : façon un peu tardive de professer que l'Esprit-Saint devrait inspirer les relations entre princes chrétiens. Nous n'avons pas à revenir ici sur les clauses de cet instrument diplomatique, vulgarisées qu'elles ont été par les manuels d'histoire. Pressé par son rêve de rétablissement des Angevins dans le royaume de Naples, Charles VIII abandonna la partie à son adversaire. Les deux cosignataires entendent même imposer leur volonté de mutuelle euphorie « à leurs enfants réciproques », précaution vaine, car chaque génération nouvelle tend de prime abord à s'affranchir du poids de l'ancienne. Les comtés de Bourgogne, de Charolais, d'Artois sont reconnus à Maximilien, sous réserve des droits français y afférents ⁽²²⁾.

(22) Pratiquement : clause de style.

S'ensuit, en tant que modalité d'amnistie générale, le libre retour des fugitifs de l'un ou de l'autre partis dans leur foyers habituels, avec faculté d'y jouir de leurs biens (du moins pour autant qu'ils en retrouveront) : d'où un groupe d'articles complémentaires, visant ce que nous appellerions aujourd'hui les *réparations en dommages de guerre* ⁽²³⁾. Les conflits particuliers entre anciens possesseurs de retour et nouveaux installés qui s'incrusteront seront réglés par voie judiciaire normale : baillis, prévôts, etc. Au total, part faite à l'irréparable, qu'on devra tenir pour oublié, l'objectif poursuivi est celui d'un apaisement général, équitable à tous. Un tel soin honore les parties traitantes.

Le rapatriement de Marguerite d'Autriche est si bien lié au pacte de Senlis, qu'il s'y avère synchrone. Il avait été stipulé sur le parchemin que, par la diligence du roi de France, elle regagnerait Saint-Quentin. Elle y est accompagnée d'une élite de sa Cour, le tout des dames sous l'autorité régulatrice du grand bâtard, Antoine de Bourgogne, qui avait tourné sa captivité d'après Nancy en une allégeance à la royauté valoise. Curieux de la connaître, les sujets de son père lui prodiguent l'ovation traditionnellement réservée au passage d'un souverain : *Noë ! Noë ! A Cambrai*, elle leur répond : « *Criez : Vive Bourgogne !* » ⁽²⁴⁾. Ainsi, ville après ville, elle gagne Maînes ⁽²⁵⁾ où elle va partager l'existence de son frère, en attendant de convoler ailleurs.

Les mois qui suivent, sous l'angle philippin, affectent une certaine monotonie. Le goût dominant du prince adolescent (plus qu'un goût : une passion) ⁽²⁶⁾ s'avère manifestement pour les chasses : en toute saison avec, pour pointes, le gibier d'automne et les fauves forestiers dans le plein hiver nordique. Il est de ces parties cynégétiques qui se prolongent quatre jours durant ⁽²⁷⁾. D'où une file, une théorie, des transports à la suite, un cavalier monté (et sans doute armé) tirant à la longe la bête de somme chargée de bagage culinaire.

L'intérêt redevient plus vif au printemps de 1496. Sur invitation paternelle, Philippe va faire un voyage de *présentation* ⁽²⁸⁾ aux Allemandes. Parti de Namur le 28 avril, l'héritier présomptif remonte le Rhin de Cologne à Spire ⁽²⁹⁾ et de là ⁽³⁰⁾, rejoint Maximilien à Augsbourg ⁽³¹⁾. Pourquoi une absence aussi prolongée du fils hors de ses

(23) Sur une large période précédente : depuis 1470 !

(24) De même, quand Philippe de Clèves, petit-neveu de Philippe le Bon, pénètre dans quelque bonne ville à la tête de ses troupes, il leur commande « *Criez : Vive Bourgogne-Ravestein !* » (seigneurie meusienne proche de Clèves).

(25) Juin 1493.

(26) Et qui, semble-t-il, ne sera pas étrangère à sa fin prématurée, dans le climat heurté de l'Espagne.

(27) 17-20 septembre 1495. B.3.453, n° 120.476. L'écurie du prince est d'ailleurs assez abondamment pourvue : ses chevaux, 35, ceux de sa sœur Marguerite, 30. B.3.452, n° 120.451, B.3.453, n° 120.497.

(28) Il a dix-huit ans.

(29) Où séjourne la nouvelle épouse de son père : Bianca Maria Sforza.

(30) Par Esslingen et Ulm.

seigneuries propres ? Sans doute, lui est-il ménagé une assez large prise de contact avec féodaux de l'Allemagne du Sud et conseillers auliques. Mais l'adolescent s'intéresse peu aux affaires politiques et ne s'y intéressera jamais. Si bien que, devant l'Histoire, il apparaît entièrement dépassé et résorbé par la longévité impériale de son père. Mais son âge et le souci dynastique appellent d'autres visées. Il est hors de doute qu'à cet été de 1496 réponde la mise au point des unions matrimoniales des deux enfants de Habsbourg avec les héritiers d'Espagne. *Tu, felix Austria, nube !* ⁽³¹⁾

L'union de Philippe le Beau avec la fille aînée des rois catholiques marque une articulation essentielle dans les destins de l'Austro-Bourgogne. On sait que l'Espagne venait de prendre sa configuration moderne. Aragon et Castille, prolongés dans le Nord par Léon et Galice, dans le Sud par la récente conquête du royaume de Grenade et le refoulement des derniers Maures hors de la péninsule ⁽³²⁾ justifiaient ce titre solennel de *rois d'Espagne*, désormais attaché au couple vainqueur : Ferdinand et Isabelle. Et l'ensemble de leurs sujets, anciens ou nouveaux, acquiert le dynamisme d'une nation jeune. Dès cette fin du XV^e siècle, s'esquisse, en Cour de Bourgogne, une *prépondérance ibérique*, confirmée en ceci que, dans le courant de la politique occidentale, on ne dira pas, comme il eût été normal de le faire : *les Pays-Bas autrichiens*, mais bien *les Pays-Bas espagnols* ⁽³³⁾. En cette année 1496 où, avec la deuxième exploration de Christophe Colomb, commencent d'affluer en Cour d'Espagne, produits exotiques des Antilles, gemmes et métaux précieux, c'est une perspective d'une infinie ressource qui s'est ouverte, et les souverains du pays vont connaître, dans les relations internationales, un prestige inégalé de richesse. Toutefois, l'indiciaire officiel, Jean Molinet, semble avoir quelque peu forcé les chiffres, quand il assure que la voyageuse aborde en Zélande à la tête d'une véritable flotte (*cent douze navires environ*) ⁽³⁴⁾. Philippe, de son côté est à Berg-op-Zoom ⁽³⁵⁾ où « l'amiral d'Espagne » lui fait agréer, de la part de son maître, un présent de chevaux ⁽³⁶⁾. Une navette s'établit alors entre Berg et Middelbourg, où vient de monter *Jeanne d'Aragon* ⁽³⁷⁾. Elle y rencontre son prochain époux ⁽³⁸⁾ ; puis elle gagne, en terre ferme, les deux princi-

(31) Fin mai-début juin. Somme toute, déplacement qui n'est pas sans analogie avec celui de Maximilien lui-même allant, dix ans plus tôt, se faire élire roi des Romains à Francfort ; cf. plus haut.

(32) Si son retour en octobre dans les Flandres paraît tardif, en revanche on va le trouver presque sans délai sur les lieux de débarquement de sa fiancée.

(33) Etablissant ainsi des façades étendues sur l'Océan et sur la Méditerranée.

(34) Point de vue qui fut repris pour le comté de Bourgogne, par Victor Hugo parlant de sa naissance : « Alors, dans Besançon, vieille ville *espagnole*... ». Elle avait cependant connu d'autres seigneurs avant ceux-là ; mais le « siècle d'Or » de l'Espagne y a laissé de son reflet.

(35) On ne comptera cependant pas moins de quinze chariots de ses bagages, sur les routes de la mer à Bruxelles. B.3.454, n° 120.569.

(36) Et sa sœur s'est portée dans ces mêmes parages, à *Bierwliet*.

pales cités pro-germaniques de la région : Anvers et Malines, l'objectif de cette première pénétration étant Bruxelles. Une petite Cour de son pays d'origine l'accompagne : *chevaliers*, dames, damoiselles... De surcroît, elle se fait suivre d'un « troupeau » de cinquante-six mules, livrées aux soins de pansement et de nourriture de leurs muletiers accoutumés, que le chroniqueur désigne d'un terme à résonance assez péjorative : une quarantaine d'*espagnards* (40).

A Anvers, l'*archiduchesse* (41) doit s'aliter (42). Premier signe de santé précaire ; cette indisposition peut résulter d'ailleurs de sa récente traversée, en mauvaise saison. La compagnie, elle aussi, trouve le climat nordique un peu rude et Molinet nous livre ce trait, d'une finesse d'observation toute moderne : dès que se produit une journée plus claire et plus tiède, *elle demande si l'hiver est passé*. Au total, pour ce flot d'arrivants, acclimatation frileuse (43).

La contrepartie à cette première union ne tarde guère : dès février 1497, Marguerite d'Autriche prend son départ de Flessingue, s'en allant par mer convoler avec l'infant don Juan d'Espagne (44). Ainsi inaugure-t-elle une pratique de voyages au long cours, qui vont se répéter jusqu'à la mort de son frère (1506). Ce train de navette avec la péninsule ibérique appelle une double constatation ; d'abord quant aux personnages : cette grande famille des Habsbourg se marque étrangère, voire opposée de génie, au mouvement concomitant des nationalités, qui va façonner l'Occident moderne ; puis quant à ce morcellement politico-social lui-même : de tels déplacements et parcours invitant en effet l'historien à des *coups d'œil synchroniques* sur les divers « états » intéressés, dégageant ainsi, des uns aux autres, à la fois une variété et un ensemble de coutumes et de mœurs.

(37) 31 octobre et 3 novembre 1496. Respectivement n° 120.550 et 120.555.

(38) 27 novembre ; son père, Ferdinand d'Aragon, détenant comme il est de règle, le pouvoir dénominateur... Mais les historiens ultérieurs l'ont assez peu galamment, surnommé Jeanne la Folle.

(39) Dont la présence est attestée les 7, 12 et 22 dudit mois ; *ibid* n° 120.557, 120.559 et 120.565.

(40) Mules et genets vont compléter l'aspect d'ensemble de l'écurie princière, qui se singularise dans l'Occident d'alors.

(41) Désormais, sa désignation courante dans la comptabilité.

(42) A l'hôtel du Margrave, semble-t-il, où est descendue une partie de son escorte. Elle y a fait tendre une de ses chambres de drap d'or, afin d'y reposer selon son « état » de fille aînée d'un couple royal et dame présumée de céans.

(43) MOLINET. *ibid.*, p. 65 t. V - Dans l'ordre de l'adaptation alimentaire, on ménage à la princesse une transition en cuisant pour sa table des « pains d'Espagne ». C'est à Bruxelles, en fin de mois (31 décembre) qu'on solde globalement 35 jours de service au personnel des Offices, détail heureux, qui précise le début de Jeanne à la Dépense de Philippe et, dès lors, la date que nous avons pu donner pour son entrée à Middelbourg. B.3.454, n° 120.576.

(44) MOLINET, *ibid.* p. 67.

En telle saison, la moins propice aux trajets maritimes, la Manche, entonnoir de l'Océan, réservait à la voyageuse un dur accueil, qui la pousse à la côte anglaise ⁽⁴⁵⁾. Elle réussit toutefois à gagner *Saint-André* ⁽⁴⁶⁾. On lui ménage des réceptions tintamarresques, traduites par le chroniqueur en *jubilations harmonieuses*. La veille des Rameaux ⁽⁴⁷⁾, elle subit à Burgos le « *baise-main* » de plusieurs centaines de filles de la reine. C'est en cette ville que le couple royal d'Espagne et le couple des fiancés s'adonnent à leurs dévotions pascales. Le mariage secret et consommé est suivi d'une solennité publique des noces, où se déploie une sensationnelle corrida, ce *passé-temps*, nous est-il dit, que la suite bourguignonne de Marguerite trouva *nouveau, plaisant et fort agréable*, épanouissement qui ne laisse pas de doute quant à la cruauté spontanée des mœurs.

Mais l'année ne s'achève pas que ne meure l'infant d'Espagne ⁽⁴⁸⁾. Sa compagne, qu'on appelait, en Cour de Bourgogne, *Madame de Castille*, y devient alors, ayant été épouse et mère, la « *douairière de Castille* », une douairière qui n'a pas vingt ans ! ⁽⁴⁹⁾. Le fruit de cette union ne connu, à son tour, qu'une existence éphémère. Doublement trompée par le sort, Marguerite va reporter ses instincts maternels insatisfaits sur le neveu qui doit lui naître et qui sera Charles Quint.

C'est qu'en effet le couple Philippe de Habsbourg et Jeanne d'Espagne est prolifique. Une première naissance, se produit à Bruxelles ; sa date précise, qui manque chez le chroniqueur, nous est livrée par une pièce comptable de la Maison de l'archiduchesse : elle eut lieu le 16 novembre 1498 ⁽⁵⁰⁾. *Ce n'était qu'une fille*. On lui donna sur les fonts ⁽⁵¹⁾ le prénom archaïsant d'Aliénor ⁽⁵²⁾. Et, si l'on retient ici ces quelques détails, c'est que, francisée en Eléonore, elle deviendra l'épouse en secondes noces du roi Valois, François 1^{er} ⁽⁵³⁾.

Le second événement similaire allait revêtir une tout autre importance : et du fait qu'il s'agit cette fois d'un hoir mâle, un *primo-*

(45) Peu soucieuse de se plier aux « *avertissements* » de la nature, la haute noblesse n'en accepte pas volontiers de « *leçons* » et la même imprudence, suivie du même effet, atteindra, en 1506, le ménage archiducal, tandis qu'en plein hiver, il cinglera vers l'héritage d'Isabelle de Castille.

(46) Entendons : le port de Santander, en Vieille Castille.

(47) Pâques : 26 mars.

(48) Le 14 octobre.

(49) Quant à la veuve de Charles, dernier des ducs de Valois, Marguerite d'York, pour marquer de respect l'écart de deux générations, on l'intitule : « *grande douairière de Bourgogne* ».

(50) B.3.457, n° 120.838. Bruxelles, 1^{er} mars 1499.

(51) A Sainte-Gudule, le 30 novembre, cf. MOLINET, *ibid.*, t. V, p. 94. Présence auprès de sa mère attestée à dater dudit 1^{er} mars suivant. On entretient la nourrice aux « *chapons de paillier* » ; *ibid.*, n° 120.840.

(52) C'est l'enfant Liénor de la vie quotidienne.

(53) Plus jeune de quelque mois, la prime compagne de celui-ci, Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, rapprocha d'autant du trône le Valois d'Angoulême.

genit. Le décès de Jean d'Espagne venait en effet d'instituer pour héritière des « rois catholiques » l'aînée de leurs filles, Jeanne, compagne féconde de Philippe le Beau, et nous reviendrons plus avant sur les perspectives de cet immense apport. L'enfant voit le jour à Gand, le 24 février 1500, « en la fête de l'apôtre saint Mathias » (54). On lui confère au berceau, en tant que seigneurie titulative, le duché de Luxembourg. S'ensuit un baptême nocturne, et c'est l'occasion que saisit le chroniqueur pour signaler la réapparition à la Cour de Marguerite d'Autriche, « nouvellement retournée d'Espagne ». Déjà tante de l'enfant, elle en devient de surcroît la marraine, ce qui achève d'expliquer le dévouement d'exception qu'elle va lui porter. Pourquoi ce prénom de Charles ? Sans doute, est-ce bien celui du parrain (55), mais encore, et la même source nous apporte l'écho d'un bruit public : « aucuns disent », en mémoire de son bisaïeul maternel, Charles de Bourgogne, dit par son temps *le Travaillant*. Bonne mère, Jeanne tient auprès d'elle ses deux premiers-nés, dont les rôles des Offices mentionnent continuellement la présence : *madame et les enfants* (56).

**

On se souvient que la paix de Senlis (23 mai 1493) avait fixé, entre seigneuries de France et seigneuries de Bourgogne, un régime d'équilibre, étroitement lié à ses deux co-signataires. Sans remettre en question cet accord, la fin soudaine et prématurée de Charles VIII et l'avènement consécutif de son successeur Louis XII (57) appelaient au moins un acte juridique, consacrant ce changement partiel des personnes. C'est l'occasion que saisit le nouveau roi Valois (58) de marquer sa suzeraineté

(54) Précieux synchronisme hagiographique garantissant le quantième de la date. La conception remonte donc à fin mai 1499. Et il n'est pas oiseux d'en chercher le contrôle, le couple princier dont procède ce fruit ne pratiquant séjour commun que par intervalles assez espacés. C'est effectivement le cas à Bruxelles, pour la quasi-totalité de cedit mois, cf B.3.457, n^{os} 120.783 et suivants, puis n^o 120.854.

C'est donc par erreur que dans CALMETTE (*Trilogie de l'Histoire de France. L'ère classique*. Paris, A. Fayard, 1949. p. 57) on trouve le fait reporté à l'an 1509, le décès du père étant intervenu en 1506 et la Diète germanique de 1519 n'ayant pas mis à la tête du Saint Empire un enfant de dix ans. Très impulsive et courante, l'écriture de l'auteur comportait des risques dans l'interprétation : le compositeur typographe aura, dans la minute, pris un zéro pour un neuf.

(55) Charles de Croy, prince de Chimay.

(56) Le printemps venu, on les a transportés en litière de Gand à Bruges : ambiance plus religieuse, climat plus maritime. Ajoutons que la cellule familiale va se compléter de deux filles, Isabelle et Marie, l'une et l'autre nées à Bruxelles, au manoir paternel de Coudenberghe, la première le 27 juillet 1501, la seconde le 13 septembre 1505 (cf. MOLINET. *ibid.* t. V, respectivement p. 148 et 260). On possède de cette dernière un portrait saisissant, figure mince et livide, cernée d'une coiffe de même tonalité et allongée dans un prognatisme inquiétant, sensible déjà chez son frère Charles et que cette génération paraît tenir de ses ascendants habsbourgeois.

(57) Avril-mai 1498.

(58) Injustement déprécié par Commynes, qui dit de lui : « une petite tête, où beaucoup de cervelle ne pouvait guère trouver à se loger », op. cit., t. III, p. 31.

prioritaire : l'archiduc devra faire hommage pour ce qu'il détient en mouvance originairement française ⁽⁵⁹⁾. Effectivement, l'année suivante, Philippe le Beau, gagnant Arras, défère à cette cérémonie symbolique, en ployant le genou et mettant ses mains dans celles du chancelier de France ⁽⁶⁰⁾, pour les comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais ⁽⁶¹⁾. Moyennant quoi, le *statu quo ante* est réaffirmé, pour la vie des deux contractants. C'était retomber dans la même ornière : tant il est vrai que la notion d'état et de continuité d'un régime politico-social restait d'une implantation difficile, face à la multi-séculaire féodalité.

Plus qu'un passe-temps, une passion, et dominante au point d'être presque exclusive, tel est, avons-nous marqué déjà ⁽⁶²⁾, le goût de Philippe pour la chasse. Il s'y adonne à l'entour de ses résidences : à Groenendal (la Vallée verte) près de Bruxelles, dans la forêt de Soigne, aux abords de Bruges (mars-juin 1497) et de Termonde (août-septembre 1499) ⁽⁶³⁾. Et ce passe-temps majeur met en relief le valet de chasse qu'on nomme en Cour « le braconnier ». Un groupe fait prime : celui des chasses montées, où l'on poursuit le cerf : « *Braconniers à cheval* » pourrait être la rubrique d'un des Services de sa Maison. Philippe ne connaît dans le détail, ni le dédale de ses bois, ni les pistes préférées de leurs fauves. Aussi, s'assure-t-il le concours d'une main-forte, expérimentée parce que *topique*, ainsi qu'en fait foi telle rétribution : « *pour despense des braconniers, tant de Flandre que de Brabant, par eulx faicte audit Termonde ... 44 sols* » ⁽⁶⁴⁾.

Au surplus, le terme a pris valeur patronymique : dans le personnel archiducal déjà, se rencontre un Jean Braconnier, chanoine capitulaire à 12 sols par jour. Et de là, il est venu jusqu'à nous, mais en perdant, au long chemin du temps, sa dernière syllabe, pour ne nous laisser que Bracon.

Quelques-unes de ces chasses comportent, en fin de journée, un épilogue, toujours le même : le prince fait son entrée spectaculaire dans certaines villes, assez importantes où, depuis 1490, il n'avait pas encore officiellement manifesté sa prise de pouvoirs. Son aïeul, Charles de Bourgogne, n'avait-il pas lui-même donné l'exemple de ces solennités à retardement, en n'effectuant ses entrées de prince régnant, à Dijon et à Dôle ⁽⁶⁵⁾, que durant l'hiver de 1474 ? ⁽⁶⁶⁾ Philippe agit ainsi dans

(59) Accord conclu à Paris, le 20 juillet 1498.

(60) 5 juillet 1499 ; cf. MOLINET, *id.*, p. 104.

(61) Louis XII s'est ménagé un dehors de prestige en n'y paraissant pas lui-même, faisant ainsi du jeune archiduc son homme-lige *par procuration*.

(62) Voir plus haut.

(63) Voir notamment : B.3.455, n° 120.602 ; B.3.456, n°s 120.630-120.631.

(64) B. 3.456, n° 120.730 - Termonde, 30 août 1498.

(65) Cité parlementaire.

(66) cf. DAVID (Henri), *Charles le Travaillant*, dans *Annales de Bourgogne* 1967, p. 43 et 65.

les Flandres pour la métropole de Gand : puis, à l'occasion d'un périple au comté de Hollande, respectivement à Dordrecht, Delft et Harlem ⁽⁶⁷⁾. Quelque sensationnel trophée de chasse peut être associé à ces « *triumphes* » ⁽⁶⁸⁾. Pour fixer l'idée de son train, les déplacements du maître mobilisent une quarantaine de chariots ⁽⁶⁹⁾.

Il va de soi d'autre part qu'une détente, une relative euphorie, dans les relations politiques entre Valois et Habsbourg ont suivi l'accord de Paris. Elles demeurent directement sensibles en deux faits principaux : le premier d'entre eux, assez singulier, voué à une durée éphémère ; le second, de plus d'importance, dans le temps et dans l'espace.

Le 12 août 1501, intervient à Lyon un nouvel instrument diplomatique, aux termes duquel le nourrisson Charles de Luxembourg et la fillette Claude de France sont officiellement promis l'un à l'autre : initiative qui bat même à l'époque, tous les records en précipité de mariage ⁽⁷⁰⁾. Perspective trop lointaine, bientôt abandonnée de Louis XII, lié d'ailleurs antérieurement, par une première et similaire promesse chez ses cousins d'Angoulême ⁽⁷¹⁾.

S'ensuit alors, pour la famille austro-bourguignonne, un temps de voyages. Le couple princier y détient priorité d'importance et d'intérêt. Le but visé est un séjour en Cour d'Espagne, contrepartie de l'arrivée de Jeanne en Flandre en 1496. L'intention politique du couple est de se faire reconnaître, *in situ*, pour héritier des rois catholiques. Le bénéfice en vaut-il la peine ? Et un signe éclatant de cette *lune de miel* avec la royauté française se marque en ceci que la préférence est cette fois donnée au voyage *par terre*, ce qui revient à dire que l'archiduc et sa compagne vont traverser du Nord au Sud la France monarchique. Sur place, aux Pays-Bas, Philippe vient d'instituer le comte Engilbert de Nassau ⁽⁷²⁾, lieutenant-général de ses seigneuries et gouverneur de ses enfants, pouvoir discrétionnaire, équivalant pour son détenteur à l'apprentissage et à l'exercice d'un métier de vice-roi ⁽⁷³⁾.

(67) cf. B.3.455, n° 120.603. Gand. 14 mars 1497.

En Hollande, n°s 120.629, 120.630, 120.634 ; 12, 14 et 23 juin suivants ; puis : B.3.457, n° 120.753.

(68) Le mot est du scribe lui-même, pour qualifier la liesse apparente des Gantois : « *à grant triumphe* » ; il répond de surcroît au vocabulaire anti-uisant de l'époque.

(69) cf. B.3.455, n° 120.635.

(70) Chacun des deux présumés « *futurs conjoints* » n'ayant pas encore atteint sa troisième année : naissance de Claude : automne 1499 ; de Charles. hiver 1500.

Voir aussi : cf., MOLINET, *ibid.*, p. 150 et suiv.

(71) Claude épousera François (futur François 1^{er})

(72) Famille attachée à la Cour maximilienne.

(73) Préludant ainsi à la couronnante fortune des Orange-Nassau. Y demeure présent aussi le chancelier d'Autriche et Bourgogne, Thomas de Plaine. d'une famille possessionnée à l'est de Dijon, ayant encore dans l'église de Pluvault (canton de Genlis) une part de ses tombes, avec personnages figurés. Une ronde-bosse y représente peut-être le chancelier lui-même (ou son fils Gérard).

Louis XII est tout sourire. Il assure au couple une garde copieuse ⁽⁷⁴⁾. Retenons seulement ici quelques aspects significatifs de cet itinéraire. De Cambrai, ville impériale (12 novembre), il aborde, par Saint-Quentin, la *mouvance française*. Ravivant une tradition dont Philippe le Bon s'était montré mainteneur ⁽⁷⁵⁾, l'édilité de Senlis le salue comme *doyen des pairs de France*. Il a vingt-trois ans ! Sans s'attarder à Paris, il fête à Etampes la Saint-André ⁽⁷⁶⁾, patron de la Toison d'Or, remise en honneur par son père ; de là, s'obligeant à un pieux arrêt aux sépultures royales de Cléry, il gagne Blois où le contact s'établit cette fois avec le roi régnant (7 décembre 1501) ⁽⁷⁷⁾. Nous possédons au moins une clef quant au choix des étapes subséquentes : ne tenant pas le voyage lui-même pour un loisir, Philippe se ménage, en cours de route, loisirs et divertissements, ce qui nous dévoile le second de ses passe-temps dominants, à savoir le jeu de paume. A travers Poitou et Gascogne, s'inscrivent ainsi de menues cités, qui ne le doivent chacune qu'à la possession d'une telle salle et de ses lices. En fin d'année, il salue à Cognac *madame d'Angoulême* ⁽⁷⁸⁾ et passe la frontière à Fontarabie le 26 janvier 1502. L'essentielle de son séjour en Espagne se situe à Tolède, où sévit, à l'état endémique, la peste dont, en France, il avait écarté son itinéraire, en évitant Bordeaux. C'est à Tolède qu'une *assemblée* des Cortès de Castille, Léon et Galice, reconnaît officiellement, non seulement Jeanne, *mais aussi Philippe*, pour héritiers de la reine Isabelle ⁽⁷⁹⁾. Même résolution est acquise aux Etats d'Aragon ⁽⁸⁰⁾.

Mais durant le temps prolongé de ce séjour ibérique, en France le vent a tourné. L'imbroglio milanais, où l'ambition personnelle de Louis XII et les intérêts multiséculaires du Saint-Empire (dont Maximilien est le chef) sont en opposition, n'est pas étranger à ce refroidissement. On en a eu quelque vent en Espagne et, leur prudence mise en éveil, les souverains catholiques ont visé assez haut en matière de garanties individuelles. Pour la sécurité du jeune ménage dans son retour aux Pays-Bas ⁽⁸¹⁾, ils ont obtenu que des otages « *du sang* » ⁽⁸²⁾, fussent envoyés en terre d'Empire, à Valenciennes : ceux-ci vont y cautionner le rapa-

(74) « 400 lances », exagère sans doute MOLINET (*op. cit.* t. V, p. 168 et suiv.) : ce ne serait plus « une garde », mais presque une armée.

(75) Notamment au sacre de Louis XI.

(76) 30 novembre.

(77) Attesté jusqu'au 15 du mois. Cf. B.3.459, n°s 121.213 - 121.218. Le résultat logique de cette visite étant une confirmation de l'accord de 1498.

(78) Entendons Louise de Savoie, veuve de Charles d'Angoulême et mère d'un hoir mâle, qui sera François 1^{er} : « *mon fils, mon César et mon roi* », dira-t-elle dans l'enivrement de cette ascension.

(79) 22 mai 1502.

(80) Cf. MOLINET, *op. cit.*, t. V, p. 197. Articulation qui va jouer à échéance assez brève, ladite reine précédant de plus de dix ans son conjoint dans la tombe.

(81) Via, de nouveau, le royaume des lis.

(82) Du sang royal des Valois : à savoir, Gaston de Foix, héros de chevalerie, propre neveu de Louis XII et deux princes de Bourbon, les adolescents Montpensier et Vendôme, âgés seulement d'environ 14 ans. *Ibid.* t. V., p. 203.

triement archiducal et, le cas échéant jusqu'au terme-limite du 24 juin 1503.

Pour emprunter une voie différente, le voyage de Marguerite d'Autriche s'avère non moins intéressé quant à son but. Elle s'éloigne de Bruxelles, le 27 octobre 1501, en direction de Genève ⁽⁸³⁾ : trop jeune encore pour demeurer veuve ⁽⁸⁴⁾, elle entend contracter une troisième union avec l'héritier de Savoie, prénommé Philibert ⁽⁸⁵⁾. Il existait des précédents à cette alliance matrimoniale entre les deux Maisons de Bourgogne et de Savoie, notamment le mariage d'Amédée VIII et d'une première Marie de Bourgogne, fille cadette de Philippe le Hardi et qui devint, de surcroît, première duchesse de Savoie. De part et d'autre, les descendants cousinaient.

Marguerite va donc se remarier et, déjà, en cours de route : sur la fin d'octobre, elle pénètre en mouvance française, à Guise ⁽⁸⁶⁾. S'ensuit pour elle une traversée de la Champagne, où le prince d'Orange vient grossir son cortège. Le 11 novembre, par Bar-sur-Seine et Châtillon, la voici dans cet ex-Duché de Bourgogne, pays de souvenir pour sa lignée maternelle qui l'a perdu. Mais il y persiste un groupe d'anciennes familles fidèles à sa race, groupe *inactuel* et toutefois vivant, qui retrouvera, jusqu'au moment critique du traité de Madrid ⁽⁸⁷⁾, des moyens d'expression. Naturellement, ces légitimistes de 1501 saisissent l'occasion qui leur est offerte de manifester leur chaleur d'accueil : « *Jamais dame, enregistre Molinet, ne fut plus aimée, ne plus regrettée, ne plus volontiers vue, qu'elle ne le fut de ceux de Dijon* » ⁽⁸⁸⁾.

Passant la Saône, elle se retrouve, en Comté, sur les terres de sa Maison : à Dole, le 22 novembre ⁽⁸⁹⁾, puis à Salins où, le 28 du mois, se déroule une première cérémonie religieuse, du mode « par procuration » ⁽⁹⁰⁾. Marguerite y paraît, enchâssée à la mode d'Espagne, « *drap d'or sur drap d'or, tout au plat* » ⁽⁹¹⁾. Restent alors à franchir les chaînes parallèles du Haut-Jura : état désastreux des chemins ; temps pourri ⁽⁹²⁾. Cédant à son goût des épithètes recherchées, le chroniqueur, non-

(83) Départ qui précède d'une semaine environ celui du couple archiducal pour l'Espagne (4 novembre). Cf. MOLINET, *ibid.*, t.V, p. 154 et ARCH. DEP. du Nord : B.3459, n° 121.199.

(84) Elle a 21 ans.

(85) Agé de 23 ans.

(86) Où un mandataire de Louis XII lui apporte le salut royal.

(87) Janvier 1526.

(88) Cf. MOLINET, *ibid.*, t.V., p. 156-157. On lui avait monté, aux portes de la ville, un scénario de circonstance : « Vénus et Cupidon à l'assaut du château d'Amours ».

(89) On crie : « *Vive Bourgogne !* » Et la visite est arrosée du vin d'Arbois, dit « rousset ».

(90) Un bâtard de la Maison de Savoie y assume (en partie permise) le rôle de l'époux absent.

(91) Cf., *ibid.*, t. V., p. 159.

(92) Il en va de même, dans le sud-ouest de la France, pour le couple voyageur.

obstant cluses et cols, les qualifie « *montagnes inaccessibles* » (93)... Elles sont tout de même traversées. Le jeune Philibert rejoint son épouse chez les Bénédictins de Romain-Moutiers. Le mariage ferme est célébré et Marguerite fait, le 8 décembre, son entrée spectaculaire à Genève, comme duchesse de Savoie.



Pour un Habsbourg possessionné aux Pays-Bas, ce n'est pas le tout que d'aller séjourner en Espagne : il faut encore en revenir. Effectivement il en revient, cette fois du moins.

Ayant passé à Madrid la première moitié de l'hiver 1502-1503, il s'en éloigne dès février et remonte vers le Nord, esquissant ainsi le début d'un voyage de retour. Ce sera toutefois par ce qu'on appelle couramment *le chemin des écoliers*. Par le Bas-Languedoc, il gagne et traverse le Rhône, pour se retrouver en mouvance impériale : séjour probable chez la princesse d'Orange (94). Seconde halte, vraisemblable aussi, chez son récent beau-frère, le duc Philibert de Savoie. Si bien que, trois mois après son départ, la comptabilité de ses Offices ne le situe encore qu'à Pont-d'Ain (95). Sans pénétrer aussitôt dans son fief comtois, il redescend au contraire sur Lyon où prince, lui aussi, très *catholique*, il fait élection de domicile au cloître de Saint-Martin d'Ainay (96). Il y enterre, le 9 juin, son écuyer tranchant, Antoine de Lannoy, consommant pour *l'obsèque* plus de cent livres de luminaire. Et la pause dut se prolonger encore, les fiefs du Jura n'étant abordés qu'au début de juillet.

Entre Po'igny et Salins, il s'arrête (le 18 du mois) au château de Vers où, s'obligeant par acte de vassalité, sans doute au nom de son défunt mari et pour leur fils au berceau, l'adite princesse lui fait présenter un faon et un *écu d'or au soleil*. Ce dernier détail surtout respire la redevance féodale (97).

Quelques semaines s'écoulaient encore et le voici seulement à Thann (98). Il paraît avoir franchi le Rhin à la hauteur de Brisach, com-

(93) *Ibid.* p. 154. C'est là d'ailleurs l'optique d'un homme de la plaine maritime : relief inhabituel pour lui, coup d'œil grossissant.

(94) Philiberte de Luxembourg, veuve de Jean de Chalon.

(95) 6 mai ; attesté jusqu'au 21 du mois. Cf. B.3461. n° 121.412 - 121.418.

(96) Certifié du 31 mai au 31 juin, *id.*, n° 121.414 - 121.417.

(97) *Ibid.* n° 121.420 - 121.421. Les rôles de l'hôtel ne laissent pas de ponctuer cette partie du trajet par Saint-Claude, Salins et Dole (respectivement : 6, 20 et 24 juillet ; *ibid.*, n° 121.419 ; 212.421 ; 121.423. Le vin de Bourgogne a grande part en ces prairies : à Saint-Claude, 300 lots en arrosent, pour les sujets, l'honneur de posséder leur prince parmi eux. Mais surtout à Dole, un achat massif de « *vin du pays* », (dont le « *rousset* » d'Arbois) et de vin de Beaune porte à près de 1600 lots (soit plus de 1900 de nos litres modernes) la munition avisée du maître et se sa Cour, milieu où ne paraît pas en voie de dégénérescence une *sui generis* tradition bachique.

(98) 21 août B.3461, n° 121.426.

plétant ses fournitures à Fribourg en Brisgau. Cette traversée de la Forêt Noire entraîne des risques sérieux : précautions à prendre contre le brigandage. Le passage du *train princier* (99) à travers cette région, dont la richesse est avant tout forestière, s'avérerait de nature à exciter les convoitises. D'où s'ensuit le *transport nocturne* des Offices de bouche. Mais alors, l'insuffisance routière, déjà très éprouvante en elle-même et de jour, s'aggrave d'erreurs de chemins, tel guide, au surplus, pouvant être suspect de connivence avec ces *péagistes* d'une sorte particulière. Et voilà une partie des bagages *fourvoyés et perdus*. Pour tenter de les retrouver (ou de les ressaisir) on pratique des *battues es bois d'alentour* (100). Le voyageur vient de pénétrer en Wurtemberg (101), où il est en partie défrayé par le comte, son hôte ; il emprunte alors la vallée du Neckar, pour atteindre Esslingen (aux portes de Stuttgart) sans doute afin d'y prendre contact avec son hôte. De là, on le voit, le 1^{er} septembre, parcourir d'une traite l'étape de retour au Danube, jusqu'à Ulm (102).

C'est ensuite l'acheminement vers le Tyrol. L'intendance recommande ses vides, cette fois à Augsbourg. Le 12 septembre, Philippe rejoint son père *aux champs* (103). Le lendemain, il est à Hall, d'où il va aussitôt se fixer à Innsbrück, pour la seconde quinzaine du mois (104). Point décisif sur la courbe évolutive de la Maison de Habsbourg : le jeune personnage que reçoit Maximilien est désormais prince héritier de Castille, Léon et Grenade, avec l'expectative, s'il vit assez longtemps, de la couronne d'Espagne. Joint à cela, les anciennes possessions flamando-bourguignonnes, les biens propres des Habsbourg et le diadème du Saint-Empire, coiffant alors le chef de Maximilien, le tout laisse pour la première fois entrevoir ce que sera l'envergure de l'héritage, s'il se concentre sur une tête unique : on discerne désormais, en un proche avenir, la puissance d'un Charles Quint.

Au début d'octobre, l'archiduc prend le chemin de ses terres. Le 19 du mois, sa Dépense le situe en Bade, à Bruchsal (105). Deux jours plus tard, il vient d'atteindre Heidelberg (106). Il ne lui reste alors qu'à franchir le Rhin et, traversant le Palatinat, il reparaît dans ses sei-

(99) Le mot est d'époque.

(100) 28 août, *Id.* n° 121.428.

(101) Par les bourgades de Vilingen et Tuttlingen, où il touche au Danube.

(102) A vol d'oiseau, une soixantaine de kilomètres. *Ibid.*, n° 121.429.

(103) Entendons : *en rase campagne*, ce qui trahit quelque contention parmi les féodaux de l'Allemagne du Sud. *Ibid.*, n° 121.431.

(104) *Ibid.*, n° 121.437 - 121.441 *Défrayé en aucuns offices par le roi son père*. Le rôle récapitulatif du budget philippien, en chaque fin de mois, nous livre alors cette intéressante précision, quant à l'allégement consécutif de plusieurs de ses Services : *ostelage de ce présent mois par deux jours*, pour l'échansonnerie, la cuisine et la fruiterie : 4 sols chacune, soit 12 s. pour le tout. - pas même une livre ! Le soutien paternel fut donc plus substantiel qu'on ne l'eût attendu, de prime abord, venant d'un Maximilien *ohne geld*.

(105) Que le scribe des rôles, homme du Pays-Bas, consigne ingénument sous cette forme : *Bruzelles* en Souabe.

(106) *Ibid.*, n° 121.444.

gneuries : terme d'une absence de près de deux ans, dont nous allons, plus bas, dégager quelques conséquences.

Un deuil s'ensuit dans la Maison de Bourgogne : le 28 novembre 1503, s'éteint, à Malines, la veuve du dernier de ses ducs Va'lois, Marguerite d'York, tierce et ultime épouse de Charles, surnommé, de ses pairs contemporains, *le Travaillant*. Lui ayant survécu plus d'un quart de siècle, elle avait senti croître son isolement en Cour. L'un après l'autre, disparaissent ses derniers fidèles. Son douaire insuffisant ne lui permettait pas de ces largesses qui retiennent une clientèle ⁽¹⁰⁷⁾, son autorité, d'âge et de rang, ayant pour objet principal le cercle de famille ⁽¹⁰⁸⁾. Il lui en restait une, toutefois, mais si jeune ! celle des nourrissons et bambins, *utriusque sexus*, dont une déférence de ladite Cour la faisait assidûment marraine, ce qui n'allait point à l'enrichir, ayant fini par compter bien plus de filleu's que de seigneuries ⁽¹⁰⁹⁾.

Quant à Jeanne d'Espagne, nous avons retenu qu'elle partageait avec Philippe l'hivernage à Madrid, jusqu'à la mi-janvier 1503 ⁽¹¹⁰⁾. Elle se tient d'ordinaire sous l'aile de sa mère, accompagnant celle-ci dans ses résidences préférées. Le meilleur exemple en est attesté par un séjour prolongé à Médina del Campo ⁽¹¹¹⁾. Ayant choisi la mer pour voie de retour, elle ne s'éloigne que le 1^{er} mars suivant ⁽¹¹²⁾, remontant vers le Nord jusqu'au petit port au nom musical de Larédo, sur la côte basque où semble-t-il, elle s'embarqua ⁽¹¹³⁾.

★★

C'est même ce dernier événement : le décès prématuré d'Isabelle de Castille, le 24 novembre suivant, qui va promouvoir, chez le couple philippin, une ambition ardente. Saisissant l'occasion de l'éloge funèbre, le chroniqueur lui reconnaît une intelligence claire et pratique, au surplus *réalisatrice* et qui en avait donné des preuves insignes et soutenues jusqu'à mettre le dernier Maure hors de la péninsule ibérique ⁽¹¹⁴⁾. Conseillée sans doute aussi de quelques-uns de ses fidèles, *vénérables et discrètes personnes*, elle avait testé fort sagement, laissant au conjoint survivant le gouvernement et la jouissance de ses biens

(107) La pièce maîtresse en était le comté d'Auxerre, où se prolongeait ainsi une ambiance anglaise qui l'avait marqué aux années de la Guerre de Cent Ans.

(108) Voir : HOMMEL (Luc) au tableau bibliographique joint à cette étude.

(109) Elle aura vu du moins, mais de justesse, son pseudo-petit-fils Philippe, prince héritier d'Espagne.

(110) La seconde moitié du mois continuant de s'écouler pour elle en pays madrilène, à Alcalá. Cf. B.3461 ; respectivement n^{os} 121.450 et 121.459.

(111) Un trimestre entier : décembre 1503 - février 1504 ; *id.* : n^o 121.466 et suiv. Plaisance de la reine Isabelle, qui va même y mourir quelques mois plus tard.

(112) *Ibid.*, n^o 121.482.

(113) Présence attestée du 16 mars au 25 avril 1504 (*ibid.*, n^{os} 121.484 - 121.490) et qui suggère, au moins dans sa prolongation, l'attente d'un vent favorable.

(114) Cf., MOLINET, *op. cit.*, t. V, p. 233 et suiv.

propres, mesure qui sauvegardait et consolidait l'œuvre d'unification accomplie par elle et par lui. Habilités à la succession totale, Jeanne et Philippe eussent pu normalement prolonger leur expectative... mais ils n'en firent rien.

Les 14 et 15 janvier suivants, ce prince finance, à Bruxelles, en l'église Sainte-Gudule, ce que nos documents nomment des *obsèques*, en fait un service funèbre, en l'honneur et mémoire de la défunte reine, dont la représentation plastique s'allonge sur une bière vide. Grand luxe de vêtements, de tentures et de luminaire. L'historiographe évalue la dépense à 50.000 florins ⁽¹¹⁵⁾. Que de pompe pour une belle-mère dont la dépouille reste lointaine.

Mais sur la fin de l'office religieux, s'avance, au bord du catafalque et de son *image*, le héraut d'armes Toison d'Or qui, devant l'assistance d'élite, proclame publiquement son maître *roi de Castille, de Léon et de Grenade* ; puis, baissant le ton d'un degré, *prince d'Aragon et de Sicile* ⁽¹¹⁶⁾. La fin précise de tout ce faste est ainsi dévoilé : les pseudo-funérailles débouchent sur une intronisation. A l'intéressé dès lors d'y ajouter la garantie majeure, en allant, de sa personne, prendre possession de ce *royaume*. Et tel sera pour lui le début d'un prochain, mais dernier voyage ⁽¹¹⁷⁾.



Prolongée durant près de deux ans (novembre 1501-octobre 1503) l'absence itinérante de l'archiduc Philippe n'avait pas peu contribué à desserrer les liens entre le prince et ses sujets : inconvéniement qui s'avère plus marqué lorsque le rattachement desdits sujets à telle autorité seigneuriale est encore de date assez récente. C'est précisément le cas pour le duché de Gueldre : gravitant au XV^e siècle dans l'ambiance bourguignonne, il n'avait dû toutefois qu'à l'épée du duc Charles sa soumission complète. La noblesse y leva donc, au printemps de 1504, l'étendard de la révolte. Servi, à son habitude, de contingents germaniques, Philippe en eut assez promptement raison : à la mi-juillet, Arnhem lui ouvre ses portes, pour *une entrée* de plus, mais qu'ici l'on peut dire triomphale, vu qu'elle est tout ensemble militaire et victorieuse. Paraphé le 28 juillet à Thielt, l'instrument diplomatique consacrant ce succès permet désormais aux parties jusqu'alors adverses de *soy interhanter*, dans une bonne paix *marchande et coïncative* ⁽¹¹⁸⁾.

Un antérieur service funèbre venait d'émarger à la comptabilité. Nous ne nous y arrêtons qu'en raison de ses incidences sur la famille

(115) Cf. MOLINET, *op. cit.*, t. V., p. 236.

(116) Enchaînant à cela les autres fiefs qu'il détient déjà par délégation paternelle.

(117) Dans sa manchette des rôles, le clerc des Offices salue désormais à l'espagnole « le roy *don* Philippe ».

(118) Favorisant les tractations commerciales. Voir surtout : MOLINET, *op. cit.*, t. V, p. 223 et suiv., puis 253 et suiv.

austro-bourguignonne : le jeune duc de Savoie, Philibert, âgé seulement de vingt-sept ans venait de mourir d'un refroidissement pris à la chasse ⁽¹¹⁹⁾. On ne peut se défendre de voir là une préfigure du destin qui attend, à brève échéance, l'héritier d'Espagne lui-même. Par ailleurs, ce décès laisse veuve, une fois de plus et à titre définitif, la propre sœur de Philippe, Marguerite d'Autriche. A celle-ci, parlant d'elle-même et dans la manière dolente de l'époque, on prêta cette boutade d'ailleurs controuvées par les faits :

eust troyz maris et si mourust pucelle. ⁽¹²⁰⁾

On ne peut non plus passer sous silence un événement, très féodal d'esprit et résultant d'un triple concours : du roi Louis XII, de Philippe dans la verdeur de sa royauté nouvelle et du combatif Pape Jules II, trio orchestré en sourdine contre Venise. Au surplus, conventum qui, de façon appropriée, peut être rangé sous ce titre : Les investitures de Haguenaue ⁽¹²¹⁾. L'empereur lui-même est présent. Conversations et engagement se déroulent du 6 au 11 avril 1505 ⁽¹²²⁾. Prétent successivement hommage : le cardinal Georges d'Amboise, mandaté du roi de France, pour Milan et Parme ; puis Philippe lui-même, tant en son propre nom, pour Gueldre, qu'il vient de ramener sous sa loi et pour *aucunes terres sur la marche de Venise*, qu'en celui de son fils et héritier présomptif, Charles, pour le duché de Luxembourg, dont cet enfant porte le titre ⁽¹²³⁾. Le 11 du mois, dislocation générale : lestés de *pains d'argent* des mines maximilliennes, le cardinal légat et sa compagnie s'éloignent en direction des Vosges, suivis de près par l'archiduc qui, de Saverne, par Luxembourg, Arlon et Namur, regagne ses états.

Ce qu'on est convenu d'appeler « un événement heureux » accroît bientôt l'effectif de la famille de Bourgogne : un sixième enfant naît, le 15 septembre 1505 à Bruxelles, au manoir de Coudenberg : une fille, qui reçoit le prénom de Marie, perpétuant ainsi le souvenir de son aïeule paternelle. Le ménage princier ne connaîtra plus d'autres augmentations. Le jour même de son baptême (30 septembre) on rencontre d'elle une première mention dans la comptabilité infantile, à savoir : *le bers de Marie* ⁽¹²⁴⁾. C'est qu'en effet, devenu roi, Philippe a jugé d'élémen-

(119) 10 septembre 1504, selon le chroniqueur : date que n'infirmes pas la mention d'un office religieux, à Gand cette fois, le 31 octobre, au sujet duquel le fastueux beau-frère s'est enquis de 1.000 crochets, pour déployer ses tentures ; cf., B.3.361, n° 121.448.

(120) On sait que, de son mariage espagnol, la chronique a enregistré la brève existence d'un fils. D'autre part, demeurée stérile, l'union savoyarde n'en fut pas moins consommée.

(121) Localité alsacienne, au nord de Strasbourg, sur la Moder (au pied de la lettre : cours d'eau trouble, limoneux).

(122) Cf. MOLINET, *op. cit.*, t. V., p. 243 et suiv.

(123) Nous reviendrons plus bas sur cette titulature au berceau.

(124) Cf., B. 3.462, n° 121.649.

taire convenance d'instituer pour sa progéniture, une Maison séparée, modeste encore et toutefois comptant quatre-vingts serviteurs ⁽¹²⁵⁾.

L'automne venu, la scène change : Philippe entend aller, sur les lieux mêmes, cueillir l'héritage espagnol. Du continent à l'archipel zélandais, une navette s'établit, de l'Ecluse à Flessingue et Middelbourg ⁽¹²⁶⁾. En ce dernier centre insulaire où, fiancée, elle avait abordé son destin nouveau en 1496, Jeanne se fixe à la mi-novembre, afin d'y surveiller les préparatifs du départ ⁽¹²⁷⁾ : pour l'essentiel, le chargement d'une flottille ⁽¹²⁸⁾ en fournitures variées ⁽¹²⁹⁾.

Ces aménagements, on serait tenté de dire : cette capitalisation de prévoyance, occupent l'arrière-saison. Sans vouloir tenir compte d'une expérience déjà assez durement acquise ⁽¹³⁰⁾, en plein hiver, on va lever l'ancre et courir, une fois de plus, au-devant de risques essuyés déjà.

De Flessingue sans doute, le 10 janvier, on prend le large. Deux jours plus tard, tout va bien à bord : on longe déjà la péninsule armoricaine : Philippe *tout le jour en mer, sur sa navire et sous la voile, pour tirer aux royaumes dessus nommés* ⁽¹³¹⁾. Or, c'est le lendemain 13 que Molinet jette aux rives d'Angleterre toute l'escadre, par l'effet d'une tempête ⁽¹³²⁾. Interrompus durant une dizaine de jours (et c'est là

(125) La manchette quotidienne de ses rôles énonce : « *le prince Charles et mesdames ses sœurs* ». (le 31 août, un lit pour les poupées d'Isabeau ; *id.*, n° 121.626). On y ajoute désormais : « et Marie » *cf.*, le 16 décembre, à Malines ; *ibid.*, n° 121.555). Fruit tardif, elle ne gardera nul souvenir de son père qui, trois mois plus tard, s'éloigne sans retour. Si donc un sentiment paternel accompagne un jour son adolescence, ce ne pourra être que du fait de son frère, qui lui est aîné de près de six ans. Devant en venir plus bas au personnage du duc de Luxembourg, nous retrouverons, dès l'abord, cette pouponnière de Malines.

(126) Le port de cette île (Walcheren) s'avère, à l'époque, assez faible encore quant à l'installation et au peuplement, vu la formule des rôles : « *au village de Flessingue* » (18 novembre, *ibid.*, n° 121.505). Par ailleurs, la toponymie d'une petite étape signale un groupement rustique de fraîche date, ou rebaptisé, fleurant son humanisme, puisqu'on la différencie du terme de « bucolique », - site continental, approximativement fixé vis-à-vis de Flessingue sur l'embouchure de l'Escaut (*ibid.*, n° 121.506).

(127) 1^{re} attestation : 14 novembre (*ibid.*, n° 121.587) et, pour son conjoint, le 17 dudit mois. sans qu'on en doive conclure que la dame y avait précédé son seigneur. Celui-ci reste beaucoup plus mobile : il revient à Gand (certifié pour la seconde quinzaine du mois, *ibid.*, n° 121.507 - 121.510) soucieux sans doute d'amasser un fonds de voyage, car il y honore son trésorier, en allant « *dîner* » chez lui. Et cette flatterie s'entend, ses frais quotidiens pouvant alors atteindre, voire dépasser 400 livres.

(128) D'une cinquantaine d'unités, suivant l'historiographe officiel, qui semble toutefois en avoir quelque peu enflé le chiffre.

(129) Détails et destination de la cargaison sont explicites : « *pour le prochain voyage d'Espagne* » (Flessingue, 18 décembre, *ibid.*, n° 121.511).

(130) *Cf. plus haut*, p. 48.

(131) *Cf.*, B. 3.463, n° 121.662.

(132) MOLINET, *op. cit.*, t. V., p. 269.

sans doute l'un des méfaits du gros temps) ⁽¹³³⁾, les rôles des Offices reparaissent normalement à partir du 21 janvier, livrant à l'historien une double précision qui permet de rétablir la marche des faits : Philippe et son entour immédiat sont à Dorchester, mais tout le matériel de navigation s'est blotti dans un petit port, presque à la pointe du pays de Cornouaille et qui a nom : Penzance ⁽¹³⁴⁾. Dorchester, pour le prince, n'est donc que l'étape d'un soir : c'est à l'Est qu'il se dirige, vers les manoirs de la royauté anglaise sur la Tamise. Les eaux démontées l'avaient donc jeté, lui et son « train », sur le promontoire allongé de Cornouaille, lui évitant de justesse une dérive dans la mer d'Irlande. Dès les jours suivants, avec sa mobilité de caractère, il avait pris son chemin en vue de joindre le roi Tudor. Le voyage changeait de face.

Il changeait de face, mais non pas de passe-temps : dans ces lieux maritimes, exposés plein-sud et qui restent verts sous la douceur du climat, le naufragé reprend ses parties de chasse : ayant gagné Salisbury, il y loue, à cet effet, une dizaine de chevaux ⁽¹³⁵⁾. Le 28 janvier, il est à Winchester et c'est le 31 du mois, au château de Windsor, que le monarque anglais *lui vint au-devant illec* et le fit *défrayer* ⁽¹³⁶⁾. En fait et durant toute la première quinzaine de février s'établit pour Philippe une navette sur la Tamise entre Winchester et Richemond. Le 19 du mois, il couronne son va-et-vient fluvial d'une entrée, quasi requise et spectaculaire *en la ville de Londres*, suivi (et souligné) d'un train de *dix charrettes des coffres de ses Offices* ⁽¹³⁷⁾. Passion cynégétique et jouissances de représentation occupent d'ailleurs le mois entier.

Il existe toutefois un motif (ou un semblant) de justification à ce dilettantisme de grand seigneur dans ce fait que la tornade qui avait secoué ses bateaux nécessitait sans doute parmi ceux-ci un copieux radoub. Au cours de ces semaines, en effet, se répète assidûment la formule : *partie des états de monseigneur à Penzance en Cornouaille*. Et c'est enfin dans ce sens de retour que Philippe reprend, au début de mars, ses journées itinérantes ⁽¹³⁸⁾, escorté (et défrayé) en tout lieu d'étapes, d'officiers d'Henri VII, qui ne prendront congé qu'à Penzance même ⁽¹³⁹⁾. Les derniers gîtes de l'ex-naufragé, avant de retrouver le

(133) Ce « *suspense* » confirme d'ailleurs la chronologie du mémorialiste.

(134) A quelques miles seulement du cap *Land End* (équivalent géographique et linguistique du breton Finistère. Distance côtière de l'un à l'autre des deux localités : circa 250 km.

(135) 3.463, n° 121.665.

(136) *Id.*, n° 121.668, c'est donc en ces lieu et date que se fixent l'entrevue et la confirmation d'alliance anglo-bourguignonne et non, comme l'affirme par erreur MOLINET (*op. cit.*, p. 276) à Winchester, le 2 février.

(137) *Ibid.*, n° 121.675.

(138) Le 1^{er} mars, il « *soupe* » et gîte encore à Windsor (*ibid.*, n° 121.677) ; mais le 3, à Reading (n° 161.678).

(139) Une assiduité de reconduite si avant poussée ne cacherait-elle pas, de la part des Britanniques, quelque mesure de surveillance ?

petit port et sa flotte réparée, nous sont livrés par le détail. Combien peu se presse-t-il ! Le 17 mars Honiton, à proximité d'Exeter, où il est encore le surlendemain. Puis, par Lancelston, Bodmin et Truzo, ⁽¹⁴⁰⁾ le 27 du mois, il touche au but ⁽¹⁴¹⁾.

On temporise encore. Tout n'est pas prêt. On attend cette fois une mer printanière. A la mi-avril, les services assument la tâche d'*embarquer les vitailles* ⁽¹⁴²⁾ : chargements divers, attestés en cours jusqu'au 21 dudit mois ⁽¹⁴³⁾. Si nous relevons ce détail, c'est qu'il confirme ici le *bien informé* de l'historiographe, qui fixe au 22 avril le propre embarquement de Philippe et de Jeanne pour l'Espagne ⁽¹⁴⁴⁾. Deux jours plus tard, nos pièces nous les donnent effectivement *en mer, sous la voile* ⁽¹⁴⁵⁾. Concordance parfaite, qui vaut du crédit à l'assertion subséquente du même auteur, à savoir qu'ils abordent heureusement en Galice, à la Corogne, le 26 du mois. Toutefois, prudence invite à préciser seulement que le couple héritier d'Espagne touche à la rive dans les derniers jours d'avril.

S'étant fait proclamer à Bruxelles roi de Castille, Léon et Galice, Philippe reprend en quelque sorte ses titulaires à l'inverse, pour aller rejoindre son beau-père sur le sol ibérique. C'est dire qu'il se fait partout accueillir *en souverain* et le scribe des rôles emboîte le pas à son maître, en appuyant assidûment sur la formule :

le roy dom Philippe en sa ville de ... ⁽¹⁴⁶⁾

On voit poindre un dualisme : l'Espagne a deux rois ! Et cela procède du fait initial qu'Isabelle avait pu tester en son propre nom et comme ayant la libre disposition de ses biens ⁽¹⁴⁷⁾ et qu'ainsi le matrimonium des *rois catholiques* s'avérait sensiblement moins *unifié*... que l'Espagne née de leur union.

L'inconvénient de cette situation s'aggravait encore du fait que Philippe, entouré (et secondé en cela de ses fidèles des Flandres) n'apportait nulle prudence d'adaptation et d'égards vis-à-vis de ses nouveaux

(140) 22-24 mars.

(141) *Ibid.*, respectivement, n^{os} 121.687, 121.689 et 121.690, où mention est faite de l'éloignement des chaperons anglais.

(142) Penzance, 14 avril ; *ibid.*, n^o 121.695.

(143) *Ibid.*, n^o 121.699.

(144) *Op. cit.*, t.V., p. 278.

(145) B. 3.463, n^o 121.700.

(146) Des exemples nous en sont conservés pour Orense, en Galice, sur le Minho et pour la bourgade voisine d'Alariz (respectivement 8 et 10 juin ; *ibid.*, n^{os} 121.701 121.702). Elle s'affirme encore, en Castille même, pour Valladolid ; 22 juillet, n^o 121.703. Et cette précision de la Dépense confirme le chroniqueur qui date, du 24 au même lieu, une missive de son maître au ministre français Georges d'Amboise (au sujet des intelligences de Louis XII dans l'affaire de Gueldre) *ibid.*, t. V, p. 291.

(147) *Modus* correspondant, en notre législation moderne, au régime dotal.

sujets... Ecart des psychologies, heurts des caractères ! Les caravelles de Christophe Colomb venaient d'apporter, à la jeune royauté espagnole, un premier gage des richesses du Nouveau Monde ⁽¹⁴⁸⁾, lui ouvrant de surcroît des perspectives quasi illimitées de colonisation et de profits : la convoitise des seigneurs nordiques s'en révélait surexcitée d'autant. Ainsi allaient se multipliant de cuisants motifs de conflit ⁽¹⁴⁹⁾.

En fin d'été, un simple mais précieux cahier de papier ⁽¹⁵⁰⁾, nous renseigne sur ce qu'il advient à ce prince héritier et termine brusquement son séjour : il est alité à Burgos, peut-être victime, lui, homme d'une plaine maritime, du climat, quotidiennement contrasté, de la massive péninsule ibérique ⁽¹⁵¹⁾ ; peut-être aussi (et nous allons en donner la raison) atteint d'un mal épidémique ⁽¹⁵²⁾ : c'est qu'en effet il n'est pas le seul à subir une épreuve de santé ; un témoignage explicite va nous en être réservé. La Dépense du 25 septembre présente, en manchette, au sujet de Philippe, cette précision formelle : « Cedit jour, entre unze et douze heures du midi, il termina sa vie par morts » (sic) ⁽¹⁵³⁾. Mais, par ordre des exécuteurs testamentaires, les rôles continuent d'être tenus jusqu'à la fin du mois. Nous apprenons ainsi qu'une importante garnison de vin, digne assurément des traditions bachiques de la Cour de Bourgogne, avait lesté le défunt dans sa remontée vers le Nord et qu'une partie en est distraite au profit... du premier échanson, à cause de sa maladie ⁽¹⁵⁴⁾. « La reste » ⁽¹⁵⁵⁾ est écoulée sur place, en une *aumône* à l'échelle de cette castillanne royauté. Liquidation d'ensemble, signifiant de surcroît qu'en cette ville, après décès, la pause de l'escorte nordique prend fin à son tour .

En moins de tente ans, disparaissaient donc trois générations des ayants droit de Bourgogne : Charles le Travaillant, sa fille Marie, son petit-fils Philippe, dont l'existence tronquée surpassait de bien peu celle de sa mère. Des « sports » où tous deux excellaient : l'équitation

(148) Cf. Ses quatre voyages aux Antilles et côte continentale voisine (1492-1504).

(149) Il y avait là une sorte de fatalité, propre à s'accroître encore durant l'adolescence et la jeunesse du « trop flamand » Charles Quint.

(150) Comptant 9 feuillets (22-30 septembre), cf., B.3.462, n° 121.704.

(151) Dans son *Histoire de l'Espagne*, J. CALMETTE l'y fait mourir d'une congestion pulmonaire, le 1^{er} décembre seulement. Mais il y a erreur... au moins quant à la date.

(152) En saison estivale, absence de précautions élémentaires contre la dysenterie infectieuse. Cf., la peste à Tolède durant l'été de 1502 (B. 3.460, n° 121.231 et suiv.) et ici plus haut, p. 52.

(153) Légère inexactitude chez le chroniqueur, qui date cette fin du 23 septembre (op. cit., t. V, p. 293 et suiv.). Encore cette substitution d'un 3 au 5 peut-elle être de source accidentelle et donc ultérieure à la rédaction originale.

(154) La petite cour, privée de son maître, en avait absorbé bonnement quelque 125 lots par jour et, le 30 septembre, date de cette libéralité, on inventorie encore près de 600 lots (exactement 597), soit environ 715 de nos litres modernes.

(155) Près de la moitié : 354 litres.

chez l'une, chez l'autre la fougue cynégétique, peuvent légitimement être mise en cause, quant à cette double brièveté.

L'effet de ces deuils répétés est que l'héritage ample, varié et morcelé, de ces princes allait reposer sur la tête d'un enfant de six ans ⁽¹⁵⁶⁾, heureusement chaperonné d'une tante paternelle, Marguerite d'Autriche, qui allait administrer à ses contemporains un témoignage hors de pair d'énergie et de sens politique. On sait combien le mythe de *Fortune* est familier à l'esprit du temps. Marguerite en avait tiré sa devise :

Fortune - Infortune - Fortune.

inspirée des tours de roue de l'attribut de la dame :

Fortune, dans son origine de fille noble qui la voue, comme d'instinct, à l'activité dirigeante ;

Infortune, dans les pertes successives des vies de sa famille, sans préjudice de ses propres malheurs : dauphine répudiée, épouse deux fois veuve et, si le chroniqueur fut bien instruit, mère d'un seul enfant qui vécut peu ⁽¹⁵⁷⁾.

Mais, de nouveau pour elle, Fortune, qui va lui permettre de donner sa mesure dans les pouvoirs qu'elle tiendra d'une délégation impériale et qui, dans l'histoire des Pays-Bas, vont faire d'elle la Régente.

Pour ce qui est de son frère, il reste que Philippe de Habsbourg fut surtout et demeure, dans son *cognomen* fixé devant la postérité, un *beau prince* : si les *grâces de nature* ne lui confèrent pas un mérite particulier du moins contribuent-elles, pour leur part, à rendre compte de son nomadisme. Il aime à se montrer, à déployer son *train* et ses sujets, ou ses hôtes, le voient volontiers et l'acclament. Deux passions maîtresses servent d'exutoire à sa fougue : le jeu de paume et la chasse. S'il ne figure qu'un peu à l'étroit sur les tablettes de l'Histoire, c'est non seulement que son existence ne dépassa pas la jeunesse ⁽¹⁵⁸⁾, c'est encore qu'il demeure en second, sous la tutelle d'abord, puis sous la suzeraineté de son père Maximilien ⁽¹⁵⁹⁾. La prolongation de sa mémoire dans la suite des âges lui vient surtout d'un biais auquel, à coup sûr, il n'avait pas, ou peu, songé : et c'est d'avoir été, de par son mariage chez les *rois catholiques*, le père de Charles Quint et l'aïeul paternel de Philippe II d'Espagne.

(à suivre)

Henri DAVID,

Docteur ès Lettres,

Prix d'honneur des Ecrivains de France.

(156) Le futur Charles Quint.

(157) Cf. MOLINET, *op. cit.*, t. V, p. 80.

(158) Marié à 18 ans ; mort à 28.

(159) A cet égard, l'ombrageux autonomisme flamand prend ses réserves : exception faite des germanophiles Anvers et Malines, la plupart des agglomérations néerlandaises (y compris Gand, cité natale du jeune Charles) se défendent d'avoir jamais été villes impériales.



INFORMATION PEDAGOGIQUE

EN EXCURSION A GAND ET BRUGES AVEC LES TROISIEMES SCIENCES HUMAINES.

Cette excursion de deux jours a été réalisée pendant l'année scolaire 1971-1972 avec des élèves de l'Athénée de Braine-l'Alleud, dans les buts suivants :

- développer chez les élèves la capacité de mener à bien un travail personnel et le travail d'équipe ;
- donner aux élèves une information utilisable dans un enseignement inductif des matières suivantes propres au programme actuel des classes de troisième sciences humaines : la naissance des villes, guildes et corporations, les communes au Moyen Age, les conflits sociaux urbains, rois et féodaux, l'art roman, l'art gothique, l'art renaissance, la crise du XIV^e siècle ;
- éviter les écueils propres aux excursions où la majorité des élèves se borne à consommer passivement une information distillée, au pis par le professeur guide touristique, au mieux par quelques élèves et où l'information se borne à illustrer des parties d'un cours déjà vu en classe.

Première journée : visite de Gand.

Divisés en groupes de deux ou trois, les élèves reçurent deux itinéraires : l'un commun, l'autre différent pour chaque groupe.

Ces documents devaient leur permettre de réunir photos, renseignements, catalogues destinés à former la base d'un travail écrit exploitable en classe.

L'itinéraire commun se justifiait par la nécessité de permettre à chaque élève de voir personnellement l'essentiel des vestiges du passé de Gand.

L'itinéraire différencié pour chaque groupe s'expliquait par le nombre et la disposition des musées gantois.

Voici le texte de l'itinéraire commun remis à Gand à chaque élève dès l'arrivée vers 10 heures. Les recherches qui en découlèrent durèrent jusqu'à midi.

Question A : Halle aux draps (heures d'ouverture :

8 h 30 - 11 h 15 — 13 h - 17 h 15 — 18 h - 22 h.)

1. D'après votre dépliant ⁽¹⁾, notez les généralités relatives à ce monument ⁽²⁾.
2. Jeu audiovisuel : faites le résumé du jeu : Gand au XIV^e siècle ⁽³⁾.

Question B : Beffroi de Gand (mêmes heures d'ouverture)

1. Décrivez le beffroi de Gand.
2. Notez les généralités relatives à ce monument ⁽²⁾.

Question C : Saint-Bavon (cathédrale) (heures d'ouverture :

7 h à 12 h — 14 h 30 à 16 h 30).

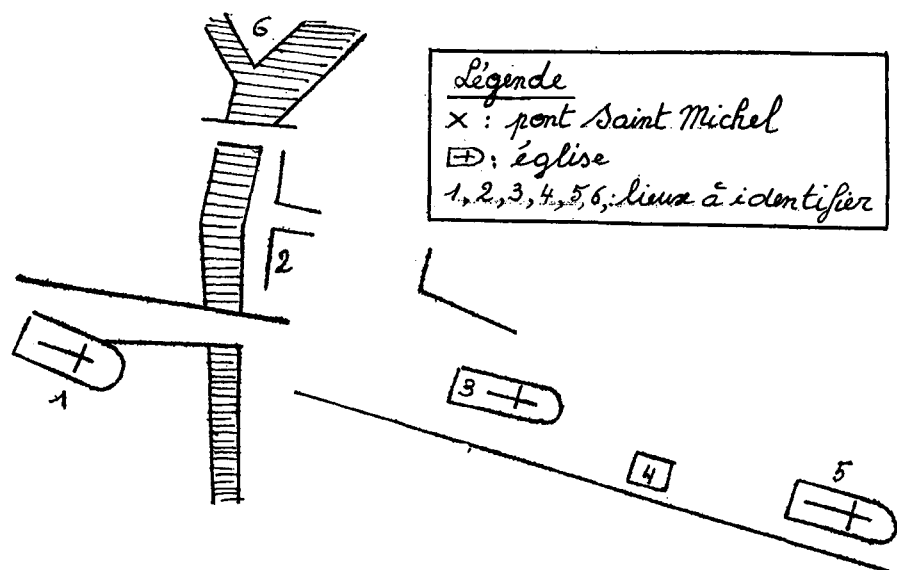
1. Dessinez une coupe de la cathédrale St-Bavon (plan intérieur) ⁽⁴⁾.
A qui sont dédiées les chapelles rayonnantes ? Quels en furent les donateurs ?
2. De quel type sont les arcs de voûtes ? Pourquoi cette forme d'arcs constitue-t-elle un progrès par rapport aux arcs romans (arcs en plein cintre) ?
3. Les murs sont percés de vitraux qui représentent une surface importante des murs. A votre avis, outre le besoin de clarté, quelle est la raison architecturale de ce procédé ?
4. Situez sur votre plan intérieur la chapelle où se trouve exposé le polyptique des Van Eyck.
Quelles sont les caractéristiques qui en font une œuvre remarquable ?
5. Notez les généralités relatives à ce polyptique d'après votre dépliant.
6. Bien qu'il s'agisse de deux œuvres religieuses, l'esprit dans lequel furent peints le retable de l'Agneau mystique des frères Van Eyck et le tableau de Rubens « Saint-Bavon distribuant ses biens aux pauvres avant de se retirer à l'abbaye St-Amand » est totalement différent. Quel tableau rend le mieux compte de l'esprit du moyen âge : religiosité, effacement de l'homme devant Dieu. Pourquoi ? Quel tableau rend le mieux compte de l'esprit de la Renaissance : L'homme est la mesure de toute chose, l'homme est la vraie puissance de la nature, rien ne lui est impossible ?

-
- (1) Le syndicat d'initiative de Gand a fort aimablement envoyé une vingtaine de dépliants touristiques, ce qui permettait à chaque groupe d'en disposer d'au moins un.
 - (2) Comme ce travail devait être présenté par écrit et remis en classe, les élèves ne devaient évidemment pas noter ces renseignements pendant l'excursion, ils pouvaient très bien le faire à domicile.
 - (3) Ce spectacle audiovisuel monté à partir d'une maquette de Gand au XIV^e siècle retrace en fait l'évolution de la ville depuis ses origines et sert de fondement à des éléments ultérieurs du questionnaire.
 - (4) Ce plan était reproduit près de la chapelle de l'Agneau mystique. Il suffisait donc de le photographier et de le reproduire ensuite sur stencil pour répondre à la question.

7. Duquel de ces deux tableaux se rapproche l'esprit dans lequel fut conçue la chaire de vérité de DELVAUX ?

Question D : Le pont Saint-Michel.

1. Du pont Saint-Michel, vous pouvez admirer quelques-uns des principaux monuments de Gand au moyen âge. Identifiez-les à l'aide de votre plan de Gand et à l'aide du plan ci-joint.



2. D'après votre dépliant, notez les généralités relatives à ces monuments.
3. Quelles sont les puissances urbaines au moyen âge symbolisées par ces monuments ?

Après dîner, les groupes d'élèves reçurent leurs itinéraires différenciés et se dispersèrent dans la ville.

Voici le texte de ces itinéraires :

Itinéraire A.

Rendez-vous au pont St-Michel, descendez au Koornlei. Allez jusqu'au Pont aux Herbes. Franchissez le Pont aux Herbes, au débouché à gauche, jolies maisons de 1690 (photo). Vous arrivez au Hoolaard, place aux foin ; à gauche s'élèvent un ancien entrepôt, édifice roman reconstitué partiellement, et à côté l'ancienne grande boucherie, construite au XV^e siècle. Traversez le Groetenmarkt. Vous atteignez la Sint Veerle plein. Prenez le Kraanlei (Quai de la grue). Faites un inventaire de ce que vous verrez dans le musée du folklore et photographiez à côté du musée les maisons de style baroque n^{os} 51, 55 et 57 et notez-en les caractéristiques. Passez la Lys sur le pont du Laitage qui aboutit à la

Grootkanonplein (place du Grand-Canon) : bombarde en fer forgé du XV^e siècle. Musée du Folklore : ouvert de 10 à 12 heures et de 13 h 30 à 17 heures (photo).

Au N, et complètement dégagée, se dresse la masse du château des Comtes. Visite du château et description des procédés architecturaux de défense.

Quelles sont les principales pièces d'instruments de torture exposées dans le château ? Carte postale de la mule jenny exposée dans le château. A quoi pouvait-elle servir ?

Itinéraire B.

Rendez-vous au pont St-Michel, descendez au Koornlei, allez jusqu'au Pont aux Herbes. Avant de franchir le pont, prenez dans l'axe du quai la Breydelstraat dont le n° 7 est un superbe hôtel du XVIII^e siècle. On y a installé le musée des arts décoratifs. Photographiez la façade. Franchissez le Pont aux Herbes. Vous vous retrouvez au Graslei. Au débouché du pont, à gauche, jolies maisons de 1690 (photo). Vous arrivez au Hoolaard, place aux foins, à gauche s'élèvent un ancien entrepôt, édifice roman reconstitué partiellement (à photographier) et à côté, l'ancienne boucherie (grot Vleeschhuis), aujourd'hui marché aux fruits, construite au XV^e siècle. Fixé au mur de l'ancienne boucherie, derrière l'estaminet de la Potence, pilori du XV^e siècle.

Traversez le Groetenmarkt (marché aux légumes), vous atteignez la Sint Veerleplein. Elle forme un ensemble très pittoresque ; à gauche, façade du marché aux poissons construite en 1689, d'après les dessins d'Artus Quellin le Jeune (portail à pilastres baroques), photo, à droite, façade à double pignon de l'ancien hospice Wenemaer (1564), à photographier.

Itinéraire C.

Photographiez l'extérieur de l'Eglise St-Nicolas et les procédés utilisés par les artistes gothiques pour soutenir les murs extérieurs. Sur le Koornmarkt qui se trouve devant l'église, photographiez les maisons renaissance n°s 23, 24 et 25 et décrivez-en les caractéristiques. Par la Veldstraat, rendez-vous au musée de l'Histoire des Sciences et relevez-y les inventions faites par Joseph Plateau et avec leurs dates les principaux instruments médicaux que vous y trouverez. Faites un inventaire sommaire des autres curiosités de ce musée. Revenez sur vos pas, rendez-vous au pont St-Michel et de là au Graslei où vous photographierez les maisons des corporations et en établirez les caractéristiques à l'aide de votre dépliant.

Itinéraire D.

L'Hôtel de Ville est composé de deux édifices de style différent : 1° la maison des échevins de la Keure, ayant sa façade au Nord, sur la Hoogpoortstraat, 2° la maison des échevins dite maison des parchons ou des apaiseurs (ils exerçaient les tutelles et réglaient les successions).

Achetez cartes postales ou faites photos de manière à pouvoir décrire avec précision cette façade dans le travail écrit de synthèse. Par le Botermarkt et la Borluutstraat rendez-vous à l'église St-Jacques. Photographiez-en les parties extérieures afin d'en pouvoir décrire les caractéristiques architecturales. Rendez-vous au Vrijdagmarkt. C'était au moyen âge un forum très animé à Gand : on y célébrait les joyeuses entrées des comtes de Flandre. Au centre, statue de qui ? biographie de ce personnage historique. Photographiez les maisons anciennes : 42, 46, 41, 40, 38, 37 et 35 et, sur le côté droit de la place, au coin de la Kammerstraat, la jolie maison des Tanneurs dite la Tourelle : (*Toreken*).

Itinéraire E.

Rendez-vous à l'abbaye de la Byloke. Notez-en les généralités d'après votre dépliant. Visitez le musée d'archéologie et notez scrupuleusement les vestiges du moyen âge que vous y trouverez. Achetez les cartes postales qui vous paraissent les plus représentatives de ces vestiges. Portez votre attention surtout sur les vestiges communaux.

Muni des doubles de ces itinéraires, les trois professeurs qui accompagnaient l'excursion refaisaient en gros toutes les promenades et au besoin aidaient les élèves en difficulté ou donnaient un nouvel itinéraire à ceux qui avaient terminé. Au cours de cet après-midi, chaque groupe eut l'occasion de suivre deux itinéraires. Des points de ralliement avaient été prévus à 16 heures pour permettre une redistribution des travaux.

Deuxième journée : Visite de Bruges.

Voici le texte des itinéraires remis à Bruges aux élèves. Arrivés vers 11 heures, ils devaient rejoindre le car vers 16 heures.

Bruges - Itinéraire commun.

1. Chaque groupe se rend au service communal du tourisme pour y demander un dépliant touristique de Bruges (plan de la ville).
2. *Markt.*
 - A qui est dédié le groupe monumental en bronze au centre de la Grand-Place ? Rappelez l'épisode de l'histoire du comté de Flandre dont ils furent l'objet.
 - Dessinez le plan du Markt et situez-y les principaux monuments, c'est-à-dire : le monument central, les halles dominées par le beffroi, le gouvernement provincial (office du tourisme) par rapport aux rues qui entourent ce quadrilatère.
 - Quelles sont les principales caractéristiques architecturales du beffroi et des halles ? Photo ou carte postale.
3. *Burg* (par la Breidelstraat).
 - Dessinez le plan du Burg et situez-y l'hôtel de ville, l'ancien greffe du Franc de Bruges, le palais de justice (ancien palais du Franc, la basilique du Saint-Sang et la maquette de Saint-Donatien. Photo ou

carte postale de chacun de ces monuments avec caractéristiques architecturales.

4. A gauche de la façade de l'hôtel de ville, prenez la Blinde Eze'straat, en franchissant le canal, on atteint le Steenhoudersdijk (quai des marbriers) ; au n° 7, maison de 1570, décrire le style ; on suivra le quai, à gauche, d'abord pour voir la seule partie du palais du Franc qui ait été conservée de l'époque renaissance.

Poursuivez votre marche le long du canal jusqu'au Groene Rei qui est un des coins les plus pittoresques de Bruges.

Revenez sur vos pas jusqu'au pont en face duquel s'élève le Vismarkt (A droite, embarcadère des canots automobiles).

A gauche, on arrive sur la Huydenvettersplaats (place des tanneurs) avec la maison des tanneurs de 1664 et un ancien pilori reconstitué. Rendez-vous sur le Rosenhoedkaai. Dessinez un plan sur lequel vous indiquez les principaux monuments visibles de cet endroit. Traversez la Wollestraat et pénétrez sur le Dyver. Le Dyver est une jolie promenade ombragée de tilleuls bordant le canal.

Il conduit au pont de Gruuthuse. On trouve là un ensemble pittoresque formé par un vieux pont en dos d'âne, la rivière bordée par de charmantes petites maisons basses, le palais de Gruuthuse, l'abside et la tour de Notre-Dame. Pénétrez dans la cour du palais Gruuthuse et décrivez-en les caractéristiques architecturales. A côté s'élève l'Eglise Notre-Dame. La nef et les bas-côtés datent de 1210 à 1230. Prenez-en une photo afin de pouvoir en cerner les caractéristiques architecturales. La Mariastraat sépare l'Eglise de l'hôpital Saint-Jean fondé au XII^e siècle et qui forme une agglomération de bâtiments de diverses époques. Au sud de l'hôpital St-Jean, par la Sinte Katelijnestraat, puis par la Wijngaardstraat, on gagne la Wijngaardplaats, reliée par un pont en dos d'âne au béguinage.

Itinéraires individualisés.

- A. Sur le *plan du Markt* que vous avez dessiné, indiquez en outre :

la situation des maisons anciennes suivantes :

n° 27 (1614), n° 28 « les armes d'Angleterre » (bas-reliefs), n° 29 « St-Georges », XVI^e et XVII^e siècles, le n° 30 Le Lys (1626), les n° 31 et 33 (XVII^e siècle).

Au coin de la St-Amandstraat, maison dite le Craenenburg (qu'a-t-elle historiquement de particulier ?). A l'angle opposé de la rue s'élève l'hôtel de Bouchoute, haute construction en briques de la fin du XV^e siècle, girouette et cadran anémoscope au sommet (1682). Prenez des photos ou achetez des cartes postales afin de pouvoir expliquer les principales caractéristiques architecturales de ces maisons.

Décrivez les collections du musée du Folklore (ouvert de 14 à 17 h.).

Visitez le beffroi et décrivez le contenu des salles visitées (cartes postales ou photos).

Dans la promenade imposée, photographiez la maison des tanneurs et le pilori de la Huydenvetterstraat ou achetez carte postale représentant ces monuments.

Dans la promenade imposée, photographiez votre groupe sur le Groene Rei qui est l'un des coins les plus pittoresques de Bruges et les plus popularisés par l'image, avec ses maisons anciennes, ses vieux jardins suspendus dont les arbres débordent sur les eaux de la Reie canalisée.

B. Visite du palais de justice (14 à 16 h.). Description des salles visitées.

Dans la promenade imposée, photographiez votre groupe sur le Groene Rei qui est l'un des coins les plus pittoresques de Bruges et les plus popularisés par l'image, avec ses maisons anciennes, ses vieux jardins suspendus dont les arbres débordent sur les eaux de la Reie canalisée.

A partir du Groene Rei, situez sur votre plan les monuments brugeois importants visibles de cet endroit. Dessinez un plan où vous indiquez ces monuments et les généralités qui les concernent.

Visite de l'hôtel de ville, description des salles visitées, photos ou reproductions.

Dans la promenade imposée, en vous promenant sur le quai des marbriers, photographiez ou achetez une reproduction de la façade arrière du Franc et décrivez-la.

Photographiez votre groupe sur le Dijver et achetez une carte postale représentant la vue que l'on peut avoir de cet endroit de la tour de Notre-Dame et des pignons de l'autre côté du canal.

Visitez le musée Gruuthuse (14 à 16 h.). Décrivez sommairement les salles visitées. Dans la salle des corporations, décrivez avec le plus de précision possible les souvenirs des gildes et des corporations.

C. Photographiez votre groupe dans la cour du palais Gruuthuse. Achetez une carte postale la représentant pour pouvoir plus explicitement en montrer les caractères architecturaux.

Visitez l'Eglise Notre-Dame : achetez cartes postales (intérieur et extérieur).

A l'extrémité du 2^{me} bas-côté droit, sur le maître-autel, vous remarquerez la présence d'un groupe en marbre blanc : la vierge et l'enfant de Michel-Ange. L'esprit dans lequel cette œuvre fut sculptée rappelle-t-il celui de Rubens ou celui de Van Eyck ? Pourquoi ?

A la chapelle Langhalle, visitez les monuments funéraires de Marie de Bourgogne et de Charles le Téméraire. Lequel vous paraît le plus moderne, pourquoi ? Achetez-en une reproduction.

Prenez une photo de votre groupe sur le *Rosenhoedkaai* et achetez une carte postale représentant la vue que l'on peut avoir des monuments brugeois à partir de cet endroit.

Rendez-vous au *musée Memling de l'Hôpital St-Jean*. A côté de l'entrée subsiste le tympan du portail primitif (aujourd'hui muré). On y voit sous deux arcades l'ensevelissement et la résurrection de la vierge, le couronnement de la vierge est du XIV^e siècle.

Cet important vestige date du XIII^e siècle. Caractéristiques ?

Dans le musée Memling, description de la châsse de sainte Ursule, cartes postales. Quels tableaux de Memling y sont exposés ? caractéristiques - cartes postales.

Photographiez votre groupe sur le pont de Gruuthuse. Achetez une carte postale du site.

- D. Photographiez le site du *pont de Gruuthuse* ou achetez une carte postale du site.

Quels sont les monuments visibles de cet endroit ?

Visitez le *musée Groeningue* (14 à 16 h.). Achetez une carte postale représentant une œuvre de chacun des grands peintres dont les œuvres sont exposées : Hugo Van der Goes — Hans Memling — Jan Van Eyck — Gerard David.

Situez ces peintres dans le temps et relevez les principales caractéristiques de leurs œuvres : sujets, atmosphère, caractéristiques médiévales, caractéristiques plus modernes.

Visite de la *Basilique du Saint-Sang et de la chapelle St-Basile*.

Dans la chapelle St-Basile, décrire les voûtes et leurs supports, le style des chapiteaux et des statues. Acheter cartes postales ou faire photos.

Photos de la maison de 1570 : 7, Steenhouwersdijk (voir promenade imposée).

Grâce à l'existence du jeu audio-visuel, l'excursion aurait pu se faire sans préparation préalable si elle avait été limitée à une visite de Gand. Il n'y avait pas d'activité de ce genre à Bruges. Il m'a donc paru préférable de préparer l'excursion et d'y consacrer les quatre heures qui la précéderent.

Après s'être groupés par affinité et réparti les tâches, les élèves ont sélectionné à la bibliothèque de l'Athénée de Braine-l'Alleud les ouvrages qui allaient leur permettre de préparer des exposés introductifs sur l'histoire des villes visitées, certains monuments, certaines œuvres d'art et des itinéraires fictifs qu'ils devaient présenter pendant les deux heures de cours qui précéderent l'excursion. Il va d'autre part de soi, que les documents récoltés à Gand et Bruges par les élèves lors de l'excursion motivèrent utilement la fin du cours de 3^e qui, de plus, touchait désormais des élèves suffisamment concernés.

R. ROBBRECHT.

ETUDE DU MILIEU.

(Enseignement secondaire rénové, degré d'observation)

COORDINATION AU NIVEAU DU GROUPE.

Au début de l'année, les professeurs du groupe établissent pour le cycle d'initiation, le *programme des problèmes étudiés*.

Comme chaque discipline, en raison de sa spécificité, a ses démarches propres dans l'approche de la matière, les problèmes ne sont pas étudiés d'une façon strictement parallèle.

Le tableau général des problèmes étudiés par le groupe, montrant dans quel ordre chaque discipline les aborde, est affiché à la salle des professeurs.

Il est complété et explicité par le fichier central, se trouvant également à la salle des professeurs.

Le *fichier central* comporte :

1. de grandes fiches, ayant comme rubriques les problèmes étudiés (ordre alphabétique).
2. Derrière chacune de ces grandes fiches, chaque discipline place ses propres fiches (couleur différente pour chaque discipline). Ces fiches signalent les sujets traités avec le résumé de la matière enseignée, le vocabulaire de base, la documentation employée avec référence du lieu où elle est consultable (fardes n°, fichier n°, salle n°).
3. Figurent également dans ce fichier les renseignements glanés au cours des activités extra-muros.
4. En avant de ce fichier, chaque discipline indique par mois, la matière vue avec renvoi pour le détail aux fiches de chacune d'elles. C'est en quelque sorte un cahier de matières vues à l'usage de tous les membres du groupe.

M. MAES-COLLARD.

Problème à étudier au cours du 1^{er} cycle 1972-1974.
GROUPE ETUDE DU MILIEU.

Lycée Royal d'Etterbeek.

HISTOIRE.	GEOGRAPHIE.	EDUCATION FAMILIALE ET SOCIALE.	BIOLOGIE.
Nouriture. ● Chasseurs et ramasseurs d'hier et d'aujourd'hui. ● Les éleveurs. ● Les premiers agriculteurs. ● Les outils de l'agriculture. ● Extension de la surface cultivable. (défrichements - assèchements - irrigation) } 18^e s. ● Lutte contre l'appauvrissement du sol (amendement - culture sur brûlés - jachère et assoles). ● Famines dans le passé. ● La révolution agricole en Occident et ses conséquences. ● La malnutrition dans le monde actuel, causes et remèdes.	Environnement naturel et ses altérations <i>Notions de géographie physique</i> vues à partir du milieu et toujours en relation avec le milieu humain. Renseignements collectés lors des excursions. Problème restant ouvert et enrichi au cours du cycle.	Nouriture. A. <i>Notion de nutrition.</i> ● Aspect qualitatif éléments nutritifs, groupe d'aliments, carences alimentaires. ● Aspects quantitatifs. Analyse des repas d'une journée. B. <i>Aspect social et économique.</i> ● Erreurs alimentaires. ● Rapport poids prix - qualité/prix. ● Incidence de l'alimentation dans le budget ménager. ● Fonction sociale du repas. —> RELATIONS AVEC AUTRUI	Communications - Déplacements. ● Le squelette de l'homme. ● Le squelette des mammifères (adaptations). ● Structure de l'articulation de l'os.
Fabrication - Production de biens. ● Les premiers outils, de l'homme :	Habitat. a) <i>Notions :</i> ● types locaux d'habitat.	Habitat. A. <i>Visite du quartier :</i> ● Maison unifamiliale.	Fabrication - Production de biens. ● La peau de l'homme et ses productions.

(Pierre taillée - pierre polie - les métaux). ● Les énergies anciennes. ● L'artisanat. ● La révolution industrielle en Occident. Les énergies modernes. L'usine. ● Le sous-développement industriel dans le monde actuel. N.B. - Dans « Artisanat » et « Usine » le problème TRAVAIL est abordé.	● le groupement d'habitations —> quartier, habitat rural, urbain, —> densité de population. ● Plan de quelques habitations. ● Evolution du plan de la ville. b) <i>Matériaux de construction</i> —> roches. —> rôle du climat dans le choix. c) <i>La localité</i> : ses fonctions, d) <i>Le site</i> . e) <i>Extension</i> à l'étude d'autres agglomérations ou aux agglomérations en général.	● Appartement de building. ● Cité ouvrière. —> Types de matériaux - leurs propriétés. B. <i>Etude de plans</i> : —> disposition intérieure et équipement. C. <i>Sécurité dans la maison</i> : différents systèmes. D. <i>Aspect social et économique</i> : ● Importance poste logement dans budget ménager. ● Location - Achat - Financement. Société de logements sociaux ! <i>Conférence</i> de la « Petite Propriété Terrienne ». ● Fonction sociale - relations famille - voisinage. —> RELATIONS AVEC AUTRUI.	● La peau des mammifères : Ongles - Griffes - Sabots - Cornes.
Communications - Déplacements <i>L'homme commerce :</i> A. La naissance du commerce. B. Le commerce jusqu'au XIX ^e siècle. ● Lieux de vente. ● Moyens de paiement.	Nourriture. a) <i>Les aliments</i> : —> origine de la nourriture. —> 1 ^{re} approche du climat.	Relations avec autrui. ● Etude du budget. ● Education et protection du consommateur.	Habitat. Les repaires - gîtes - terriers.

● Voies de communications et transports. ● Grands axes commerciaux. C. Evolution : XIX^e - XX^e siècle.	c. <i>L'exploitation agricole.</i> Notions d'agriculture de subsistance. c. <i>Problème de l'eau.</i>		
Relations avec autrui L'homme en milieu rural. I. <i>Le grand domaine du passé :</i> Ex : <i>la seigneurie du M.A.</i> —> Seigneurie laïque. —> Seigneurie ecclésiastique. II <i>Evolution de la propriété rurale en Europe Occid. fin du M.A. - XVIII^e siècle.</i> A. Affranchissement des serfs. B. Paysans hors de la seigneurie. { Bail à ferme. Métayage. Salarial agricole. C. Suppression des biens communaux. D. Les nouveaux propriétaires terriens. E. Evolution de la propriété en Angleterre. III <i>le XX^e siècle.</i> A. Survivances du passé (Tiers-Monde). B. La grande exploitation capitaliste.	Fabrication - Production de biens. a) <i>produits cultivés - produits fabriqués.</i> c. <i>Etude des techniques agricoles.</i> ● économie de subsistance > < à économie de marché ● problème du remembrement ● Sols : valeurs agricoles. c) <i>Etude des activités industrielles.</i> ● formes d'énergie. ● matières premières —> origine —> transports d) <i>Place de l'industrie dans le paysage.</i> ● Zones industrielles. ● Aménagement du territoire.	Fabrication - Production de biens. A. <i>Traitement industriel de certains aliments.</i> Etude du LAIT —> visite d'une laiterie ● Valeur alimentaire ● Production : ferme - laiterie ● Différentes formes commerciales du lait et de ses dérivés. ● Laiterie —> fabrication : lait et dérivés. —> modes de vie et conditions de travail des ouvriers. ● Problème de la production laitière belge et C.E.E. ● Protection du consommateur (législation, prix, O.N.L.) - CONFERENCE donnée par un attaché à l'O.N.L. —> relations avec autrui. —> travail.	Nourriture. ● Pourquoi faut-il se nourrir ? ● Dissection du lapin. ● Appareil digestif et la digestion de l'homme, des mammifères. ● Les dents de l'homme, des rongeurs, des herbivores, des carnivores. ● L'appareil respiratoire et la respiration. ● L'appareil circulatoire et la circulation. ● L'appareil excréteur et l'excrétion.

C. Les organisations communautaires.

- 1) primitives.
- 2) modernes.

D. Problèmes actuels du monde rural en Europe Occidentale.

L'homme en milieu urbain.

I *Exemples anciens et récents d'essor urbain.*

II *Villes du M.A.*

- Marchands (gildes) - artisans (corporations) —> relations.

- Les chartes communales - Position des citadins par rapport à la société rurale.

III *Problèmes posés par l'évolution économique-sociale.*

- Les manufactures
- Le capitalisme marchand XVII^e - XVIII^e siècle

- XX^e siècle :

Démographie.
Urbanisme.
Le capitalisme industriel.
—> Grande bourgeoisie
—> Proletariat : évolution.

B. *Fibres - textiles travaillées et créées par l'homme.*
Origine - fabrication - Moyens de reconnaître - Entretien - Production.

Travail.

- a) *Visite d'une exploitation*
—> base sociale du travail.
—> coordination avec Education familiale et sociale.
- b) *Population active :*
secteurs d'activité.
- c) *Conséquences géographiques du travail*
—> déplacement des travailleurs.

Loisirs.

- Législation : congés payés - période de vacances.
- Organisation et préparation des vacances.

Vie - Santé.

Causes de maladies.
Parasitisme.
Bactéries.
Virus.
Vaccins.
Sérothérapie.

Communications - Déplacements.

- a) *Déplacements dans le milieu régional.*
—> Routes - autoroutes.
—> Chemins de fer.
—> Voies d'eau.
—> Extension à l'échelle de l'Europe.
- b) *Transports publics et individuels de personnes.*
- c) *Télécommunications.*

Communications - Déplacements.

Poste : Rédaction virements - mandats - Prix - Processus
Télégrammes : rédaction - prix - avantages
Téléphone : Utilisation des annuaires.
C.C.P. - Banque : Utilisation et rédaction des différents formulaires.
Chemins de fer : Utilisation du guide.

Environnement naturel et ses altérations.

La pollution.

L'homme et l'Etat.

8 I. Notre démocratie :

constitutionnelle et parlementaire.
A. Origine de la Belgique (1830).

B. Les droits des Belges.

C. Comment sommes-nous gouvernés ?

II. Le trialisme.

A. Dans le passé :
ex. les Germains.

B. Actuellement :
ex. en Afrique

III *Une démocratie antique* :
Athènes.

IV *La monarchie absolue* :
ex. : l'Egypte ancienne.

France XVII^e - XVIII^e
siècle.

V. *La monarchie contrôlée.*
Angleterre : XIII^e
siècle.

VI *Le fascisme.*

VII *L'Etat collectiviste* :
T.U.R.S.S.

A. Son instauration.

B. Le collectivisme.

C. Comment les Soviétiques
sont-ils gouvernés ?

D. Le but à atteindre.

E. En attendant ... la réalité
passée et présente.

L'homme se loge.

Vu à l'occasion de l'étude des

Vie et santé.

a) *Incidences biologiques des conditions climatiques.*

—> 2^e approche des climats.
Leçon de synthèse.

c) *L'homme s'adapte-t-il aux climats ?*

—> différentes possibilités
d'activités agricoles.

—> répercussions sur le ni-
veau de vie.

—> influence sur le niveau
économique.

c) *Les complexes pathogènes.*

—> altération du milieu na-
turel —> pollution.

Relations avec autrui.

a) Les communications de col-
lectivités à collectivité
(aspect géographique
du racisme).

c) Problèmes d'application :
isolement ex. : vie en mon-
tagne) - habitat aggloméré
et dispersé.

c) Les grandes migrations.
—> Histoire.

d) Colonisation —> histoire.

Environnement naturel et ses altérations.

La pollution.

LA POLITIQUE ETRANGERE dans l'Enseignement secondaire ⁽¹⁾

PROGRAMME :

a. Conférences :

1. R.S. WOOD, *La politique étrangère des Etats-Unis, aujourd'hui et dans l'avenir.*
2. V. KUZNETZOV, *La politique étrangère de l'U.R.S.S., aujourd'hui et dans l'avenir.*
3. H. BRUGMANS, *La politique étrangère de l'Europe dans l'avenir.*
4. G. WITTKAEMPER,, *L'introduction de la politique étrangère à l'école*

b. Jeu de simulation sur la politique étrangère.

c. Conclusions du stage, par Th. MAES.

RAPPORT :

a. Conférences :

1. R.S. WOOD : *La politique étrangère des E.U....*

L'orateur, professeur au collège Fulbright (Pays-Bas) estime que l'attitude américaine vis-à-vis de l'Europe est ambiguë, car les Américains se sentent des héritiers séparés de l'Europe. Leur politique est déterminée par trois éléments : le « consensualisme » ⁽²⁾ ou harmonie universelle, le sens de la destinée et la technocratie.

Le « consensualisme », basé sur la raison, est d'inspiration philosophique anglaise, — Hobbes, Locke — : il se réfère également à Grotius et à Kant. En vertu de ce principe, les droits fondamentaux de l'Individu doivent être respectés, les hommes peuvent former un groupe régi démocratiquement et le monde sera divisé en communautés qui *réfléchissent*. Les principes *américains* sont des principes *universels*. Cette conception américaine sera modifiée après la seconde guerre mondiale et la guerre froide ; cependant, à l'heure actuelle, l'optimisme reste apparent.

(1) Rapport du stage international organisé à Leyde (Pays-Bas) par le Comité atlantique néerlandais, du 7 au 12 août 1972.

(2) Mot forgé par l'auteur.

Le sens de la destinée a déterminé d'une part, le non-engagement dans la politique intérieure des autres Etats (allusions diverses à la politique des XVIII^e et XIX^e siècles, Washington, Monroë, de Tocqueville), et d'autre part un engagement *messianique* au cours des deux guerres mondiales (p'an Wilson, nécessité de s'opposer à Hitler et au Japon qui niaient les droits de l'individu) ; après la guerre 39-45, le retrait des troupes américaines s'est avéré impossible en raison de la guerre froide et de la nécessité de reconstruire l'Europe.

Enfin, les Américains ont pris l'habitude de poser les problèmes en termes de technicité : le but est la poursuite de la richesse. Malgré des différences à l'intérieur des Etats-Unis, les problèmes politiques ont été résolus, la prospérité existe : c'est un exemple dont le reste du monde devrait s'inspirer.

Les Américains considèrent que leur culture est plus universelle que la culture française, car ils sont ahistoriques et plus abstraits. Pour eux, l'intégration européenne est une chose nécessaire, efficace et copiée : l'Europe occidentale doit maintenir l'U.R.S.S. et constituer un aimant pour les peuples orientaux ; c'est de la part des Américains qui n'ont jamais accepté Yalta une manœuvre politique.

Dans les années 60, Kennedy, au nom du messianisme, a désiré la reconstruction de l'Europe, modèle pour le reste du monde, tout en établissant la coexistence avec l'U.R.S.S. La politique actuelle est différente en raison de l'augmentation de la flotte soviétique en Méditerranée, des problèmes intérieurs américains et de la perte de crédibilité des Etats-Unis sur le plan mondial (Viet-nam). La doctrine de Nixon est donc une tentative de désengagement au nom de la démocratie.

Les Etats-Unis, qui actuellement n'ont pas d'alliés avec qui traiter d'égal à égal, — expérience malsaine —, souhaitent que l'Europe devienne une superpuissance ; ils souhaitent également le passage d'un monde bipolaire (Etats-Unis, U.R.S.S.) à un monde dominé par la multipolarité (Etats-Unis, U.R.S.S., Europe unie, Chine, Japon). Ce système plus complexe serait un meilleur garant de la paix.

La discussion a ensuite permis de clarifier certains points de l'exposé.

..

2. V. KUZNETZOV, *La politique étrangère de l'U.R.S.S.*

Le conférencier est le 1^{er} secrétaire de l'ambassade de l'U.R.S.S. Son exposé est une explication officielle de la politique étrangère de l'Union soviétique et s'appuie sur les textes des 23^e et 24^e Congrès, sur des discours de Brejnev.

L'U.R.S.S. recherche la *paix* par une politique ouverte, inchangée et non opportuniste. Elle désire construire le socialisme, coopérer avec le Tiers-Monde et lutter contre l'impérialisme. Elle souhaite l'élimina-

tion des foyers de guerre par un règlement politique et proclame la volonté d'éviter une 3^e guerre mondiale. Elle est attentive aux problèmes de désarmement, de limitation des armements nucléaire et chimique, de lutte contre le racisme et le colonialisme, contre les maladies, de protection de l'environnement et d'exploitation des mers et des terres.

En pratique, cela se traduit par exemple, par les accords de 1963 et 1968 relatifs aux armements nucléaires, par les accords de Moscou qui, sans négliger les intérêts légitimes de l'U.R.S.S., doivent permettre une amélioration des relations d'affaires entre l'Union soviétique et les Etats-Unis, une meilleure coopération économique et technologique (création d'une commission). V. Kuznetzov envisage encore la politique de l'U.R.S.S. dans le Sud-Est asiatique (condamnation des bombardements américains sur le Nord Viet-Nam, droit du Viet-Nam à disposer seul de son avenir), en Europe (souhait d'une conférence sur la sécurité européenne avec suppression de l'O.T.A.N. et du Pacte de Varsovie, problème allemand), dans les pays arabes... Toute la politique étrangère est déterminée par le principe de coexistence.

Il termine en se référant à Lénine qui a voulu une seule politique étrangère pour l'Union soviétique, l'indépendance des jeunes peuples socialistes et des accords avec les pays ayant d'autres systèmes socio-économiques. La menace d'une 3^e guerre mondiale n'est pas écartée : il faut être vigilant.

Au cours du débat, les problèmes de l'attitude soviétique face au désengagement américain, de l'évolution de la pensée après K. Marx, de l'occupation d'un « autre », d'une autre vérité ont été soulevés et ont obtenu des réponses prudentes.



3. H. BRUGMANS, *La politique étrangère de l'Europe unie ...*

Le Recteur du Collège de l'Europe à Bruges émet ensuite des considérations sur ce que pourrait être la politique étrangère d'une Europe unie, le principe de l'unité européenne est maintenant acquis, mais des controverses existent quant à la nature que la politique étrangère devrait revêtir.

Il envisage successivement, en leur donnant des réponses personnelles, des problèmes spécifiquement européens, les attitudes possibles vis-à-vis de l'Union Soviétique, de l'Europe orientale, de la Méditerranée et du Tiers-Monde.

Le conférencier estime que, pour l'Europe, la neutralité n'est ni souhaitable, ni réalisable. Il faut être conscient du fait que 82% de l'effort militaire soviétique sont tournés vers l'Europe occidentale et que l'O.T.A.N. est affaibli en raison de la perte de crédibilité des Etats-Unis qui, de plus, désirent se dégager d'une Europe prospère qui ne leur est plus guère reconnaissante. La solution réside peut-être, non pas dans

une fédération de l'Europe autour de la puissance militaire nucléaire (Angleterre, France, + Allemagne), — ce que la gauche n'admettra pas, — mais dans l'universalisation de l'arme nucléaire.

L'Europe orientale doit être considérée comme une entité : les Occidentaux doivent savoir qu'elle désire se débarrasser de la tutelle économique de Moscou, tout en gardant avec l'Union soviétique des relations de bon voisinage.

Face à l'U.R.S.S., il faut être réaliste : l'augmentation des relations économiques n'est pas nécessairement une arme de paix (ex. France-Allemagne en 1914). La mise sur pied d'un gouvernement européen chargé de traiter avec l'U.R.S.S. vaudrait mieux que l'initiative laissée aux firmes commerciales. L'Europe occidentale devrait encore faire preuve d'imagination et répondre à la propagande par la propagande.

Il est regrettable que l'Europe occidentale, méditerranéenne par plusieurs des pays qui la constituent, ne joue pas un rôle plus important dans cette partie du monde : sa présence pourrait promouvoir le commerce, renforcer les petits pays. Elle serait un facteur de détente.

Enfin, au Tiers-Monde, nous devrions, non pas imposer nos solutions, mais donner les occasions qu'il mérite et qu'il n'a pas pour le moment : lui laisser les moyens de produire et d'écouler sa production ; cette politique n'est concevable que dans le cadre d'une Europe unie.

Le débat a essentiellement permis au conférencier d'expliquer ce qu'était pour lui le socialisme et de montrer comment on pourrait arriver à une Europe unie : seuls des moyens pratiques peuvent faire avancer les choses. Il faudrait être pragmatique, conjuguer le verbe vouloir au présent, accepter le changement et faire preuve d'imagination.

..

4. G. WITTKAEMPER, *L'introduction de la politique étrangère à l'école.*

G. Wittkaemper, professeur dans une université allemande, envisage ensuite les moyens d'introduire, d'une façon valable, l'étude de la politique étrangère à l'école.

Plusieurs écueils sont à éviter :

- 1) confier l'étude de ces notions à des non-spécialistes (historiens) qui trop souvent les considèrent comme une partie du cours d'histoire ; l'histoire est cependant un adjuvant précieux.
- 2) baser l'étude de ces notions sur la théorie et la pratique du droit international.
- 3) utiliser des modèles exclusivement rationnels.
- 4) ne considérer que les facteurs irrationnels.

- 5) croire que l'étude d'une micro-société, dans une perspective sociologique, permet de comprendre la société mondiale.
- 6) considérer que l'étude de la politique étrangère se ramène à des lois.
- 7) utiliser essentiellement des méthodes statistiques.

Il faut :

- 1) définir les éléments qui permettent de comprendre et d'expliquer la politique étrangère : le cadre intérieur, le cadre extérieur, le cadre institutionnel.
- 2) appliquer à ces cadres dynamiques différents types d'analyse :
 - a. approche descriptive : ce qui existe ou a existé,
 - b. approche prédictive : scruter l'avenir,
 - c. approche normative : ce qu'il faut faire ou ce qui devrait exister,
 - d. approche prescriptive : comment faire fusionner a,b,c.
- 3) envisager les moyens d'identification pour les trois cadres et les types d'analyse (utilisation des méthodes audio-visuelles).
- 4) réaliser des modèles avec la combinaison des différents éléments :
 - a. par des simulations,
 - b. par des modèles formels.

Ce serait là une excellente préparation à l'université.

Au cours de la discussion, le professeur Wittkaemper a précisé qu'il envisageait les simulations et les modèles formels possibles dans le secondaire dès l'année qui précède le bachelot. Les langues sont un moyen d'information. L'école doit organiser des projets pouvant concurrencer les autres attractions.

Il a également conseillé la lecture des ouvrages suivants :

- COPLIN, *Introduction to international politics*, Chicago, 1971.
- COPLIN, *Simulation in the study of politics*, Chicago, 1970.
- DIOR, *Public policy making examined*, San Francisco.

**

b. *Simulation* (sous la direction d'étudiants universitaires hollandais).

Ce jeu postule l'existence de trois blocs : Eurame (Europe occidentale et Etats-Unis), Ursa (U.R.S.S.) et Tappania (Tiers-Monde), les deux premiers ayant leur organisation de sécurité (Naso, Wasapat), ayant chacun leur gouvernement (Ministre de l'Intérieur, Ministre des Affaires étrangères et Ministre de la Défense), leurs représentants aux Nations Unies (2) et leurs groupes de pression (supprimés en raison du nombre peu élevé de participants). Une agence internationale de presse existe et des journalistes, tenus de publier au moins un journal par an, représentent les différents blocs (un par bloc).

Une année dure 75 minutes et se décompose en une série de périodes prédéterminées.

Remarques :

1. L'expérience a prouvé, à mon avis, qu'il était extrêmement difficile de faire en un an toutes les tâches prescrites. L'« année » devrait peut-être être plus longue.

2. Chaque joueur a la possibilité d'agir comme il l'entend ; il ne représente pas un personnage de la réalité. Il est néanmoins prisonnier des idéologies et des systèmes socio-économiques qu'il représente.

3. Le rôle des membres du gouvernement, qui consistait essentiellement à étudier la répartition du revenu national, *semblait* assez difficile à assumer avec compétence. J'ai, à ce point de vue, regretté d'être une « journaliste » et d'être restée un simple témoin.

4. La presse n'a pas pu jouer son rôle d'une manière complète et influencer les hommes politiques dans les décisions à prendre en raison du peu de participants et de la durée limitée du jeu.

5. Comme souvent aux Nations Unies, les débats n'ont pas débouché sur la prise de décisions importantes.

6. Le jeu prévoyait le déroulement de cinq années. Elles n'ont pu être toutes jouées. Les organisateurs estiment que les résultats seraient meilleurs avec un jeu plus long, — 2 jours par exemple —. Dans ce cas, les problèmes soulevés auraient été plus fouillés et mieux compris.

7. Le jeu nécessite :

- l'occupation simultanée de plusieurs salles,
- des moyens techniques adéquats : machines à écrire, machines à stenciler, papier, stencils ...

8. Pendant l'exposé du professeur Wittkaemper et la durée du jeu, j'avoue avoir été sceptique quant à l'intérêt d'une simulation pour faire comprendre les mécanismes de la politique internationale. Plusieurs autres participants professaient d'ailleurs la même opinion. Plus de recul m'oblige à revoir ma position, mais des informations plus précises seraient nécessaires pour porter un jugement valable. Il faudrait notamment se documenter sur les modèles mis à la disposition des gouvernements, sur les méthodes utilisées pour leur confection, etc. Enfin, la réalisation du jeu dans les meilleures conditions possibles, sous-entend une préparation longue, suivant une démarche qui semble être essentiellement déductive : il faudrait penser le problème en fonction de l'enseignement rénové ?



c. Conclusions générales (simulation exceptée) tirées par l'inspecteur Th. MAES.

Après avoir résumé les différentes conférences et rappelé que pour la première fois une association de l'O.T.A.N. avait pu réunir un Américain et un Soviétique, l'inspecteur Maes insiste sur la nécessité de sui-

vre de près l'évolution de la politique étrangère qui est encore bipolaire, car la Chine n'est pas encore une superpuissance, l'Europe n'est pas unie, le Japon possède les structures économiques mais non les structures militaires. Il serait souhaitable de construire une Europe unifiée dans la multiformité aussi vite que possible.

Il estime que la grande force de l'Europe occidentale réside dans sa liberté d'expression basée sur un sens critique aigu et scientifique.

L'abaissement du droit de vote à 18 ans, réalisé ou en passe de l'être, rend nécessaire l'étude de la politique étrangère dans l'enseignement secondaire : il faut fournir aux étudiants, et aux professeurs, tous les documents afin de leur permettre de faire un choix des valeurs normatives les plus utiles.

Les Parlements nationaux doivent envisager les moyens de recycler les professeurs avec l'aide des universités et cela tant sur le plan scientifique que sur celui des méthodes (dynamique des groupes, simulations).

Maggy HODEIGE.

**RAPPORTS CONCERNANT DES COURS D'HISTOIRE
DANS LES DEGRES D'OBSERVATION ET D'ORIENTATION
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE RENOVE.**

(Athénée royal de Liège 2)

CYCLE D'OBSERVATION.

1. MATIERES TRAITÉES.

A. 1^{re} année (section d'accueil uniquement).

L'HOMME ASSURE SA SUBSISTANCE.

L'habitat :

- Les abris primitifs dans l'espace et dans le temps.
- L'habitat rural.
- L'habitat urbain.

La nourriture :

- Les sociétés naturelles.
- La naissance de l'agriculture.
- L'expansion de l'agriculture.
- La révolution agricole.
- Les famines.

Deux problèmes ont seulement été abordés, en raison du niveau très faible des élèves de cette classe d'accueil.

En début d'année, une excursion a été organisée dans le cadre de la coordination avec les cours de géographie et de sciences. L'excursion d'un jour nous a conduits

- à Liège même,
- dans la banlieue industrielle,
- dans le milieu rural.

Un questionnaire relatif aux trois cours avait été remis aux élèves. Les deux premiers mois de cours ont uniquement porté sur l'exploitation de cette excursion et sur la résolution des questions. Les informations recueillies, traitant de l'habitat, de la nourriture, de la fabrication, du commerce, et retraçant un bref historique de la ville de Liège ont été consignées sur des feuilles indépendantes (une question par feuille), à mesure des besoins lors de l'étude des différents problèmes.

Ensuite, les deux problèmes susdits ont été étudiés, très lentement mais de manière assez approfondie. Cette méthode, c'est-à-dire l'étude d'une matière réduite, a été préférée dans cette classe d'accueil où se trouvaient des élèves remplis d'enthousiasme et de bonne volonté mais

de niveau très faible, d'autant plus que, à Liège 2, les élèves à l'issue de cette année, soit seront orientés vers un enseignement professionnel ou technique, soit devront recommencer la 1^{re} année du cycle d'observation, c'est-à-dire devront revoir la même matière.

B. 2^e année (section générale).

1. LA SANTE.

- a) Les débuts de la médecine. Magie et sorcellerie.
- b) Les progrès de la médecine.
 - Vers une médecine scientifique.
 - a) Avant le XIX^e siècle.
 - b) A partir du XIX^e siècle.
 - les moyens d'exploration,
 - médecine préventive et remèdes,
 - anesthésie et chirurgie.
 - Médecins et hôpitaux.
- c) Epidémies et endémies
 - dans le passé,
 - dans le présent.

2. L'HOMME VIT EN SOCIÉTÉ RURALE.

I) L'exploitation rurale actuelle en Occident.

- A. Quelques sources d'information :
 - a) Visite de fermes (coordination).
 - b) Avis des paysans.
 - c) Avis des spécialistes.
- B. Des solutions :

II. Le grand domaine.

- A. Dans l'antiquité.
- B. Le domaine médiéval.
 - le domaine seigneurial,
 - le métayage,
 - le bail à ferme.
- C. Le domaine colonial.
- D. Les survivances du passé.

III. L'agriculture communautaire.

- A. Actuellement.
- B. Dans le passé.

3. L'HOMME VIT EN SOCIÉTÉ URBAINE.

A ce problème, ont été intégrées des notions concernant le commerce, qui n'avaient pu être étudiées en 1^{re} année, faute de temps.

I. Liège, aujourd'hui.

- a) La répartition de la population urbaine en groupes sociaux.

b) La participation de la population à la vie politique et culturelle.

II. Liège, hier.

a) La société préindustrielle (économie - société - politique).

b) La société industrielle.

III. Le phénomène urbain dans l'espace et dans le temps.

a) Les premières cités dans les plaines alluviales.

b) Les grands courants commerciaux.

2. METHODES EMPLOYEES.

a) 1^{re} année :

travail des élèves sur les documents sous la conduite du professeur jusqu'au mois de janvier. A partir de ce moment, initiation au travail par groupes, portant sur des sujets identiques.

2^e année :

Les méthodes sont variées et ne sont jamais utilisées de manière systématique.

— travail collectif de la classe sous la conduite du professeur,

— travaux par groupes sur une même matière (les travaux par groupes portant sur des matières différentes ne seront utilisés que dans le cycle d'orientation),

— brefs exposés des élèves portant sur des recherches qu'ils ont dû mener à propos d'un point précis de la matière.

b) *Individualisation.*

Afin de permettre, lors des travaux en équipes, aux élèves plus rapides de parfaire leur formation, quelques exercices supplémentaires avaient été prévus. Ils ont été encore trop rares et seront augmentés les années suivantes.

Des recherches complémentaires ont parfois été menées par les élèves qui en exprimaient le désir. Communication en était faite à la classe.

Des préparations individuelles ont parfois été demandées aux élèves, par exemple, l'explication d'un texte, ou encore la résolution de questions-résumés. Ces préparations étaient parfois faites à domicile, parfois en classe.

c) *Coordination.*

Avec les cours de géographie et de sciences.

En début d'année, les problèmes à étudier ont été choisis en commun par l'ensemble des professeurs du groupe. Entre certains d'entre eux, les cours ont été échangés afin de pouvoir se rendre compte de manière exacte de la façon dont le problème était étudié.

Des excursions ont été organisées, quoique en nombre trop réduit.

En 1^{re} année, l'excursion dont il a été question plus haut a eu lieu. L'expérience d'une excursion d'un jour ne sera pas renouvelée, elle sera

remplacée par trois excursions : l'une, à pied, dans Liège même, l'autre dans le milieu industriel, une autre encore dans le milieu rural.

En 2^e année, nous avons visité des fermes avant d'aborder l'étude de la société rurale (questionnaire adressé aux fermiers, travaux de groupes pour le dépouillement et l'élaboration d'une synthèse).

La coordination s'avère difficile, étant donné notamment le grand nombre de professeurs qui y sont impliqués dans l'établissement.

Un projet de fichier collectif a été réalisé par l'équipe de professeurs. Il reste à le réaliser !

d) Travail de groupes.

Le travail de groupes est introduit au cours de la 1^{re} année, à partir du mois de janvier.

Il n'est pas utilisé de manière systématique, mais occasionnellement en 1^{re} année. En 2^e, il est utilisé plus fréquemment. Dans le cycle d'observation, tous les travaux de groupes portent sur la même matière pour tous les groupes.

Les groupes (3 ou 4 élèves) sont constitués par les élèves eux-mêmes. Le professeur n'intervient dans leur formation que lorsqu'il y a une difficulté : élève rejeté, groupes trop nombreux... Les élèves peuvent changer de groupe s'ils le désirent. Parfois, le professeur modifie la constitution d'une équipe lorsqu'il en voit la nécessité. Cela se passe généralement avec l'approbation des élèves qui se rendent compte que leur groupe ne travaille pas efficacement.

Comment le travail s'organise-t-il ? La matière est délimitée par le professeur, des explications éventuelles sont données. A l'intérieur du groupe, les élèves se répartissent les tâches, l'un cherche le vocabulaire, l'autre les localisations, etc. Les élèves peuvent se déplacer dans la classe. Lorsque le travail est terminé, un groupe expose les résultats de ses recherches. Les autres écoutent, interviennent s'ils ne sont pas d'accord, rectifient, précisent... Souvent, une discussion s'engage. Ensuite, une synthèse est établie.

En général, les résultats sont très positifs. Les élèves aiment le travail en équipes, le réclament, participent vaillamment, sont conscients de leurs responsabilités. Lorsqu'un membre ne travaille pas, ses coéquipiers interviennent et le réprimandent. Les élèves apprennent à organiser leur travail, à écouter les autres, à accepter l'opinion d'autrui. Les élèves timides s'expriment plus facilement au sein d'un groupe réduit. Mais lorsque le travail de groupes est utilisé pendant un certain nombre d'heures de cours, un certain relâchement dans le travail se manifeste. Il est absolument nécessaire de varier les méthodes.

e) Rôle du professeur.

Préparation des cours.

Le professeur doit établir le plan des leçons, rechercher tous les documents, les choisir, parfois les adapter, élaborer les questions, taper

les stencils, établir les contrôles, les corriger. La tâche est vaste. Dès lors, il semble préférable et plus fructueux de constituer des équipes de professeurs fonctionnant dans plusieurs établissements de la région. Les cours ont été élaborés en commun, les tâches ont été réparties : recherche des documents, élaboration du questionnaire, des contrôles, des diapositives, frappe des stencils...

En classe.

Le professeur conduit de manière différente suivant la méthode adoptée. S'il s'agit d'un travail collectif, il anime la classe, projette les documents, lit les textes, pose des questions, intervient dans les discussions... S'il s'agit d'un travail de groupes, il va de groupe en groupe, surveille le travail, répond aux questions, redresse les erreurs. Et il observe les élèves, leur manière de travailler, de se comporter.

3. RESULTATS ACQUIS.

a) Connaissances.

Certaines difficultés sont décelées dans la connaissance de la chronologie. De fréquents exercices ont été nécessaires, surtout en 1^{re} année. Les relations entre différents événements ne sont pas toujours aisément établies. De fréquentes confusions ont lieu. Les notions de chronologie ne commencent à devenir plus claires que dans le cycle d'orientation.

Un effort particulier s'impose dans la connaissance du vocabulaire, à la fois vocabulaire propre à l'histoire et vocabulaire courant, surtout dans la classe d'accueil, les mots de vocabulaire nouveaux ont été communiqués au professeur de français qui s'est chargé de les employer lors des exercices. Dans cette classe, le minimum requis de mots de vocabulaire n'a pu être vu.

Quant à la localisation spatiale l'apprentissage se fait rapidement et sans grand problème si les exercices sont multipliés.

Par leçon, les faits à retenir sont peu nombreux et sont généralement bien enregistrés. De fréquents rappels ont eu lieu afin de mieux les mettre en mémoire.

b) Compréhension.

Nets progrès pour la plupart des élèves. Il faut que les documents présentés soient d'abord simples et courts ; leur difficulté et leur longueur peuvent être accrus par la suite, mais avec prudence. Les questions doivent être précises, allant du simple au complexe. La matière doit être vue lentement surtout en 1^{re} année. De lui-même, le rythme s'accélère au fur et à mesure que l'année avance.

c) Esprit critique.

Une initiation progressive est donnée aux élèves. Ils apprennent à comparer des documents de source différente, à les reconnaître. Ils apprennent, à propos de faits, à se poser des questions et à essayer de les résoudre.

d) *Sens du relatif.*

Du fait que les élèves sont constamment amenés à se déplacer dans le temps et dans l'espace, à comparer présent et passé, ici et ailleurs, ils doivent acquérir peu à peu le sens du relatif. Dans quelle mesure exactement ? Il est très difficile de le déceler.

e) *Capacité de mémorisation.*

Très peu de notions ont dû être mémorisées. Trop peu. Il y sera porté remède l'année prochaine. Les élèves, en général, ont bien assimilé ce qui leur était demandé de retenir ; cela, d'autant plus que les mêmes notions ont été fréquemment revues dans un autre contexte.

f) *Savoir-faire.*

Techniques d'information.

Au cours du 1^{er} cycle, les informations sont essentiellement apportées aux élèves. Il leur a été demandé, notamment en vue des excursions, de dresser des questionnaires. Il leur a été demandé d'apporter de la documentation. Celle-ci n'a pas été abondante. Mais, à cette occasion, ils ont appris à distinguer un document valable d'un autre. Ils ont appris à manier le dictionnaire, l'atlas.

Approche d'un problème.

Les élèves ont appris à travailler, à aborder un document. Ce ne fut pas toujours facile. Il a fallu lutter notamment contre une certaine superficialité dans l'approche d'un problème.

Expression verbale et écrite.

Etant donné, surtout en classe d'accueil, la provenance de beaucoup d'élèves de milieux socio-culturels peu favorisés, l'expression écrite et verbale était souvent médiocre.

J'avais constaté, l'année dernière, que les méthodes que j'employais favorisaient l'apprentissage de l'expression verbale au détriment de l'expression écrite. Aussi, cette année, ai-je essayé de pallier cette lacune notamment en faisant rédiger par les élèves, soit individuellement, soit en groupes, de fréquentes synthèses ou encore en faisant dresser des questionnaires.

g) *Savoir-être.*

Le travail de groupes amène nombre d'élèves à s'efforcer d'être plus sociables. Ils apprennent à tenir compte des autres, de leurs opinions. Ils sont unis dans une tâche commune et se rendent compte qu'il est de leur intérêt de modifier leur comportement s'il y a lieu. Les élèves sont amenés à agir constamment en classe. Ils aiment cela et, souvent, se donnent à fond dans leurs travaux.

4. *TECHNIQUES DE CONTROLE.*

Il y a contrôle constant de l'activité des élèves en classe, et lors des travaux collectifs, et lors des travaux en groupes. Des contrôles



oraux ont lieu de temps à autre en début de leçon, lors du rappel de notions étudiées antérieurement, par exemple, pour établir des liaisons entre les différents thèmes ou les différents chapitres à l'intérieur d'un thème.

Des contrôles écrits ont lieu fréquemment portant, par exemple, sur le vocabulaire, sur les localisations tant spatiale que chronologique. D'autres contrôles sont destinés à mesurer la capacité des élèves à utiliser leurs connaissances, à faire montre de leur savoir-faire (par exemple, des exercices sur des documents nouveaux). Des contrôles ont mesuré la capacité de synthèse.

A la fin de l'étude de chaque problème, un contrôle général portant sur toute la matière de ce problème a toujours eu lieu, de manière à voir comment les élèves réagissent devant une matière plus importante qu'à l'habitude, comment ils avaient appréhendé cette matière, comment ils avaient établi la liaison entre les différents chapitres ou même entre les différents thèmes.

5. CONDITIONS DE TRAVAIL.

La classe est assez bien équipée : nombreuses cartes, planisphère muet, documentation apportée par le professeur ou les élèves, bibliothèque assez bien fournie (mais qui se trouve dans une autre classe), écran. Une ligne du temps nouvelle a été élaborée, montée sur feutre, où ont été accrochés de petits cartons signalant les différents faits importants. En ce qui concerne les appareils, nous disposons d'un épidiastroscope (en mauvais état) et deux diascope pour cinq professeurs d'histoire. A certains moments, cela pose des problèmes sérieux.

Dans la mesure du possible, une heure de cours d'histoire est suivie d'une heure de géographie et de sciences dans le cadre de la coordination. Ce système permet, lorsqu'on veut disposer de deux heures de cours continues (lors d'un travail de groupes assez long par exemple), de s'arranger avec le professeur de l'autre discipline afin de grouper les heures de cours, par exemple, deux heures d'histoire une semaine, deux heures de géographie la semaine suivante.

Ce système facilite en outre les extra-muros, évite de bouleverser l'organisation intérieure de l'école.

A Liège 2, les heures de cours au sein du groupe sont aménagées ainsi :

- 2 heures d'histoire,
- 1 1/2 de géographie,
- 1 1/2 de sciences.

6. SUGGESTIONS.

D'abord en ce qui concerne le minimum requis de mots de vocabulaire qui doit être connu par les élèves, il me semble qu'il devrait être

revu, certains mots me paraissent superflus et, par contre, d'autres, importants, manquent.

L'étude de quatre problèmes annuels me semble difficile à réaliser. Jusqu'à présent, je ne suis pas parvenue à en voir plus de trois. On pourrait arriver à en étudier davantage, évidemment, mais, à mon avis, en pratiquant un simple survol des différents problèmes ; et cela me semble dommage.

Quant au problème *L'homme et l'Etat*, je ne suis pas partisane de l'étudier de façon systématique comme je l'avais fait l'année dernière, car ces notions sont fort complexes pour des élèves de cet âge et ne les touchent guère comme j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir. Je préfère voir ce problème de manière occasionnelle, par exemple, comme cette année en 2^e Rénovée, dans le cadre de l'étude de la société urbaine. Les institutions politiques ont été présentées sur le plan local, communal. Ce'a a permis d'initier les élèves aux mécanismes politiques d'une manière abordable et compréhensible pour des enfants de cet âge (interviews de conseillers communaux, visite de l'Hôtel de ville).

Il me semble nécessaire d'établir un plan de travail portant sur quatre années, c'est-à-dire les deux années du 1^{er} cycle et les deux années du 2^e cycle. Car, étant donné l'ampleur de la matière à traiter dans le cycle d'orientation, il semble nécessaire à ce stade de pouvoir réutiliser des notions vues dans le 1^{er} degré afin de pouvoir accélérer le rythme de travail. Dès lors, le choix des problèmes du 1^{er} cycle doit se faire en fonction du cours en orientation. C'est ainsi que certains problèmes deviennent dominants et doivent absolument être étudiés, alors que d'autres se révèlent superflus.

Les thèmes majeurs me semblent être

— en 1^{re} année :

- La Nourriture.
- La Fabrication.
- Le Commerce .

— en 2^e année :

- L'homme vit en société rurale
- L'homme vit en société urbaine
avec intégration de notions politiques.

Il y a nécessité d'une coordination interdisciplinaire au sein de l'établissement lorsque les cours sont donnés par des professeurs différents. Puisque les élèves de 1^{re} année du cycle d'orientation sont « mélangés », viennent de classes différentes, ayant eu des professeurs différents, il est indispensable, si l'on veut pouvoir utiliser en 3^e rénovation des notions étudiées dans le cycle d'observation, que les mêmes thèmes aient été abordés par les différents professeurs et que, à l'intérieur des thèmes, la même matière soit étudiée, peut-être de manière différente selon la

personnalité du professeur, mais il faut qu'elle ait été vue afin d'éviter les pertes de temps.

Lors des journées pédagogiques, il me semble souhaitable que les professeurs qui ont constitué un groupe de travail soient convoqués aux mêmes réunions. De plus, ces réunions me semblent plus fructueuses lorsqu'elles ne comptent pas un trop grand nombre de membres.

..

CYCLE D'ORIENTATION.

I. MATIERES TRAITEES.

1. *Sociétés de ramasseurs-chasseurs.*

- moyens de subsistance (synthèse à l'aide des cours du cycle d'observation),
- organisation sociale,
- activités intellectuelles et artistiques.

Comparaison entre :

- préhistoire,
- sociétés actuelles vivant dans les mêmes conditions matérielles.

2. *Sociétés pastoro-agricoles.*

A. Civilisations de sédentaires.

1. Proche-Orient ancien : Egypte :

- économie,
- politique,
- société,
- religion,
- arts et vie intellectuelle.

2. La Cité grecque : Athènes : sous tous ses aspects en exercice : comparaison avec Sparte.

3. Le monde romain :

- Situation avant les conquêtes.
- Les conquêtes (carte).
- Situation après les conquêtes.
- L'Empire.

B. Civilisations de nomades.

1. Les Germains : exemple de semi-nomadisme.
2. Les Mongols : exemple de nomadisme.
3. Leurs mouvements migratoires (cartes)

3. *Sociétés féodales.*

1. L'origine des principautés féodales. La formation des liens personnels de dépendance.
2. La féodalité.
3. Economie et société.
4. Evolution du monde féodal : révolutions commerciales et urbaine.

N.B. : Les sociétés urbaines n'ont pu être étudiées, faute de temps.

II. METHODES EMPLOYEES.

- a) Les méthodes ont été variées et dépendaient de la matière à traiter.
- leçon collective de la classe sous la conduite du professeur,
 - travaux de groupes sur un même sujet. Exposés du résultat du travail par un groupe. Critique et discussion. Synthèse.
 - travaux de groupes sur matières différentes. Exposés. Critique et discussion. Synthèses partielles et générales,
 - exposés complémentaires de certains groupes d'élèves (par exemple, en option artistique, exposés traitant de l'art dans les différents types de sociétés.)

Les élèves ont reçu des stencils présentant les différents documents, base des leçons, c'est-à-dire des documents écrits, iconographiques, cartes, croquis...

La présentation a été différente de celle employée dans le cycle d'observation. Là, nous faisons suivre chaque document de questions précises et, à la fin de chaque chapitre, des questions-résumés étaient écrites afin de permettre aux élèves d'établir la synthèse du chapitre. A la fin de chaque thème, il y avait des questions de synthèse. Dans ce cours du cycle d'orientation, nous avons présenté moins de questions et elles étaient plus générales. Un chapitre comprenait tous les documents et, à la fin, quelques grandes questions destinées à l'élaboration de la synthèse.

b) *Individualisation.*

- Exercices supplémentaires, par exemple : Sparte, à comparer avec Athènes qui avait été prise comme exemple de cité grecque.
- Recherches complémentaires et exposés d'élèves.
- Préparations individuelles synthèses - explication de documents écrits..., soit à domicile, soit en classe.

c) *Coordination.*

- Assez superficielle avec le cours de géographie. Le monde méditerranéen y a été étudié.
- En section Sciences humaines, coordination entre les différents cours :

de base :

- Histoire.
- Education familiale...

à option :

- anthropologie culturelle,
- complément d'histoire,
- initiation à la vie familiale...

Cette coordination a été facilitée par le fait que tous ces cours étaient donnés par moi-même. Il a été nécessaire d'établir un plan d'ensemble des matières à étudier puisque les programmes se recoupaient souvent.

d) *Travail de groupes.*

Les élèves doivent avoir été bien préparés au travail de groupes dans le 1^{er} degré. Cette préparation doit se faire progressivement. Même dans le 2^e degré, le travail de groupe n'a jamais été utilisé de manière systématique. Ici aussi, il faut varier les méthodes.

1. Travaux de groupes portant sur une même matière.

La matière à traiter est délimitée par le professeur. Des explications éventuelles sont données. Les élèves se répartissent librement en groupes de 3 ou 4 élèves. Un chef de groupe est désigné, responsable de la répartition et de la coordination des tâches. Le travail terminé, un groupe est chargé d'exposer les résultats de ses recherches, les autres questionnent, contrôlent. Après discussion, une synthèse est dégagée.

2. Travaux de groupes portant sur des matières différentes.

Chaque groupe a un travail différent de celui des autres groupes. La méthode utilisée est la même que dans 1. Chaque groupe expose les résultats de ses travaux. Lors des exposés, les autres groupes écoutent et souvent prennent des notes. Après audition de tous les exposés, une synthèse générale est dégagée ; souvent, elle se fait en groupes également.

Inconvénient : Parfois les élèves se sentent immédiatement concernés par le travail qu'ils ont à effectuer et se désintéressent des matières abordées par les autres.

Remède : Lorsque les élèves sont prévenus de ce que la synthèse générale devrait être élaborée en groupes à la fois sur la base des résultats de leurs propres recherches et des résultats présentés par les autres équipes, ils se sentent alors obligés d'écouter sérieusement leurs condisciples.

e) *Rôle du professeur.*

Préparation des leçons : le plan des leçons, la recherche des documents adéquats, la rédaction des questions, l'établissement de certains contrôles, la rédaction des stencils ont été faits en commun par les trois professeurs d'histoire enseignant en 3^e renouée.

En classe : l'attitude du professeur dépend de la méthode employée. De toute manière, il s'efforce d'intervenir le moins souvent possible et de laisser le plus d'initiatives aux élèves.

Voir rapport : 1^{er} degré.

III. RESULTATS ACQUIS.

a) *Connaissances.*

En matière de chronologie, les connaissances qui étaient très floues dans le 1^{er} degré ont tendance à se préciser davantage, bien que tout ne soit pas encore parfait.

La ligne du temps de la classe et la ligne du temps individuelle de chaque élève sont complétées au fur et à mesure que les leçons avancent.

Une grande attention a été prêtée comme dans le cycle d'observation à la compréhension des termes de vocabulaire. Chaque élève a tenu à jour un répertoire. Au cours des contrôles, la compréhension du vocabulaire a été fréquemment vérifiée. Plutôt que la connaissance d'une définition, il a été demandé aux élèves de pouvoir utiliser les termes à bon escient.

Les faits étudiés dans le cycle d'observation ont été fréquemment revus et réutilisés au cours de cette année de troisième renouvelée. Des faits qui avaient été étudiés de manière isolée ont pu être replacés dans leur contexte. Des faits nouveaux sont venus s'y ajouter. Il a fallu lutter contre la tendance des élèves à se contenter d'une connaissance approximative des faits. Il semble que les deux années du cycle d'observation ne les aient guère amenés à fournir un travail sérieux, approfondi.

De plus, certains élèves, lorsqu'une matière avait été abordée au cours des deux premières années, et qu'on y revenait à nouveau pour l'approfondir, estimaient connaître déjà ce problème et s'en désintéressaient.

b) *Compréhension.*

La compréhension en général est assez bonne. Il faut veiller très attentivement au choix des textes. Cette année, des documents trop difficiles ont été à plusieurs reprises soumis aux élèves. Ils ont fait perdre beaucoup de temps et ont découragé certains.

La matière ne doit pas être vue trop vite mais plus rapidement quand même que dans le 1^{er} degré.

c) *Esprit critique.*

Fréquemment, à propos d'un fait, des documents de provenance différente ont été étudiés, comparés. Les élèves ont été amenés à réfléchir sur les contradictions, à les expliquer. Ils savent reconnaître les différents types de documents, savent que certains d'entre eux doivent être abordés avec prudence.

d) *Sens du relatif.*

Voir rapport : 1^{er} degré.

e) *Capacité de mémorisation.*

Plus de mémorisation a été demandée que dans le cycle d'observation. Les élèves se sont montrés parfois réticents, n'y étant pas habitués.

f) *Savoir-faire.*

Dans le cours d'histoire de base tel qu'il a été préparé cette année, nous n'avons pas suffisamment donné l'occasion aux élèves de s'informer eux-mêmes. Correction y sera apportée l'année prochaine, en leur faisant consulter, par exemple, des ouvrages de référence.

Dans les cours à option, les élèves ont fréquemment dû chercher les informations eux-mêmes, dans la presse, la bibliothèque de l'école, des

bibliothèques publiques. (Les élèves avaient été conduits à la Bibliothèque publique dont le fonctionnement leur a été expliqué ainsi que la manière d'atteindre les livres désirés.)

A ce stade, les élèves consultent assez aisément dictionnaires, atlas, cartes.

Les élèves ont tendance à traiter de manière superficielle un problème qu'il leur est demandé d'aborder. Ils sont vite satisfaits des résultats auxquels ils sont arrivés.

L'expression écrite et verbale est encore souvent défaillante. De fréquents rapports ou synthèses leur ont été demandés. Au cours des travaux de groupes, des exposés, ils ont eu l'occasion de s'exprimer.

g) *Savoir-être.*

Voir rapport : 1^{er} degré.

IV. TECHNIQUES DE CONTROLE.

Voir rapport : 1^{er} degré.

Deux fois au cours de l'année, la première en décembre, la seconde en mai, des contrôles généraux ont été organisés portant sur la matière vue au cours du 1^{er} trimestre, d'abord, du deuxième, ensuite. Les contrôles ont été les mêmes pour tous les élèves de 3^e renouvelée.

Les exercices proposés ont été les suivants :

- vocabulaire : phrases à compléter par le terme adéquat,
- confection d'une ligne du temps partielle et indication de certains « faits »,
- solution de questions portant sur des documents non encore étudiés en classe,
- questions de synthèse portant sur la matière étudiée.

V. CONDITIONS DE TRAVAIL.

Voir rapport : 1^{er} degré : 1^{er} paragraphe.

VI. SUGGESTIONS.

Voir rapport : 1^{er} degré.

La principale difficulté est l'ampleur du programme. Il ne nous a pas été possible de terminer le cours, bien que certains types de société, par exemple *Le Monde romain*, aient été étudiés de manière très succincte.

Deux solutions sont possibles :

- a) voir tout le programme, mais de manière très superficielle,
- b) laisser tomber certains points du programme et étudier les sociétés choisies de manière approfondie.

A ce niveau, la deuxième solution a été choisie.

D. LAMBRETTE

A. R. Liège 2

CONFECTION D'UNE LIGNE DU TEMPS AISEMENT TRANSPORTABLE D'UNE CLASSE A L'AUTRE.

Les indications reprises ci-après concernent la confection d'une ligne du temps que nous avons voulue indéchirable, dont la toile de fond a été choisie pour servir pendant nombre d'années, et qui jusqu'ici a résisté à un usage intensif en ce sens qu'elle a été soumise à des manipulations pratiquées par les élèves et à de multiples transports d'une classe à l'autre.

La toile de fond est constituée par une feuille en matière plastique opaque que l'on trouve dans le commerce et que l'on vend au mètre. La toile est découpée pour en faire un bande de 6 m $\times$ la 1/2 de la largeur commerciale.

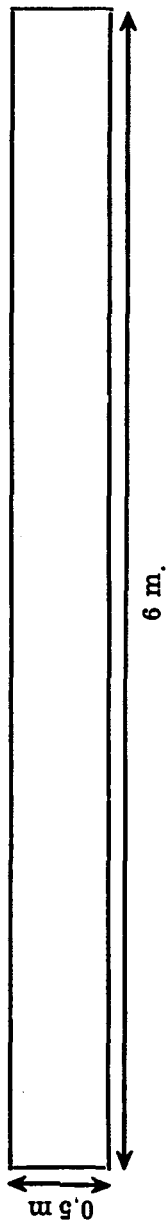
Ces dimensions suffisent pour recevoir l'ensemble des inscriptions se rapportant au cours. Les lignes de séparations indiquées sur le croquis, pratiquées sur la matière plastique, sont tracées facilement à l'aide d'un goupillon marqueur chargé d'une encre qui sèche rapidement. Toutes les inscriptions sont faites sur des étiquettes auto-collantes, à l'encre de Chine. Nous nous sommes servis avantageusement pour tracer les lettres et les chiffres de modèles genre *Normographe*. Les étiquettes auto-collantes peuvent être enlevées et remises en place à volonté.

On peut évidemment multiplier les bandes autonomes à volonté selon les circonstances et les besoins.

Chaque bande est fixée sur des montants de bois par les petits côtés. Des œillets métalliques vissés à ces montants permettent l'affichage au mur où seront plantés des pitons aux distances adéquates.

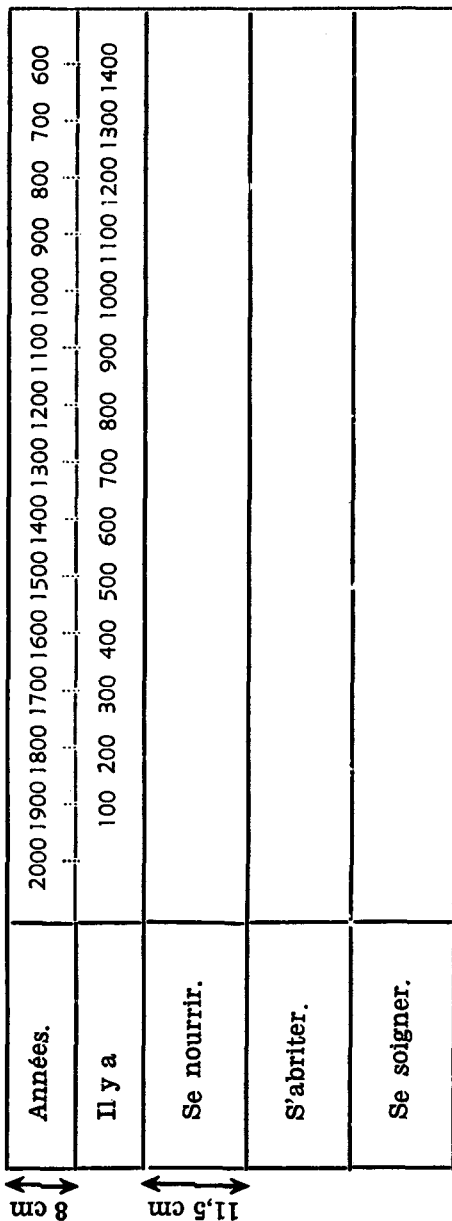
BOUCHER-BRACK, Nicole.

Echelle : 1/40.



Echelle : 1/10.

6 cm



INFORMATION BIBLIOGRAPHIQUE



NOTES et glanures

ANTIQUITE

J.-P. VERNANT, P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et Tragédie en Grèce ancienne* (texte à l'appui), Paris Maspero, 1972, 184 pp.

Sont réunies dans ce premier volume — on en annonce un second — sept analyses structurales de la tragédie. Ce genre littéraire qui naît à la fin du VI^e siècle à Athènes et meurt relativement vite (fin du V^e s.) permet, selon les auteurs, de mieux comprendre la société athénienne dans la mesure où il contient une triple dimension, sociale, esthétique et psychologique à laquelle le mythe sert en quelque sorte de support. Tel est le but de l'ouvrage : interpréter dans une perspective historique des œuvres qui, tout en appartenant au genre littéraire, ne peuvent être dissociées de leur contexte historique. Sont prises en considération, essentiellement, l'Oedipe-roi et le Philoctète de Sophocle ainsi que l'Oreste d'Eschyle.

D. P.

JOUGUET, P., *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, A. Michel, Paris, 1972, Coll. « L'évolution de l'humanité ».

L'ouvrage a été publié en 1926 et retrace l'épopée d'Alexandre le Grand, les vicissitudes de la conquête et les querelles sanglantes qui mirent aux prises les diadoques, les successeurs du Conquérant. Cette situation empêcha la constitution d'un empire universel. Rome, conquise par l'hellénisme sera le meilleur agent de la propagation de cette civilisation hellénistique dont les vestiges sont encore nombreux et sont remis à jour actuellement. L'ouvrage a, certes, vieilli mais reste utile par la multiplicité et la minutie des renseignements fournis.

P. B.

Le monde autour de ... L'an 33, La mort de Jésus-Christ, Paris, Larousse, 1972. Coll. « Monde et Histoire ».

Les mérites de cette collection ne sont plus à signaler.

Comme pour les autres volumes, une date pivot a été choisie. Par la lecture

de cet ouvrage, nos élèves découvriront qui était empereur de Chine, ce qui se passait du côté de la Tamise, de Babylone, ou de l'Inde à cette époque. Ils découvriront aussi que les instruments essentiels du chirurgien du XX^e siècle existaient déjà en Italie, en Inde au début de l'ère chrétienne, que la ville de Rome était déjà confrontée à l'épineux problème de la circulation...

La documentation iconographique particulièrement bien choisie et très suggestive reste d'excellente qualité.

Regrettons cependant l'absence de toute carte géographique.

Ouvrage à conseiller pour la bibliothèque des classes inférieures.

L.D.K.

CHEVALIER, R., *Les voies romaines*, Paris, Armand Colin, 1972. Coll. U.

La route a toujours été voie de pénétration et chemin de civilisation. Les voies romaines sont essentiellement stratégiques et économiques. Agent de l'impérialisme romain, elles servirent à la fois à la pénétration de la civilisation romaine et à l'unification de l'Empire. Dans l'introduction, l'auteur rappelle les origines des routes proto-historiques, lesquelles sont connues essentiellement par la mythologie ; les fouilles et les trouvailles archéologiques apportent bien souvent des suppléments d'information. Pour connaître ces chemins, de très nombreuses sources sont à exploiter : sources latines proprement dites, documents médiévaux, cartes et récits modernes, photos aériennes, etc. Les voies romaines ne sont pas uniformes. L'auteur distingue notamment les voies de grande liaison entre Rome et les cités importantes et les axes de transport et de jonction entre les différentes régions et en troisième lieu les routes urbaines proprement dites. A l'époque de Dioclétien, le nombre des routes est évalué à 372, soit 85.000 km. Il va de soi que le sujet n'a pu être qu'effleuré de quelques mots, de schémas et de cartes. La route n'est ni statique ni morte ; elle s'anime d'une vie fort variée, transport des marchandises, transmission des informations et des nouvelles, liaison entre les postes militaires, liaison entre les éléments de la

circulation fluviale et maritime, service de l'annone, service de douanes, etc.

Une très copieuse bibliographie accompagne l'ouvrage qui ne manquera pas de retenir l'attention des professeurs de latin et d'histoire mais aussi des chercheurs locaux qui travaillent sur le terrain.

P. B.

J.-R. PALANQUE, *Le Bas-Empire*, Paris, P.U.F., 1971, 125 pp. (Que sais-je ? n° 1455).

Présenter le Bas-Empire en 125 pages peut paraître audacieux, et cependant J.-R. Palanque a mené cette tâche à bien. Que recouvre le concept de Bas-Empire ? La nuance péjorative, contenue dans l'adjectif *BAS*, qui n'existe pas, notons-le, dans les terminologies anglaise (*later Roman Empire*) et allemande (*spät-römisches Reiches*), est depuis plusieurs années corrigée : si des affaiblissements, dans certains domaines, sont évidents, il faut constater que des améliorations, des modifications sont intervenues au cours de cette période de sorte que le mot changement est préférable au terme décadence. Ces mutations, sociales, politiques, économiques et religieuses interviennent entre la fin du II^e siècle et la fin du III^e siècle après J.-C. L'accent est mis sur les structures nombreuses qui annoncent le moyen âge ou même qui subsistent encore au XX^e siècle. Nous songeons par exemple à l'organisation de l'Eglise, à l'apparition d'une dualité du pouvoir — spirituel et temporel — dont les rivalités et les luttes sont toujours d'actualité. Nous pensons aussi, en ce qui concerne le domaine économique, aux premières dévaluations, aux premières hausses des prix, à la rareté du numéraire qui annoncent l'économie fermée du haut moyen âge, etc. (Ensemble de problèmes qui rappellent *mutatis mutandis*, les difficultés du même ordre que connaissent nos Etats modernes). Il n'était pas possible de faire un examen détaillé de ces questions. L'ouvrage de J.-R. Palanque pourra servir toutefois de point de départ à une recherche plus approfondie. Celle-ci sera encore facilitée par l'orientation bibliographique, sommaire mais essentielle, qui complète cet ouvrage.

D. P.

ART, ARCHEOLOGIE ET ARCHITECTURE

BIBBY, G., *Dilmoun, la découverte de la plus ancienne civilisation*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

L'archéologie contribue grandement à la connaissance du passé et à la remise à jour des sites anciens. Dans le cas présent, elle nous conduit dans un site connu surtout des sumérologues, à Dilmoun, le long du golfe Persique, dans les émirats riches en pétrole. Part en 1953, pour fouiller « le plus grand cimetière préhistorique du monde », l'auteur a travaillé sans discontinuité pendant près de vingt ans avec des équipes d'archéologues danois. Après avoir fouillé l'îlot de Bahreïn, il est arrivé à l'hypothèse que ses découvertes appartenaient à une civilisation inconnue et que cette civilisation inconnue était celle de Dilmoun. Mais la découverte du site n'était pas suffisante ; il convenait aussi de replacer cette civilisation dans son évolution historique. Au II^e millénaire, Dilmoun était un centre important de commerce entre la Mésopotamie et les civilisations de la vallée de l'Indus. A Dilmoun, on entreposait des produits originaires du pays de Makan (pays le long du golfe d'Oman ?), du bois de palmier, des pierres et notamment de la diorite et du cuivre ; ces produits étaient échangés contre de la laine. A ces matières premières, lourdes et volumineuses, s'ajoutaient encore des produits précieux et notamment le lapis-lazuli, de l'ivoire, et de la cornaline. A son rôle d'entrepôt s'ajoutait un facteur très favorable, Dilmoun servait de point d'eau potable et assurait le ravitaillement en eau des navigateurs de la région. Les fouilleurs ont également établi que les ruines et vestiges de l'île de Faylika, en face de Koweit, appartenaient à cette civilisation de Dilmoun ; qu'au Sud, dans l'émirat de Abou Dhadi, existait une autre civilisation et que plus à l'intérieur des terres au pied des monts Mascate, les ruines (environ — 3500) étaient de la même civilisation et qu'il s'agirait d'un poste avancé de la civilisation de Makan. Mais il y a aussi le grave problème de l'origine, de la naissance des civilisations de la Mésopotamie : la culture d'Obeïd est-elle née en Arabie orientale pour s'étendre jusqu'en Mésopotamie ? faut-il faire crédit à la légende sumérienne suivant laquelle

un pêcheur du golfe Persique a apporté l'agriculture en Mésopotamie ? Voilà des questions fort importantes que des recherches ultérieures devront résoudre.

L'ouvrage est une chronique familière des différentes fouilles réalisées dans le pays de l'Eden, où le survivant du Déluge devenu immortel s'était installé. C'est là que le héros Gilgamesh, en quête d'immortalité, était venu chercher en vain « la fleur de l'immortalité ».

P. B.

GRANT, M., *Cités du Vésuve*, Hachette, Paris, 1972.

Il y a environ deux mille ans que le Vésuve a enseveli les cités de Pompéi, Herculanium et Stabies. Depuis leur redécouverte, au début du XVIII^e siècle, elles n'ont cessé de susciter l'enthousiasme, l'intérêt et l'admiration des archéologues, des érudits et des visiteurs. L'auteur visiblement séduit par les lieux, souhaite dresser un tableau de la vie de ces cités au moment de la catastrophe. Retracer l'histoire de ces lieux, c'est retracer aussi l'histoire de la Campanie et l'établissement des différents peuples, Grecs, Samnites, Etrusques, Romains. Dès le début du III^e siècle, Pompéi et Herculanium font partie de l'Etat romain. L'étude des ruines est réalisée suivant différents thèmes : les lieux de réunion, les lieux de culte, les demeures particulières en ville et à la campagne, la décoration de ceux-ci (fresques, mosaïques, mobilier, etc.) les activités fondamentales, économiques, publiques et privées. Pompéi dont la surface a été évaluée à 64 ha comptait environ vingt mille habitants. Les fouilles ont révélé l'existence du plus ancien plan urbain systématique, datant du V^e siècle avant J.-C., plus important système de fortification préromain, d'un amphithéâtre antérieur à celui de Rome. Il semble que sa construction se situe entre 80 et 65 av. J.-C. et qu'il ait succédé à un édifice en bois. La construction des gradins de tuf du théâtre remonterait aux premières années du III^e siècle av. J.-C. Les édifices révèlent donc une antériorité certaine par rapport à ceux de la capitale. Les œuvres d'art pompéiennes nous permettent la connaissance des écoles de l'art hellénistique des quatre derniers siècles avant le Christ. Les deux villes sont aussi les meilleurs témoins de la vie à l'époque républicaine tant dans les domaines de la

vie courante (par exemple, l'usage du pain ne se répand en Italie qu'au II^e siècle), de la vie religieuse (dans ses formes privées, officielles et affectives, de l'urbanisme, de l'art en général, de la vie publique et privée. L'ouvrage est très copieusement illustré (photos, schémas, plans de villas, cartes, etc.). Il sera le bienvenu dans les bibliothèques de classe. Il pourrait servir à une première approche de la civilisation romaine.

P. B.

PHILIPPE, J., *Liège, terre millénaire des arts*, Librairie Halbart, Liège, 1971.

L'auteur tente de restituer le visage historique de Liège et de la Terre liégeoise à travers mille ans d'activité artistique. Ancien professeur à l'Université de Montréal, conservateur des Musées d'Archéologie et des Arts décoratifs de Liège, Monsieur Philippe était mieux que quiconque à même de nous donner cet ouvrage que beaucoup souhaitaient. De l'art majeur qu'est l'architecture, il subsiste peu de documents pour les périodes anciennes, mais ce qui nous reste a une valeur inestimable. Les trésors des églises, des musées recèlent maints objets : orfèvrerie, ivoires, verrerie, mobilier, etc. de toute beauté. Pour s'en convaincre, il n'est que de feuilleter l'ouvrage. Une abondante illustration de très haute qualité permet à chacun de mesurer l'apport capital de l'art liégeois à l'art national et international, dont seize planches hors-texte en quadrichromie. Ceux qui souhaiteraient compléter leur information trouveront une bibliographie copieuse in fine de l'ouvrage. Retenons aussi la liste des objets et monuments mosans et liégeois se trouvant en dehors de Liège, en Belgique ou à l'étranger. Nous nous en voudrions de ne pas rappeler que ce très bel ouvrage a été réalisé par la maison d'édition Halbart, une maison amoureuse du passé. Enfin, grâce à cette conjonction, nous possédons un excellent ouvrage concernant notamment le XVIII^e siècle liégeois. Nous souhaiterions vivement voir ce volume dans les bibliothèques des écoles secondaires.

P. B.

C.-M. TERNES, *En Rhénanie à l'époque romaine (I^{er} au IV^e siècle)*, Paris, Hachette, 1972, 399 pp., fig., plans (La Vie Quotidienne).

Pendant longtemps, l'archéologie militaire, l'histoire, les vicissitudes des légions du Rhin ont presque exclusivement intéressé les archéologues allemands. L'archéologie civile, entendons par là tout ce qui concerne la vie quotidienne, souffre, par conséquent, d'un manque de documentation que les recherches futures, sur le terrain, combleront très certainement. L'ouvrage de C.-M. Ternes constitue donc un outil précieux dans la mesure où il est une synthèse brillante, précise de tout ce que nous savons concernant la civilisation en Rhénanie. Par ce terme, Rhénanie, il ne faut pas comprendre la province romaine de Germanie, mais la Rheinprovinz, aux limites plus restreintes telles qu'elles furent définies en 1818.

L'auteur s'est donc laissé influencer par l'habitude adoptée aux XIX^e et XX^e siècles d'étudier le fait gallo-romain dans ce cadre : il a eu tort, me semble-t-il, car ce découpage « moderne » d'un ensemble « antique » ne peut être qu'artificiel. Le manuel débute par un bref résumé de l'histoire romaine de la Rhénanie, se poursuit par un important chapitre consacré au réseau routier : il y est précisé, c'est une tendance générale et louable de ce livre, ce que les Romains ont hérité des indigènes. On a trop fréquemment considéré, en effet, la conquête comme une rupture ou même comme un début. Or, il existait, pendant l'indépendance, un réseau routier dense et efficace. Comment expliquer sinon les déplacements rapides des légions de César à travers la Gaule, comment expliquer aussi l'utilisation de chars par les Celtes (ceci est attesté par les mobiliers funéraires). Depuis le VI^e siècle avant J.-C. d'ailleurs, des relations économiques avec le bassin méditerranéen ont existé et ce ne sont pas les voies fluviales qui peuvent toujours expliquer la présence d'objets étrusques, grecs ou italiens dans les tombes princières celtiques. L'apport romain fut surtout important dans le domaine des techniques de construction, dans l'édification d'ouvrages d'art, dans la rationalisation et l'organisation du territoire. Ce que nous venons de dire est valable également pour l'habitat.

Il y eut syncrétisme entre des données d'indigènes (le plan) et un apport technique romain (hypocauste, emploi de matériaux nouveaux, etc.).

D'autres chapitres ne manqueront pas d'attirer l'attention : celui consacré à la

religion (dans ce domaine également, le substrat indigène, de mieux en mieux connu, se révèle important), celui dans lequel est étudiée la vie économique (économie rurale, l'artisanat, le commerce, les moyens de transport, etc.).

J'ajouterais encore que ce beau livre comporte une série de plans et figures, mais que conformément aux usages de la collection, il ne compte aucune illustration. Un répertoire bibliographique imposant permettra, éventuellement, d'approfondir l'une ou l'autre question.

D. P.

Ardenne et Famenne, Art, Archéologie, Histoire, Folklore, mai 1972.

Cette revue consacrée à l'art, à l'archéologie, à l'histoire et au folklore de l'Ardenne et de la Famenne se donne pour mission de faire connaître ces différents aspects du passé. La dernière livraison comprend trois articles : l'un consacré à *Hotton préhistorique*, le second aux *Bornes de la terre de Saint-Hubert*, aux XVI^e et XVIII^e siècles, le dernier analysant des *pratiques sacramentelles* à Bure en Famenne au XVII^e siècle. Les autres rubriques sont copieuses et offrent un panorama de problèmes plus spécifiquement propres aux régions de l'Ardenne et de la Famenne : fouilles et découvertes et notamment celles de Grand-Halleux, de Bellevaux et de Bras-Haut. Les nombreuses analyses de livres et d'articles locaux peuvent éclairer les leçons des professeurs de la région dont le travail est rendu pénible, parfois par l'éloignement des centres de documentation.

Il n'est pas sans intérêt pour les autres d'en prendre connaissance. Relevons entre autres une note de G. Trausch, *Structures et problèmes agricoles du passé* ainsi que des notes relatives à la sorcellerie, révélatrices des mentalités paysannes.

P. B.

EYDOUX, H.-P., *Châteaux fantastiques*, t. 4, Flammarion, Paris, 1972.

Bien connu des amateurs des monuments et des sites anciens, l'auteur continue sa mission, à savoir faire connaître, aimer et sauver les édifices anciens. Sous sa plume, le passé resurgit et s'anime. Ce volume sort du cadre spécifiquement français ; 16 ruines sauvages nous

sont présentées ainsi que le château de Vianden au Grand-Duché de Luxembourg et les édifices fortifiés du Liban. L'intérêt de la présentation serait plus grand si l'ouvrage était accompagné du plan de chaque édifice. Lors d'une édition postérieure, ne serait-il pas utile de rassembler les édifices par région ? Lors de ses incessantes recherches, l'auteur pourrait-il procéder au recensement et à l'étude des bâtiments d'architecture civile (rurale et urbaine) mais aussi fermes, granges, pigeonniers, forges, bâtiments industriels, etc., ils sont souvent mal connus, mal aimés et aussi fort remaniés et dégradés malgré l'intérêt historique et humain qu'ils présentent.

P. B.

DUVAL, P.-M., *Paris antique*, Hermann, Paris, 1972.

Résumé mis à jour d'une thèse *Paris antique, des origines au III^e siècle*, ce petit guide pourrait servir de modèle à bien des ouvrages du genre.

Oppidum gaulois, Lutecia, nom plus récent de Lucotecia, fut fondée dans l'île de la Cité. L'arrivée des armées romaines ruina cette cité dont la prospérité et le haut degré de civilisation ne nous sont plus attestés que par la très belle série de pièces d'or. De l'oppidum, il n'a rien été retrouvé. La double cité du haut-empire, axée sur le cardo, l'actuelle rue Saint-Jacques, était reliée à Sens et à Orléans. De cette cité, on a retrouvé des vestiges assez nombreux, dont les plus beaux sont, sans aucun doute, les thermes du musée de Cluny. Il serait cependant injuste d'omettre les vestiges des autres édifices publics (forum, thermes du Nord et de l'Ouest, amphithéâtre, nécropole, etc.). Le plan de la ville dans l'île, sur la colline, la maquette de la cité du haut-empire romain, des photos des sites fouillés, des plans des édifices et des reproductions des sculptures constituent une documentation importante. Il convient de signaler aussi la présence de textes allant de César à Baudelaire.

Un guide que tous les visiteurs et les curieux du passé de la capitale française se doivent d'acquérir.

P. B.

WATHELET, G., *Guide d'architecture*, Bruxelles, 1890-1972, Ministère de la Culture française, Imprimerie Laconti, 1972.

Ce petit guide bilingue (français-anglais) se propose de mieux faire connaître l'architecture contemporaine de la capitale depuis 1890. Il omet donc volontairement les œuvres néo-classiques ou les réalisations éclectiques en se tournant vers l'étude de « l'art nouveau ». L'ouvrage résulte d'une heureuse initiative de la Société belge des Urbanistes et des Architectes modernistes. Trois périodes rythment la découverte de cette architecture, cadre de notre vie ; 1890-1914, période dont les œuvres les plus représentatives sont celles de Hankar, Van de Velde, Horta. Entre 1918 et 1940, on assiste à la naissance des cités-jardins dont on conserve quelques exemples à Berchem, à Boitsfort, à Anderlecht, etc.

Mais les architectes réalisent aussi de nombreux bâtiments d'habitation, buildings, édifices fonctionnels, entre autres le Shell building, les établissements Citroën, etc. Les constructions postérieures à 1945 sont souvent anonymes et peu originales. Il existe cependant des « œuvres d'art », souvent isolées manifestant « un certain culte de la personnalité, soit de l'architecte, soit de l'habitant ». Plus de trois cents documents iconographiques et une carte-plan de la ville permettent un accès rapide à la connaissance architecturale de la ville.

P. B.

QUENNELL, P., *L'Angleterre romantique, écrivains et peintres 1717-1851*, Chêne, Paris, 1972.

L'Angleterre des XVIII^e et XIX^e siècles, est un monde à part, un monde qui paraît fort étonnant et fort étrange aux continents, un monde dynamique ; ce dynamisme et ces audaces ne se marquent pas seulement dans les domaines techniques, économiques ou sociaux. L'esprit romantique se développe très tôt dans la littérature (poésie et roman) ainsi que dans la peinture. Dès le début du XVIII^e siècle, à l'époque de notre Siècle des Lumières, l'esprit romantique se manifeste et se révèle par son goût marqué pour les expériences hors du commun, allant du monde des rêves et des cauchemars à celui du subconscient et du sommeil. L'obsession de la jeunesse paraît être née à cette époque, et nous la retrouvons encore. Le sentiment de la solitude, de l'oppression, l'attitude contestataire face à la mort, à l'amour, à la morale courante se retrouvent chez de

très nombreux artistes. Les excès ou les expériences les mènent parfois jusqu'au déséquilibre confinant à la folie.

L'ouvrage est illustré de très nombreux dessins, reproductions de peintures essentiellement en noir et blanc, etc., mais ce n'est pas seulement un recueil de poèmes et de photos. Il ouvre des perspectives intéressantes sur le romanisme et sur l'Angleterre des révolutions.

P. B.

DEMOGRAPHIE

POUNDS (N.J.G.), *Population and settlement in the Low Countries and Northern France in the Later Middle Ages*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XLIX, 2, 1971, pp. 369-402, 9 fig. et cartes.

Se servant des travaux des historiens belges et français sur les dénombrements de foyers en Brabant, dans le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre, le Namurois, Liège, l'Artois, la Picardie, l'auteur s'attache, malgré les lacunes, les imprécisions et le manque d'uniformité des sources, à dégager le chiffre brut de la population, sa densité, ses relations avec la croissance économique. Il distingue selon des critères géographiques six régions : le sud du Luxembourg et le nord de la Lorraine, le haut plateau d'Ardenne-Eiffel, les plateaux limoneux du centre de la Belgique, la plaine flamande, la Campine, le nord de la France, et dégage pour chacune d'elles la densité, la localisation et les caractères du peuplement. Celui-ci a atteint avant la Grande Peste le maximum permis par le niveau des techniques agricoles. Nos régions ont moins souffert que le reste de l'Europe de la dépression démographique du XIV^e siècle, mais n'ont cependant pas retrouvé dans la seconde partie du XV^e le niveau de peuplement des environs de 1300. Les régions les plus denses sont la Picardie, la Flandre occidentale, le nord du Brabant, le sud du Brabant, la Hesbaye liégeoise, et le Bas-Escaut. La densité diminue graduellement vers les Ardennes et la Campine. Au sud du massif ardennais, elle croît modérément, cette région restant isolée du reste des Pays-Bas qui n'y ont pas envoyé leur surplus démographique. Les Pays-Bas sont avec le nord de l'Italie les zones

les plus urbanisées d'Europe à la fin du moyen âge. Il est bien difficile de déterminer quand une agglomération peut être considérée comme ville et la part que celle-ci prend dans l'activité agricole et, par conséquent, sa dépendance non seulement à l'égard du plat pays, mais encore d'importations venant de régions plus lointaines pour son approvisionnement alimentaire. La Flandre et le sud du Brabant semblent avoir dépendu de l'arrivée des grains du Hainaut, de l'Artois et de la Picardie, sinon d'arrivages maritimes. L'auteur insiste sur les raisons diverses (ressources agricoles, industrie rurale, voies de communication) selon les lieux qui peuvent rendre compte de la densité et de la concentration du peuplement. Ses observations sont toujours nuancées et parfois restrictives. Avec ses réserves, on peut accepter, jusqu'à ce que de nouveaux travaux viennent les préciser, le tableau qu'il présente de la répartition de la population de nos régions à la fin du moyen âge.

J. D.

François LEBRUN, *Les hommes et la mort en Anjou aux 17^e et 18^e siècles. Essai de démographie et de psychologie historiques*. Ed. Mouton, Paris, La Haye, 1971, 562 p., in 8°. Ecole pratique des hautes études - Sorbonne. VI^e section : sciences économiques et sociales. Centre de recherches historiques.

L'homme se nourrit, l'homme se soigne, l'homme devant la mort ! Autant de rubriques du cours d'histoire dans l'enseignement rénové qui pourront être étoffées, renouvelées grâce à la richesse de ce gros volume, les données fournies pour l'Anjou étant en grande partie valables pour d'autres régions d'Europe occidentale.

Trois parties dans cet ouvrage : la première, intitulée *Le pays et les hommes* fournit les données indispensables de géographie et d'histoire économique et sociale — la deuxième, *Les hommes et la mort*, éclaire la démographie de l'Anjou, évoque non seulement la mortalité et ses causes, mais aussi la lutte contre la mort et les moyens qu'elle requiert (personnel médical, équipement hospitalier, remèdes) — la troisième, *Les hommes devant la mort*, fait connaître l'attitude de l'homme devant la maladie, la mort, l'au-delà.

Les deux premières parties se retrouvent, même si elles ne sont pas toujours présentées de manière aussi fouillée ni aussi claire, dans la plupart des études de démographie historique. La troisième partie par contre, est, me semble-t-il, beaucoup moins fréquemment traitée alors qu'elle aborde un aspect fort important de l'histoire des mentalités. De plus, rares sont les études de ce genre qui concernent une région aussi vaste ; beaucoup se limitent à une ville, à un village ; ici, les enquêtes portent sur un territoire relativement étendu et fort diversifié, ce qui permet des comparaisons nombreuses et suggestives. Enfin, ce travail met en évidence certaines des transformations importantes qui, avant 1789, apparaissent dans la deuxième moitié du 18^e siècle, qu'il s'agisse de l'organisation de la lutte contre les épidémies ou de « l'évolution vers la désacralisation de la maladie et de la mort » (p. 435). Il faut y insister, car si l'ébauche de profonds changements qui caractérise le 18^e siècle apparaît déjà dans bien des travaux historiques, elle est encore trop souvent négligée dans notre enseignement.

E. T.

SALLERON, L., *Essai sur le principe de population*, Malthus, Hatier, Paris, 1972, coll. Profil d'une œuvre, n° 204.

Ce petit ouvrage vise à donner une idée générale critique d'une œuvre importante, mais dont l'accès n'est pas toujours très aisé. Une courte biographie de l'auteur, un résumé critique de l'œuvre, des extraits de celle-ci, l'exposé des idées fondamentales, une bibliographie générale, constituent le dossier.

Rappelons deux autres titres de cette collection, GALBRAITH, *Le Nouvel Etat Industriel* et KEYNE, *Théorie générale*. Ces volumes sont aisément utilisables dans les sections des Sciences humaines, mais ils rendront aussi des services aux élèves des classes supérieures.

P. B.

CHAUNU, Pierre, *Malthusianisme démographique et malthusianisme économique, réflexions sur l'échec industriel de la Normandie à l'époque du démarrage*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 27, p. 1-19, Paris, Colin, 1972.

Au XVIII^e siècle, la Normandie réunit toutes les conditions nécessaires pour

faire d'elle une autre Angleterre sur le plan économique. Or, cette province marque par rapport à la France une certaine stagnation. La cause en est liée au malthusianisme démographique. Bien équipé sur le plan industriel dès le XVI^e siècle, orienté vers les productions industrielles de haut luxe, pourvu d'un équipement portuaire de valeur, attentif à prendre le tournant du coton, stimulé par une minorité protestante et un catholicisme éclairé, proche de Paris, important marché, le Normand du XVIII^e siècle « regarde pousser l'herbe verte ». La révolution industrielle attendue logiquement se résout en une « fabrique de viande » basée sur le « couchage en herbe ». Depuis le Moyen Age, la Normandie est un pays « plein », fortement peuplé, or, au XVIII^e siècle, sa population est vieille, et les intervalles intergénéraliques font apparaître un comportement malthusien que la réduction de l'optimum de peuplement dû à la pratique des enclotures, liée à l'élevage, encourage. La pratique de l'ascèse familiale, encouragée par l'Eglise méfiante à l'égard de la sexualité, traduit cette situation et entraîne l'arrêt de la croissance démographique que ne comble ni la diminution des décès ni l'immigration bretonne, importante, mais qui adopte la même attitude malthusienne dans le « mourroir » normand. Cette mentalité persévère alors que, au XIX^e siècle, on est partout à la croissance.

Est-ce l'histoire ici qui éclaire le présent ou le présent qui influence la perception historique ? Les deux sans doute, mais les recherches d'histoire quantitative, convenablement menées, comme elles le sont par l'équipe de P. Chaunu sont certes de nature à restituer à l'histoire une valeur utilitaire dans le domaine de la compréhension des phénomènes sociaux, économiques, politiques, que certains historiens ont négligée, ouvrant ainsi la voie au rejet de l'histoire considérée comme matériau inutile.

R.V.S.

J.-F. FAURE-SOULET, *De Malthus à Marx. L'histoire aux mains des logiciens*, Gauthier-Villars, coll. Techniques économiques modernes, n° 32, 258 p.

Le sous-titre de cet ouvrage (« L'histoire aux mains des logiciens ») indique clairement le sens de l'exposé : faire l'analyse de la pensée économique au

« Siècle de l'histoire » et de la philosophie de systèmes.

Cette étude doit être rangée à côté de celles — trop rares, hélas ! — qui envisagent la théorie économique, à travers l'évocation historique, dans le but de rendre, sous un de ses aspects particuliers (économique, historique, philosophique, etc.) un courant de pensée qui ne nous est connu que par la déformation de l'usage que ses successeurs en ont fait. Double fonction donc, documentaire et analytique de cet ouvrage dont il faut saluer l'opportunité.

On doit regretter toutefois (malgré une première partie qui situe l'objet dans son contexte historique — révolution industrielle en Europe — et idéal) que les économistes ne soient étudiés de manière critique que *in se* et non en fonction de la contribution nouvelle de chacun. Celle-ci devant être perçue *dans l'analyse même*, dans le mouvement de l'histoire et dans la différence de perspective avec les théories antérieures.

Certes, la critique n'est pas générale, car il existe un effort certain de globalité dans la méthode et de distance à l'égard du sujet traité. Ce que l'auteur cherche à montrer, c'est que l'échec des explications données par les économistes du XIX^e siècle est le résultat du sentiment de finitude humaine perceptible dans leurs travaux. Sentiment de finitude des classiques (Malthus, Ricardo, J.-B. Say et J.S. Mill) dont la méthode déductive a « pour prolongement normal une doctrine d'inaction » et pour corollaire un conservatisme de plus en plus accentué ; et des auteurs historisants à qui de nouveaux déterminismes, malgré l'effort de synthèse qui se fait jour, masquent la voie de l'histoire réelle. Aucune école n'a réussi à intégrer l'effort de création de l'homme.

Après avoir ainsi défini son objectif, M. Faure-Soulet analyse dans le détail les travaux des grands économistes. Comme le suggère le titre, de Malthus à Marx : Malthus dont il dissèque la « pensée complexe » en ce qui concerne la théorie de la valeur et de l'échange (le paradoxe de Malthus repris par Keynes), de la répartition (les conséquences de la loi des débouchés, liée à l'analyse de la rente) et de la croissance, où Malthus fait figure de précurseur ; Marx enfin, qui clôt le chapitre consacré aux « non-classiques » (après List et Sismondi et la dialectique proudhonienne) et dont il met bien en valeur la volonté de voir dans l'économie,

tout au long de ses analyses, le fondement des conditions sociales. Marx renouant avec la tradition classique dans sa détermination à considérer l'homme comme objet, mais s'en éloignant en permettant, le premier, à l'homme une libération créatrice déduite par la théorie.

L'auteur est parvenu à dégager clairement l'originalité de la pensée des économistes qu'il analyse, c'est ce qui fait la force de l'ouvrage. Mais trop préoccupé par l'aspect utilitariste de la science économique (d'où son mépris, ce qui ne l'empêche pas de les prendre en considération, pour les utopistes), il ne dégage de l'analyse de la pensée abstraite qu'un constat d'échec qui ne serait que partiel s'il avait mis l'accent sur la dialectique des idées. Finalement, alors qu'il envisage (très schématiquement) le creuset historico-philosophique dans lequel sont nées ces pensées en laissant par là pressentir sa méthode il oublie son objectif premier (qui ne semblait pas être de donner un tableau général) et limite son étude à l'analyse de la pensée de certains auteurs dont il limite le nombre. Il en résulte presque instantanément un sentiment de déception. Une autre forme de travail eût sans doute donné des résultats plus optimistes qui consisteraient, après analyse, à dégager une théorie historique de l'économie, quitte pour nous à en faire la critique.

Chez M. Faure-Soulet, l'effort de synthèse est sous-jacent (et il naît automatiquement dans la pensée du lecteur dans la mesure où il est quelque peu averti de l'état actuel des questions traitées), mais il reste entravé par l'option prise et par la division fort scolastique du travail, éternel apanage de la tradition universitaire, qui donne la mesure du cloisonnement de la matière et l'impression d'un manque d'aspiration à la totalité et à la vitalité dans la réflexion théorique. L'avantage de cette option est une lecture et une assimilation aisées, ce qui, vu la masse de documents qui nous parvient, n'est pas à dédaigner.

J.J.D.

EHRLICH, Paul, R., *La bombe P, 7 milliards d'hommes en l'an 2000*, Fayard, Les amis de la terre, Paris, 1972.

Le professeur P.-R. Ehrlich est un des principaux animateurs du mouvement *Zéro Population Growth* qui milite pour une forme généreuse de néomalthusianisme.

me. Il a écrit le livre qui fait l'objet de ce compte rendu dans le but d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les problèmes de démographie galopante qui affectent l'humanité au XX^e siècle et en particulier sur le retard que prend la production alimentaire dans le Tiers Monde par rapport à l'accroissement de sa population.

Pour le professeur d'athénée qui enseigne les problèmes démographiques, ce livre constitue une mine de documents récents sur les résultats des mesures prises par les différents Etats en faveur de la régulation des naissances, sur la réalité du potentiel mondial des terres cultivables, sur le caractère hypothétique de l'exploitation des richesses des océans et autres panacées comme la culture sur nappes de pétrole, les nourritures synthétiques, la production de céréales à superprotéines et les problèmes de pollution et de détérioration de notre environnement.

Le livre se termine par une analyse des mesures collectives et individuelles que les privilégiés des pays riches doivent prendre s'ils veulent éviter une catastrophe qui se traduirait par une recrudescence du taux de mortalité, des épidémies et par une destruction irrémédiable de l'environnement, sans compter les risques de tension accrus causés par le gouffre s'étendant entre les pourvus et les non-pourvus.

R. R.

VI QUOTIDIENNE

HAMMAN, A., *La vie quotidienne des premiers chrétiens*, 95-197, Paris, Hachette, 1971.

L'intérêt de cet ouvrage vient de ce que la confrontation de l'antiquité païenne et de l'antiquité chrétienne fut rarement entreprise du point de vue quotidien.

L'étude débute par une description de l'environnement pour déboucher sur l'organisation intérieure de l'Eglise.

Le cadre géographique, les voies et moyens de pénétration, le milieu social, les métiers, la condition de la femme... sont autant d'éléments, minutieusement analysés, qui situent et contribuent à éclairer la vie quotidienne des premiers chrétiens.

Soulignons la présence dans cet ouvrage de deux cartes relatives au II^e

siècle : l'une répertorie les auteurs chrétiens ; l'autre, les Eglises.

Une *mini* ligne du temps (95-200) reprend à la fin du volume les principaux faits de l'histoire générale, de l'histoire de l'Eglise, les auteurs profanes et chrétiens ainsi que les principaux ouvrages cités. Contenant de nombreuses citations, bien informé en de nombreux domaines, cet ouvrage a sa place dans la bibliothèque des professeurs et des élèves de nos classes supérieures.

L.D.K.

COMMEAUX, Ch., *La vie quotidienne chez les Mongols de la conquête (XIII^e siècle)*, Hachette, Paris, 1972.

Faut-il accorder crédit à certains historiens pour lesquels l'aventure mongole aboutit à la paix mongole (la *pax mongolica*) comparable à la *pax romana* ou faut-il retenir les propos des chroniqueurs terrifiés par ces peuples nomades fonçant vers les civilisations sédentaires de la Chine, de l'Iran et de l'Europe ? L'auteur, qui connaît très bien le problème, nous décrit ce peuple tout à fait adapté au milieu de la steppe (nourriture, vêtements, habitat, organisation sociale clanique, rapports de féodalité, croyances religieuses, etc.). Il semble que l'on puisse y trouver à peu près tous les documents connus actuellement. La fulgurante conquête de Gengis Khan s'achève en décadence. Celle-ci est due partiellement à l'évolution matérielle. En effet, au XIV^e siècle, l'équilibre entre forêts, prairies et désert disparaît, ce qui ne va pas sans créer de multiples problèmes. Mais il y a aussi une évolution spirituelle très importante. Les notables mongols abandonnent les coutumes et les habitudes de la steppe : ils se slavisent en Europe, s'iranisent en Asie et adoptent l'islam ou le bouddhisme en Chine. Cette attitude finit cependant par créer un fossé entre le groupe dirigeant et le peuple. Les raisons de l'échec mongol sont à classer en trois catégories : l'empire mongol se veut universaliste, mais continue à être gouverné comme une famille ; il se prétend œcuménique, mais est ravagé par les querelles et l'égoïsme des clans ; les guerriers jadis fiers de leur qualité de nomades copient les vaincus dans tous les domaines. La situation expliquera la réaction violente des peuples conquis. Truffé de textes fort divers, très informé en de nombreux do-

maines, cet ouvrage a sa place dans la bibliothèque des professeurs et des grands élèves, car il restitue une vision plus équilibrée et plus exacte du phénomène mongol.

P. B.

WOŁOWSKI, Alexandre, *La vie quotidienne en Pologne au XVII^e siècle*, lettre-préface de Marc Blancpain, 8 - 350 p., Hachette Littérature, Paris, 1972.

Cette excellente étude nous présente un vaste tableau synoptique de la société polonaise au XVII^e siècle allant de l'analyse des rapports complexes du roi et de sa noblesse jusqu'aux divertissements et aux plaisirs des jours de fêtes. Elle s'étend sur des problèmes aussi diversifiés que le « déluge » d'invasions tartares ou autres et l'état de la médecine à cette époque ; elle analyse aussi bien le sentiment religieux, dans le cadre de la Contre-Réforme par exemple, que les superstitions ou la sorcellerie, voire même ce simple désir de merveilleux avec lequel les gentilshommes polonais du XVII^e siècle — campagnards pieux et robustes — paraissent familiarisés « comme une tribu africaine ». Voilà pour les sujets traités.

Quant au cadre chronologique, l'auteur s'en explique dès son avant-propos. Monsieur Wołowski a préféré le XVII^e siècle à l'« Âge d'Or » des dix décades précédentes, car au XVI^e siècle, la Pologne subit, comme le reste de l'Europe, les assauts humanistes de la Renaissance et de la Réforme : c'est le « Grand Siècle » polonais, c'est celui de Copernic... En comparaison, le tableau général des cent années suivantes apparaît comme sombre et affligeant, même comme une période de décadence : mais c'est paradoxalement le moment où ce pays, se libérant des influences extérieures, constitue sa personnalité nationale. Celle-ci s'incarne dans l'omniprésence de la « nation noble » tranchant sur le reste de la population non seulement par son statut et les privilèges qu'elle a arrachés à la royauté mais aussi par une mentalité, par un style de vie qui trouvera son épanouissement dans le sarmatisme.

Signalons enfin que ce livre contient une carte de la Pologne au XVII^e siècle mentionnant les villes de plus de vingt mille habitants et les territoires perdus à cette époque ainsi qu'une chronologie

sommaire des événements de 1572 à 1696.

Disons pour terminer que le lecteur ne manquera d'être charmé par l'humour, la puissance d'évocation, les nombreuses anecdotes — tantôt touchantes, tantôt colorées mais toujours intéressantes —, les explications sociologiques du vocabulaire courant... qui font de cette œuvre un ouvrage à lire tout d'une traite.

J.P.F.

DIVERS

HEFFER, Jean *Les origines de la guerre de Sécession*, Dossiers Clio, Presses universitaires de France, Paris, 1971.

La collection « Dossiers Clio » poursuit le même but que la collection « U 2 » chez A. Colin.

Elle présente, sous la forme la plus condensée possible, une série de documents assez peu connus concernant un problème précis ; ici, les origines de la guerre de Sécession. La formule est heureuse, car elle permet, au professeur comme à l'étudiant, de se faire une rapide idée générale d'un phénomène historique. Le danger, inhérent au système, réside dans l'utilisation de petits caractères, dans l'aspect touffu de l'ouvrage, issu du souci de fournir le plus d'informations possible.

L'auteur, après une préface montrant la complexité du problème, présente des textes par un encart en italique. Les textes eux-mêmes émanent des chefs de file des partis en présence et d'historiens de la guerre. Ils mettent parfaitement en évidence le dualisme des causes du conflit, à la fois économiques et idéologiques.

Une bibliographie en fin d'ouvrage permet au chercheur intéressé de poursuivre son étude.

M.S.H.

MONTEL, P., *Toute la photographie, pratique, esthétique, applications modernes*, Larousse, Montel, Paris, 1972.

Le désir de fixer l'image est aussi vieux que le monde. Il y a 150 ans que Niepce réalisait son premier document photographique. Depuis lors, bien des étapes ont été franchies, et la photographie s'est imposée dans des domaines aussi nom-

breux que divers : distraction, sciences, etc. L'auteur se refuse par ailleurs à distinguer la photo d'amateur de la photo professionnelle. Il a y de bonnes photos et il y a de mauvaises photos. L'ouvrage réalise alors l'inventaire du matériel offert actuellement sur le marché. Pour chaque objet, (appareil photographique, films, filtres, accessoires fort divers, etc.) l'auteur présente un tableau résumant les modes d'utilisation, les avantages de cet accessoire et les problèmes posés par son emploi. Les deux parties (les aspects techniques et les applications) sont illustrées de documents des meilleurs photographes internationaux actuels. Ce livre peut rendre de grands services à tous ceux qui doivent réaliser une documentation personnelle qu'ils souhaitent originale.

P. B.

BRUNET, R. et FREMONT, A., *La Bretagne*, Collection *Découvrir la France*, Paris, Larousse, 1972.

Ce premier volume d'une nouvelle collection (qui doit en compter 22) nous aide à découvrir une région ardente et complexe : la Bretagne. Véritable guide culturel, touristique, économique, cet ouvrage constitue avant tout un guide humain.

Soucieux de la documentation relative aux problèmes étudiés dans le cadre de l'enseignement rénové, deux chapitres ont particulièrement attiré notre attention : le premier : *les campagnes bretonnes* nous fait assister à la mort de « l'agriculture de papa » ; le second : *des petits bourgs aux villes modernes* montre la transformation de la physionomie des villes. Deux chapitres qui fourniront aux professeurs de nombreux nouveaux documents à exploiter avec leurs élèves.

Une iconographie magnifique, remarquablement bien choisie et de nombreuses cartes font de ce premier volume une documentation unique pour comprendre à la fois le passé, le présent mais aussi les perspectives d'avenir de cette région.

L.D.K.

E. RABOFF, *Diego, Rodriguez de Silva y Vélasquez, L'art pour les enfants*, Genève, 1972.

Adaptation française d'une initiation à l'art des grands peintres destinée aux en-

fants de six à dix ans, ce livre a été écrit par un peintre, critique et amateur d'art, donc par un spécialiste qui possède au plus haut point l'art d'adapter son érudition à la sensibilité des enfants. En couleurs, abondamment illustré, imprimé en grandes capitales, ce fascicule d'une trentaine de pages est centré sur l'étude de la personnalité historique et artistique du peintre Vélasquez.

En termes simples et saisissants Raboff analyse chaque tableau, estampe ou dessin, il explique les symboles et suggère des interprétations possibles. Il transmet au lecteur (de tout âge) un véritable sentiment de découverte.

R. R.

HAUSMAN, René, *Les Tricheurs*, coll. *La comédie animale*, Marcinelle-Charleroi, Paris, Montréal, Bruxelles, Sittard, Ed. Dupuis, 1972.

HAUSMAN, René, *Les Resquilleurs*, coll. *La comédie animale*, Marcinelle-Charleroi, Paris, Montréal, Bruxelles, Sittard, Ed. Dupuis, 1972.

Les resquilleurs, sont des mammifères, des oiseaux, des poissons, des insectes qui sont tantôt des parasites sans scrupules : le coucou qui va pondre ses œufs dans le nid des oiseaux d'autres espèces, le renard qui s'installe de force dans le terrier des blaireaux, l'ichneumon et le pompille, insectes qui pondent leurs œufs sur le corps de proies vivantes et dont les larves trouvent leur provende dans la chair vive de leurs hôtes ; tantôt des bienfaiteurs bénévoles comme l'aigrette, des passagers clandestins ou des hôtes inoffensifs.

Les tricheurs sont ceux qui connaissent le pouvoir de se transformer, de jouer la comédie au gré des exigences de la vie ou de leur humeur. Il s'agit du caméléon, des chenilles, de la plie, de l'hermite, etc.

L'auteur est aussi l'illustrateur du livre et d'une manière à la fois scientifique et humaine il fait apparaître les types les plus variés d'animaux groupés selon leurs capacités physiques et leurs habitudes, leurs manies, leurs qualités et leurs défauts.

Un supplément intitulé « Si vous voulez en savoir plus » comporte des fiches techniques concernant les principaux animaux évoqués.

En 1973 paraîtront du même auteur aux éditions Dupuis « Les Précurseurs » et « Les Chasseurs ».

Les ouvrages de cette collection prétendent former une encyclopédie et s'adressent avant tout aux étudiants du secondaire mais aussi aux adultes qui veulent approfondir leurs connaissances du monde naturel. Les nombreuses illustrations en couleurs en font des ouvrages vivants et colorés.

R. R.

DUCHE, J., *Le premier sexe*, R. LAF-FONT, 498 p., Paris, 1972.

Le premier sexe, est pour J. Duché, le sexe féminin. L'auteur en remontant les siècles montre que si, presque partout, l'homme s'est efforcé de réduire les pouvoirs de la femme, il fut souvent très loin d'y parvenir.

Le livre commence par une petite histoire de la sexualité animale, puis J. Duché étudie la sexualité chez les peuples primitifs avant d'aborder les grandes civilisations. Si la femme du XX^e siècle

veut avorter librement, l'auteur prétend qu'elle veut aussi utiliser les hommes comme des objets interchangeable, ne voit que servitude dans l'amour et la maternité, et que de ces faits elle n'a pas dépassé le stade de la rébellion infantile contre la mode de papa. Il semblerait que l'auteur qui écrit chaque semaine l'éditorial de « Elle », malgré toutes les lettres qu'il reçoit de ses lectrices, ne connaît pas les vrais problèmes de la femme, ou en tout cas, de toutes les femmes. Tout en faisant confiance à la femme, en reconnaissant qu'elle doit s'accomplir dans sa vie intellectuelle, sociale, professionnelle, comme dans sa vie intime, Jean Duché nous semble cependant méconnaître les structures de notre société, qui traditionnelle et réactionnaire, n'est pas encore prête à « libérer les femmes ». La dernière phrase de ce gros volume, agréable à lire, nous fait penser à une morale bourgeoise, du juste milieu, comme le voudrait Aristote : « Conten-tions-nous l'un de l'autre ».

J. D.

**INSTRUCTIONS POUR LES COLLABORATEURS
DES CAHIERS DE CLIO.
CONSEILS POUR LA REDACTION DES MANUSCRITS.**

1. TOUS LES MANUSCRITS SERONT DACTYLOGRAPHIES.
2. Les textes à imprimer en **italiques** seront soulignés d'un **trait interrompu**, tant pour les minuscules que pour les capitales. Les textes à imprimer en gras seront soulignés d'un **trait continu**.
3. Les textes en CAPITALES courantes seront soulignés de **deux traits continus**, les CAPITALES GRASSES seront soulignés trois fois. Ces caractères seront obligatoirement utilisés pour les titres et sous-titres.
4. Toute mention manuscrite sera considérée comme exclue de la composition à condition qu'elle soit enfermée dans un ovale fermé.
5. Pour les leçons-types, le sujet de la leçon tiendra lieu de titre. Le niveau d'enseignement auquel la leçon est destinée figurera ensuite. Le nom de l'auteur sera écrit à la fin de la préparation, suivi de la mention de l'établissement auquel il est attaché. Le prénom précèdera le nom.
6. Les références bibliographiques et les appels de notes seront rédigés selon les modèles suivants :
MORAZE, Charles, *Les bourgeois conquérants*, p. 101, coll. « Destin du Monde », Paris, A. Colin, 1957.
CHAUNU, Pierre, *La population de l'Amérique indienne (nouvelles recherches)*, dans *Revue historique*, t. 232, p. 111, Paris, P.U.F., 1964.
Le nom de l'auteur sera écrit en petites capitales, le titre de la publication en italiques, le reste (y compris le prénom) en romaine bas de casse ; tous ces éléments seront séparés par des **virgules**, en un texte suivi, sans interruption ni changement de ligne pour une même note ils formeront un seul alinéa.
7. Toute instruction complémentaire sera prise dans l'ouvrage suivant :
HALKIN, Léon E., *La technique de l'Edition, Conseil aux auteurs pour la préparation de leur copie et la correction des épreuves*, 6^e éd. revue et augmentée, Bruxelles, Le Livre d'enseignement, 14, rue des Comédiens, 1960.
8. Toute citation de texte sera transcrite en **italiques**. Les textes documentaires accompagnant les leçons-types seront munis d'une notice d'identification.
9. Pour les comptes rendus d'ouvrages : pas plus d'une colonne des *Cahiers de Clio*, Notes et glanures (environ 40 lignes dactylographiées). Mentionner avec grand soin :
 - a) ce qui est utile à l'enseignement ;
 - b) ce qui est original et permet une révision des vues traditionnelles sur un problème ;
 - c) les ressources didactiques : cartes, statistiques, textes, iconographie, etc.

LA REDACTION.

TABLE DES MATIERES

TRIBUNE LIBRE.

MERENNE, E. et PIERARD, L., <i>Géographie et enseignement rénové</i> .	5
--	---

INFORMATION SCIENTIFIQUE.

GENICOT, L., <i>La religion dans l'histoire et dans l'enseignement de l'histoire</i>	15
LEMAIRE, G., <i>La place de la religion dans les manuels d'histoire</i>	21
GENICOT, L., <i>La religion dans les manuels d'histoire - Rapport général</i>	37
DAVID, H., <i>Itinéraires austro-bourguignons, du désastre de Nancy au traité de Madrid (janvier 1477 - janvier 1526) — II. Le principat intermédiaire de Philippe le Beau</i>	40

INFORMATION PEDAGOGIQUE.

ROBBRECHT, R., <i>En excursion à Gand et Bruges avec les troisièmes sciences humaines</i>	67
MAES-COLLARD, M., <i>Etude du milieu (Enseignement secondaire rénové, degré d'observation). Coordination au niveau du groupe</i>	75
HODEIGE, M., <i>La politique étrangère dans l'enseignement secondaire</i>	81
LAMBRETTE, D., <i>Rapports concernant des cours d'histoire dans les degrés d'observation et d'orientation de l'enseignement secondaire rénové</i>	88
BOUCHER-BRACK, N., <i>Confection d'une ligne du temps aisément transportable d'une classe à l'autre</i>	102

INFORMATION BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTES ET GLANURES	107
-----------------------------	-----